

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

Plhi fjo^h^^ HARVARD COLLEGE LIBRARY

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^

The text on this page is estimated to be only 7.76% accurate

JULES DE GAULTIER Le Bovarysme • • TROISIÈME
ÉDITION / J PARIS ^ MERCURE DE FRANCE G?V'/V?/'[XXVI, RVB
DK COND_i, XXVI , z' f

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

%n I

The text on this page is estimated to be only 9.33% accurate

LE BOVARYSME f

The text on this page is estimated to be only 1.33% accurate

DU MÉMB AVTEVR Dft KA2CT 4 NIBTZSCHI 1 VOI. \ /

The text on this page is estimated to be only 16.63% accurate

JULES DE GAULTIER Le Bovarysme THOISlèsiE i^DITION
PARIS SOCIÉTÉ DY MERCVRE DK FRANCE ZV, BVE DE
L'iCBAYDâ-SAlMT-CUIUm, SV MÇila

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

r w «HMMWMIill ?i^./ Mùy,^ . ^ jo^Uxîk i HAPVARD UNIV^fi-
Si-ry LIBRAkr JUVriFICATION DV tihacc %845 DreiU 4f n^rodection «t
4« (MdMliM riMnré* pour tout p«f«, y eonprto U SoM«, It Rvrréfe tt !•
Dtatmark, rt

The text on this page is estimated to be only 8.60% accurate

AVERTISSEMENT A i I '

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

. I

The text on this page is estimated to be only 27.88% accurate

»l Voici un livre qui ne vise point à instituer une réforme. Il n'a pas pour objet de persuader que les choses s'amèneraient si l'on y apportait quelque changement proposé par l'auteur. Pourtant, il s'applique à une matière & laquelle les hommes, plus qu'à aucune autre, se croient tenus d'imprimer eux-mêmes une forme : on y traite de l'évolution dans l'humanité, c'est-à-dire des modes du changement dans cette partie du spectacle phénoménal où le fait de la conscience semble attribuer à l'homme le pouvoir de le diriger. Sous l'empire de cette illusion, la volonté humaine, prise dans le remous d'un tourbillon de causes étrangères, croit qu'il est possible pourtant d'intervenir. Il semble que si telle décision était prise, que si telle mesure était exécutée, que si l'on voulait telle et telle chose, toute la suite des événements serait modifiée, et on oublie que les choses sont telles précisément -j

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

L« BOVARTtMl sèment parce que telle ri^solution no peut plus être adoptée, parce que tel vouloir n*est plus possible. Il résulte de cette croyance que toute constatation de fait tend, en langaj^c liumain, à se formuler en règle morale; car Tillusion engendrée par le reflet de Tactivité dans la conscience est si forte qu'elle domine les formes du langage et qu*elle a laissé dans les mots son empreinte. On trouvera donc, au cours de cet ouvrage, composé avec des mots, quelque trace de celte humeur où une vo* lonté humaine, c'est-à-dire malléable et sujette h changer sous Tempire de causes qu'elle ignore, se prend pour la mesure des choses. Ou n*a pas cru qu*il fiU possible de se soustraire entièrement h cette fatalité de nos habitudes mentales et il a paru sufGsant d'avertir que le véritable but de cette étude est ailleurs, que Ton ne s'y est proposé . d'autre objet que celui-ci : mettre enti*e les mains de quelques-uns un appareil d'optique mentale, une lorgnette de spectacle qui permette de s'intéresser î au jeu du phénomène humain par la connaissance de quelques-unes des règles qui Tordonnent. \ J I

The text on this page is estimated to be only 18.20% accurate

PREMIERE PARTIE pâtuologië du bovârysmë

The text on this page is estimated to be only 16.61% accurate

CHAPITRE I LE BOVARYSME CIBZ LES PERSONNAGES
DE FLAUBERT L — ivrinitondii Kovarysinc : le poiToir départi à
i'Iioiinie de ^c concevoir nuire qu'il n'est. «-> Mécanisme du phénomène.
-• 11. Principe do toute la couiédie et de tout le drame huroain'i.—
Personnaf;es de comédie dans rœiivre de Flaubert. ^ Personnages de drame
: M** Hovary. ^111. Causer du llovarysmc : un principe de sug^restion. —
la connaissance anticipée des réalités, — le milieu social, — l'intérêt et
Tinstinct de consenration. — IV. Le Bovarysnie, avec M** Bovary, comme
pouvoir autonome, comme nécessité interne, et comme principe
d'idéalisme* — V. Moiiiaiités d'un Bovarysme essentiel. — La te&tatioa de
saint Antoine. -^ Bouvard et Pécuchet* Un (les signes auxquels il est
possible do reconnailro les hommes de premier ordre est, sembler-il, un
certain sceau d^uniformité dont toutes leurs œuvres sont marquées. Ce
caractère uniforme traduit ce qu'il y a en eux de spontané et de nécos* saire.
Tandjs que ceux du second rang ontlepou« Toir de se diversifier en imilant
des modèles difflTérents, le grand homme, qui n'imite point, demeure •i / f

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

* 1 i± UL BOVARYSMI asservi à la loi impérieuse do suit
g«*iiii*. Le iiièiio \ \ don qui sascite en lui une vision ori(inale et nouvelle
le contraint ù appliquer mus cesse eelle vision unique : eoniuc si lo pouvoir
«rinnover, dVclinppcr à riniilalion des formes passées, suppf>sait une force
si excessive que, s*étanl une fois manifestée chez un ôtre, elle dût, pur la
suite, le dominer toujours. Tout fragmentd*un Rembrandt, d*un Mozart,
d'un Shakespeare, d*un Corneille {>orle Tempreinte de ce joug : quelles
que soient, dans ces productions diverses du génie, Tabonduncc des
développements de second plan et la * variété des sujets, un mode de vision
tyranuique s y fait toujours sentir. Il en est ainsi chez Flaubert, et on compte
j)cu d'œuvres lilléraires où ce despotisme d*iine conception unique
s*exerce avec plus d^autorité que dans la suite de ses romans. 11 y éclate en
une vue psychologique qui présente tous les personnages sous le jour d'une
même déformation, et les montre atteints d'une même tare. Il semblej^ue
les procédés de la connaissance soient'Tës mômes,' qûYls s*appliquent aux
choses de Tesprit ou au monde physiologique. Or, dans ce deuxième
domaine, ce fut le plus, souvent la déformation du cas pathologique qui
décéla lo mécanisme normal des fonctions, et c*est à ce

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

»*— •««■V - r \ f i i \ I I ' i 1.K BOVARY8MB 13 41 |joinl que des savants et des philosophes ont fait de celle remarque une méthode d'investigation. A se confier à cette méthode, il est apparu que là tare dont les personnages de Flaubert sont marqués suppose chez l'être humain et à l'état normal l'existence d'une faculté essentielle. Cette faculté est le pouvoir de l'homme de se concevoir autre qu'un être. C'est elle que, du nom de l'une des principales héroïnes de Flaubert, on a nommée le Bovarysme. Tout d'abord, avec Flaubert et à sa suite, on va s'attacher à montrer sous son seul aspect morbide, ainsi qu'il l'a considéré lui-même avec une nuance fine, de pessimisme, ce singulier pouvoir de métamorphose. Mais on s'attachera aussi à montrer son : universalité, et ce caractère général du phénomène qui le contraindra à reconnaître son utilité, sa nécessité, à préciser son rôle comme cause et moyen essentiel de révolution dans l'humanité. Une défaillance de la personnalité, tel est le fait initial qui détermine tous les personnages de Flaubert à se concevoir autres qu'ils ne sont. Pourvus d'un caractère déterminé, ils assument

The text on this page is estimated to be only 18.56% accurate

14 LE BOVAHYtSIB I ~ un caractère différent, sous reinpire
cl*un ciilliou- j ! ftiasme, dune admiration, d*un intérêt, d*une i j nécessité
vitale. Mais cetio défaillance de la pcr- i '* sonnalité est toujours
accompagnée chez eux I d*unc impuissance, et, s*ils se conçoivent autres
qu*ils ne sont, ils ne parviennent point à s'égalier ail modèle qu*ils se sont
proposé. (e)]endant, ivhJ^ Tamour de soi leur défend de savouor à eux^ '
mi^mes cette impuissance. Aveuglant leur jugement, il les mot en posture
de prendre le change sur eux-mêmes et de sidentiflier h leur propre I vue
avec TinKigi^ qu'ils ont substituée & leur personne. Pour aider à qelle
duperie, ils iniitru du I pcrsonnago qu*ils ont résolu d'être tout ce qa*il e!«t
possible dlmiter, tout Tes lérieur, toute Tupparcnce : lo geste, Tintonation,
Thahit, la phraséologie, et cette imitation, qui restitue les elTetA les plus
superficiels dune énergie sans r*»produire le principe capable do causer ces
eiïets, cet.te imitation est, à vrai dire, une parodie. Ainsi, tandis : I qu'ils
sont doués avec une intensité variable d'aptitudes déterminées, .tandui qu'ils
sont prédisposés h certaines manières de sentir, de penser et de vouloir,
destinés in telle manifestation spé«) ciale de l'activité, voici qu'ils
méconnaissent ou méprisent ces aptitudes et ces^ tendances, et s'iden\
aillent avec un être différent. Les voici, négligeant

The text on this page is estimated to be only 19.29% accurate

LR BOVAnYSSm 15 r I ï I tous los actes où leur énergie eût pu
roussir et 8'dvciuant h des modes d'action, de sentineul, de pensée qu'ils
ont bien pu concevoir et admirer, mais qu'ils ne peuvent reproduire, en sorte
que t(»ute leur (énergie, détournée des liuts accessibles i et slimulé

The text on this page is estimated to be only 25.38% accurate

10 LB BOVARYSMB I « I J cetlo convergence ne se produit jamaii», et il arrive toujours qu*& quelque moment rimpulHion venue du dehors, et qui se trouve la plus forte, agit dans un sons diff^trenl de celui que commandait rimpulsion héréditaire. Ims deux lignes dont on vient de fixer la valeur psychologique se détachent alors du môme point, divergoant plus ou moins, selon que les tendances qu'elles figurent diffèrent plus ou moins, engendrant de la sorte un angle plus ou moins obtus, selon que Ténergie individuelle est plus ou moins divisée avec ellemême. Cet angle est l'indice bovaryque. Il mesure TAcart qui existe en chaque individu entre Timaginaire et le réel, entre ce qu'il est et ce qu'il croit ôtro. I Tout le comique et tout le drame de la vie tiennent dans l'intervalle compris entre ces deux lignes figurées, et Tœuvre de Flaubert a mis en relief Tun et Tautre de ces deux aspects du vice intime sur lequel son attention est demeurée fixée. Ce vice est une dissociation de l'énergie indi• •

The text on this page is estimated to be only 13.55% accurate

1.R ROVAIIYSMB 17 / viiliiello ilont toiilo» Ioh parlios, nu lieu
do se joindre on un nu^me clVort, demeurent divisées \ enirc elles. Or c esl
le deirrtrc ce qu*il croit (^tre, il s*en tiendra & cette imitation des
apparences qui n*cxigo racconiplisscment d*aucun acte etrectif.
Itegimbard» dans FÊducaïion seniimeniale^ est le type de ces personnages
qui, conseillés par une pnuience secrète, fondent Topinion qu'ils veulent
prendre d*eux-m^mes sur la seule parodie, l/homme est vide absolument :
mais, soutenu par l'instinct 4o conservation

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

IS I.B BOVARYftMR / prendre en mopris, il purvient &
roprt»senlor son perHonniij^o

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

LB ilOVARYflMR 19 r ^ d»sl Dfimnp, «n anc(^tro du Dolobolc
4j\liihûnse.. Datiilol. Giiunllin qui jouo ses rôles à la ville, et, comme il
lient au lh«'i\lre les rôles liumaniiaires, il se croit une miï^sion sociale : il
est Christ et sau« veur. En 1848 il oiïre de calmer une émeute en montrant
sa lôle au peuple. Dansjy** Bo(;ar^, Ilomais se montre/proche parcnl de
Regimbard. Vide et dénué comme Test celui-ci, il veut ôlre un homme de
science. Si les moyens par lesquels les deux fantoches simulent leur
personnage sont diiii^rents, si Ilomais est prolix, tandis que Regimbard est
taciturne, ils sont comiques Tun et l'autre par Técart que Ton voit se former
entre Tidée qu'ils se font d'euxnii^mes et ce qu'ils sont dans le fait. ^**
Bovary elle-ni6me demeure un personnage de comédie •tant que, pour
susciter Têtre factice en lequel elle H*incarne, elli» attende seulement au
décor. Ainsi, lorsque, pelite bourgeoise qui se veut grande dame, elle style
ainsi qu'une femme de chambre de. grande maison la servante de campagne
qu'elle a prise & son service, lorsque, éprise du moyen Age, le costume
étrange et incommode dont elle se vêt sufiit & la transformer à sa vue en
quelque Diana 'J

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

SO LB BOrARTSML i Vemon ou lorsqu'elle assouvit sa passion d'iiiitrigue en achetant le papier à lotlret sur Icipiel elle écrira des mots d'amour à l*amant qui nVst j' pas encore survenu. ! Dans tEdttcatiùn sentimentale. Flaubert a mis en •cène, avec un art singulier, des personnages qui, déformés par une fausse conception d'eux-mêmes, ne relèvent précisément ni du drame ni de la) comédie ou qui, au regard d*une observation plus aiguisée, confinent à Tun et à l'autre. ' Flaubert avait donné un premier titre h fEdui' cation sentimentale : il avait nommé ce livre les Fruits secs ^ soulignant dcja aorte les conséquences les plus fréquentes qu*enlrnine chez des natures I médiocres une fausse concoplion de leur pouvoir et de leurs aptitudes. Fn^déric Moreau, sous Tin* / fluence du romantisme, s*est formé de l'amour un idéal qu'il veut réaliser en une mise en scène dont il sera le héros. Mais sa sensibilité ne répond pas à la conception qu'il s'en forme : l'intensité dans la passion lui fait défaut; C'est pourtant à cette fausse conception de lui-même qu'il subordonne son activité. Il aime parce qu'il veut aimer. Il est de ces personnages que vise la re. .p -marque de La Rochefoucauld,^ qui n'aimeraient , vi pas s*il8 n'avaient entendu parler de l'amour. ^ ■]■ M"* Améux devient l'objet de la grande passion r r 'l S

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

1 I LB BOVARYfiMI! il qu'il a rt^solu d'\»proiivor. Mais, s'il n^iissit îi so |M»rsiitiIfM' qu'il aime, il no rosscMil ou ri^'ililo aucuu doKciïels iU* rumoui*. Il n'osl point jaloux, il ne soulTre point de ralioncc et colle irnssiou imaginaire ne se traduit par aucun des aclos par lesquels les passions vraies s'expriment et se procurent lu possession de leur objet. Pourtant, cet amour qui demeure siTétat do rôvc irréalisô n'en absorbe pas moins toute son énergie. Ses vains eiïorls pour le susciter et Tassouvir font qu'il no^li^o les seulimenls et les plaisirs où sa sensibilité eût trouvé à se satisfaire. Le spectre de cotte passion le rend insensible au jeune amour de Louise Roques, entrave sa liaison avec itosanetto et brise, on s'en souvient, son mariage avec M"" Dambrcuse. Victime d'une fausse conception de sa sensibilité, il Test aussi d'une fausse conception de son intelligence. Il 8*est enthousiasmé d'un idéal d'art et de littérature : il voit dans cet enthousiasme une vocation, et il attend la révélation soudaine du don qui va le sacrer poète, peintre ou romancier, tout au moins critique d*art, économiste, historien. Il a tout apprêté dans sa vie en vue de cette éventualité qui ne se réalise pas, et ce faux espoir le dissuade de tenter tout eiïbrt pour tirer parti de facultés plus modestes, qu*il renie, dont

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

22 LB aOVADTSMI f' f\ il est doué, et qui Teussont roi» dans la vie h sa vraie place. I^ niétliocrité de son énergie empcVlie toutefois que son personnage imaginaire ne IVugage en des entreprises compronu^Uanios otcelle fausse conception de lui-même n*a d*autre consëquenrc que de faire de lui un fruit sec de riuli^lligence aussi bien que de la sensibilité. r i Au lieu dos personnages falots de rEflucntion ;i . Menl'mientale voici, avec M"* Bovary, un rire pourvu d*une énergie plus forte. Aussi la fausse conception qu*cllc prend d'elle-même va-t-ellc se traduire par de tout autres conséquences. M""* Bor. vary échappe au ridicule par la frénésie; avec elle, Terreur sur la personne devient un élément de drame. Au service de Têtre imaginaire qu'elle a 8ub\$Utié à elie-méflM^^me emploie toutç l*ardour |. qui la possède. Pour se persuader qu'elle est ce [qX^^elle veut être, elle ne s*en tient pas aux gestes décoratifs que Ton vient de décrire* mais elle ose accomplir des actes véritables. Or elle entreprend j sur le réel avec des moyens qui ne sont valables ^ qu'à regard de la fiction. La^JSoncep^iQ^ i^piiypunt^h» giiVlle s'est for*

The text on this page is estimated to be only 18.48% accurate

c Q LB B0VARY8MB 23 1 ronlo do collvujuijîsl la siriine, en
nu>ittiîlciU4isjjue il«** cÎTConslaucoK ilillV'riMitcs de ccllp^ikiil

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

Iv !l 'I t I \, V V i i { Si LK B0TAIIT9MK 808 derniers offels; ollo vent s'enfuir avec son ^aillant dont la passion vulgaire ne comporte pas ^ de telles consc^quences. Devant cette sommation Je ^ «^ la fiction, Rodolphe reprend son véritable personnage. Il cesse de répondre à la fiction par la fiction et le rêve d'émancipation se brise au contact de cette rivalité qu'elle a imprudemment suscitée. De même, pour faire face aux besoins d'argent ; où tout induit les exigences de son personnage. Il y rat;âce, elle imite la signature de son mari sur les I ' billets qu'elle souscrit. Mis aux prises avec cette nouvelle réalité son pouvoir de s'imaginer autre qu'elle n'est trahit encore son impuissance à modifier le monde extérieur; aucune image adverse ne peut empêcher que les effets souscrits ne soient . présentés à leur échéance, qu'ils ne soient protestés. Acculée à l'aveu, Emma préfère le suicide : elle paye de sa vie cette faute de critique de ^ s'être conçue autre qu'elle n'était, cette présomption d'idéaliste d'avoir tenté d'asservir le réel à l'imaginaire. il ■■ Si le Bovarysme, selon le degré d'énergie du personnage que l'on considère, se traduit tantôt

The text on this page is estimated to be only 22.88% accurate

LS nOVAIITSMR 35 } par (les effets comiques et tantôt par des
ci»ns

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

if il ^ • 1/ 1 .** i 36 LB BOVAIIY8MB gcncc ou de TéiKTgie,
tous ces personnages de Fhiubert se ressemblent par un point commun.
Chez tous on découvre un principe de suggestion qui les diicevoir diiiérenls
d'eux-mêmes. Dans les cas les plus saillants, avec M"* Bovary, , i avec
Frédéric Moreau, ce principe de suggestion \ l ^ est un enthousiasme, et cet
enthousiasme a iwur i . * " ^ , . . 1 i; origine une connaissance anticipée dos
réalités. " Cette cause particulière a été signalée et décrite par M. Hourget
dans sa belle élude sur Flaubert. 11 •\ Fa Tionnnée le msil do la Pensée, de «
la Pensée qui •' précède l'expérience au lieu de s'y assujettir* », te le mal
d'avoir connu Timage de la réalité avant la réalité, l'image des sensations et
des sentiments avant les sensations et les sentiments^...» Cest, dit-il ù
Focc^sion des personnages de Flaubert, à cette image anticipée, « à cette
idée d*avant la vie que les circonstances d'abonl, puis eux-mêmes i . font
banqueroute^ »• t. EêwU th pnyckologh contempovtiiM^ Ed. Lemrm, p.
U8. 2. /c/., p. t4U. 3. M., p. IM.

The text on this page is estimated to be only 16.60% accurate

LB VOVARTSMR 27 LViillionsia<5mo lonk«'fois nVst pas le
seul principe i\o sii^p*s(ioiiqiii romniaiule uux pcrsoiiiiiii^'cs do riauboi
une porsoiinalih* dVnipniiit. Li* niili

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

If ./ I t S8 LB BOVAIT8MB I ; autres seraient fort cmpAhc^s de penser, d^agir et I ' d*^trc hommes 8*ils n*étaient d*abord notaire, fonctionnaire, prêtre ou gentilhomme. Une ni(^me igno- 1 \ [rance, une ni(^mc inconsistance, une mi^me absence de réaction individuelle, semblent les destiner jk obéir à la §iiggesliûii.d.u milieu extérieur à défaut d'une Autorsuggestion venue du dedans. I • ^ ■.- / ,:.... ^ t t ! Pourtant un mobile réel demeure en ces fan* loches : c'est ^in^^pp^ Ho mngoryflUjnn Sitôt qu^il entre en jeu, il est un principe do suggestion dont la toutc*puissuncc les détermine à des meta* morphoses nouvelles et jusqu'à renier innocemment leur personnalité coutumière. La révolution de 18-18 cause parmi les personnages de Flaubert quelques-unes de ces brusques évolutions. A ChaYÎgnolleSf le comte de Fa verges oublie qu*il est royaliste pour ne se souvenir que de sa haine contre les d'Orléans et faire cause commune avec le peuple, le curé JcufTroy bénit Tarbre de la liberté ; il gloriGe, au nom de TËvangile, les principes de la Révolution, et à Paris M. Dambreuse, le riche banquier orléaniste, découvre qu'il a toujours été républicain*

The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

LV BOVAIT8MB S9 IV Ainsi, on dislinguo h la fois, dans
ruMivrc de T crivain, diff rentspoinlsdc vue sous lesquels tes hommes se
conçoivent autres qu'ils ne sont, et divers mobiles qui sont pour eux le
principe de cett

The text on this page is estimated to be only 15.61% accurate

30 LK ROVAllySMt I t i r i t çonslituo la per^^oimaUXilule-
clia4 {uc iuiliviilii ot qui fait que les nic^iiios cîrconslaiiccs oxlrriouros
onlrainont pour les uns ou les autres dci* consi»queuçes qui ne sont point
iilenliqnos. Il n'était pus ntVessairc que réduction nu couvent et le
ronianlisnic agissent sur Kmnia llovary do lu fa4;on dont un les voit agir. I)
autres à sa pluee eiis^sent écliappé aux mêmes influences ou eussent réa^i
contre elles d*unc façon tout autre. Si j donc Kmma llovury, telle que le
romancier la met ! on scène, se montre en quelque mesure déter.^ minée par
les circonstances, il n'en existe pus î moins, au premier plan de su
psychologie, une ; prédisposition personnelle & laquelle il convient j
d'accorder lu première placo% Or^ cette prédispo» ' ' sition consiste
précisément^ jîii_iii}e exagération ^ pathoTogiqiie et singiilièrc du pouvoir
de se conl*^ l^oir autre qu'ejJe'll.V^ îî.i5!câLçô j>ouvoir et cette exagéra
liqnjjiie nou.s montrent tous les traits j pw lesquels^ s la fait .coBnattre. J
Aussi, plutôt que de penser que M** Bovary soit le produit des
circonstaivces, nous faut-il juger que la nécessité interne qui la régit choisit,
I parmi les circonstances qui Tenvironnent, celles { qui sont propres à
satisfaire sa tendance. Ce besoin I de se concevoir autre qu*elle n*est
constitue sa I ■■.. véritable personnalité, il atteint chez elle une i I

The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate

LE UOVAHVftMfi 31 violence incomparable et s*ex primo par
un rofiis iraccepter jamais aucune n*alil

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

3i 1.8 ROVARYSMB à la façon cPune suinlo Thérèse ou, &vcc
un don d*cxécution, une artiste. Mais la criliqut lui fait^déiiwl-r elle ignore
riul^^rvalle qui m^p«irc la réalitdxiaStfe par olle-4le.la.r.éalili\$ collective.
Con-^ (iuûment, d'un élan exaspéré, elle affronte avec son rive celle réalîlr
ditfrrente et le brise à des formes rigides auxquelles elle avait prék«i d'autres
contours, — semblable à quelque tragique voyageur muni d'une fausse carie
et qui, dans la nuit, rencontrerait des précipices où il pensait trouver une
route unie et résislanle. D'ailleurs cette tentativc de reformer la réalité
collective, selon les exigences du rêve individuel, comporte un principe
d'insuccès plus essentiel encore que la disproportion même qui éclate entre
Les deux forces antagonistes qui se heurtent ici. \jt h.ainft dy fM est à vrai
dire si forte clu^z M*"" Bovary, qu'elle pourrait la contraindre à répudier
son propre rêve, s'il venait, par impossible, à prendre lui-mômo la forme
d'une réalité. /Celte ^^'^ haine, conséquence de son idéalisme exaspéré,
exigé en effet qu'elle nie, qu'elle ruine et métamorphose tout co qui est
parvenu à se constituer, tout ca.. qui est sorti du virtuel, tout ce qui est
devenu. Elle est la sœur de cette enfant, à qui Baudelaire dédiait son poAme
des Bienfaits de la tune^ et 6 qui l'astre prédit : «Tu aimeras... le lieu où tu
no seras L

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

LB BOVAMYSMB 3^ pu»» l'amant que lu no. connailrus pas. »
On voit on elle un principe d'insatiabilité, un principe de rupture de tout équilibre, de toute harmonie, de toute paix, de tout repos, un principe de fuite où Ton distinguera plus tard un des ressorts essentiels de la nature humaine, la source du mouvement et du changement. Ainsi, la haine du réel se confond, chez M^m Bovary, au centre même de sa personnalité, avec le pouvoir de se concevoir autre qu'elle n'est, et les deux tendances sont si intimement unies que Ton ne saurait dire laquelle engendre l'autre. Il semble en effet parfois que la fausse conception qu'elle prend d'elle-même et des choses suffise à causer son aversion pour toute réalité. Ayant exilé de son âme tous les sentiments qu'elle croit propre à éprouver, s'en étant attribué d'autres qui sont fictifs et que, par conséquent, les réalités n'ont pas le pouvoir de susciter en elle, on conçoit qu'elle haïsse ces réalités pour cette impuissance à s'en rapprocher & leur contact, dont elle est seule responsable et dont elle les tient coupables ; tel est l'Occas^{ion} où elle est insensible à l'absence de son mari, parce

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

I 34 LB nOVARYS^IR m qui la délormiie k so ronrevoir autre roiuIre sé do l amour, de Tari et de la nature, une conception analogue a la sienne; elle pourra «^trc aimée de lui parmi le décor sentimental précis fl u*elle a dessiné dans son rêve. (Connue elle, et à la suite d*unc même sophistication, Léon so conçoit autre qu*il nVst, et ces deux fictions, qui coïncident, vont faire le même oflicc que rempliraient deux sentiments nnturels : une n'*alité amoureuse va naître de cette rencontre. Aussitôt, et poussée par la fatalité qui la domine, Emma Uovary se com;oil diirérente de ce que la voici, elle imagine un nouveau personnage aux exigences duquel elle immolera le désir immédiai et instinctif qui menace de se réaliser. L*héroïsme que comporte le sacrifice de la passion au devoir | lui apparaît receler une beauté morale, dont elle; veut parer son &me. Dans son maintien, dans ses altitudes, elle joue cette comédie du sacrifice : sa froideur soudaine décourage la timidité du clcro et la réalité sentimentale, qui allait se former» so ▼oit brisée par la tiction avant que d^î^lre née. Ces^Ie triomphe de Tirréel. Ainsi ce qui est ty {)ique en M** Bovuryi cVst •\

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

LB DOVARYSMB 3: s l bien ce pouvoir de se concevoir autre, idéalisé chez elle jusqu'à constituer sa véritable personnalité et confondu avec la haine de toute réalité à ce point que ces deux éléments, cause et effet l'un de l'autre, inscrivent un cercle où tous ses vœux aboutissent. De ce point de vue, les diverses circonstances qui semblent déterminer Bovary à se concevoir autre qu'elle n'est, ne constituent point l'intérêt profond de l'œuvre. Ce qui est essentiel ici, c'est la tendance même qui la gouverne (verne, cette tendance maîtresse à laquelle les circonstances particulières du roman ne sont que des ; prétextes pour s'exercer, et qui, à défaut de celles-ci, en eût su choisir d'autres, cette tendance: impérieuse, en vertu de laquelle toute condition d'existence quelle qu'elle eût été, et par le seul fait qu'elle eût été réelle, eût suscité en Emma Bovary une conception contradictoire. Il apparaît en effet, que le drame de Flaubert, "n ce qu'il a de psychologiquement essentiel, ne sera pas changé si l'on intervertit les circonstances et la donnée. Que l'on suppose Bovary transportée en réalité dans le milieu qu'on lui voit rêver, qu'au lieu d'être la fille du père Rouault, le fermier des Aubrays, elle soit issue de parents aristocrates et millionnaires, qu'au lieu d'être la réponse d'un officier de santé dans un petit vil village, elle soit la fille d'un grand seigneur, le drame de Flaubert ne sera pas changé.

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

3G LB IIOVARYtMM loge normaD'i, elle soit la fomiic d*uu grand soigneur, et vive dans une atmosphère de fâles, de luxe et de galanterie et la voici, toujours la même^ prenant en aversion ces réalités voisines, mépri-» sant CCS joies artiliicielles, dont la vanité fait le fond, ces passions libertines, auxquelles le cusir n'a point de part, harassée de ces plaisirs forcés et de la contrainte d'un perpétuel apparat, rêvant de quelque vie cachée au fond d'une province, et des joies simples d*une inlinilé heureuse. Et nVst-ce point un Bovarysme de cette espèce qui, h Tinstiguiion des Deshoulières et des Rousseau, donna naissance aux Trianon ? D*ailleurs, et ceci apparaît dans le roman de Flaubert, ce don de métamorphoser à sa vue toutes les choses et soi*mènie se confond à ce point avec Tenlité véritable de M"* Bovary, que, sitôt qu*elle en est privée, elle meurt. Brisée par le départ de Hodolphe, elle suscite de toutes pièces une passion nouvelle pour Léon. Mais elle n*est plus dupe ni du sentiment qu'elle éprouve, ni de celui quVlle inspire; un pouvoir critique s*est éveillé en elle; elle mesure la part de comédie qui entre en cet amour. Elle sait qu'elle en est Tunique instigatrice, elle juge son amant et elle connaît « la petitesse des passions que Tart exagère »>• Or cette manière commune, et que i*on peut appeler L

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

LK HÛVAIIY8MK «l7 t I ¥e \ raisonnable, de considrrer la méiliocrité de Tunivers, nesl point le signe qirolle est guérie, c*est l^e signe que ce qui était en elle le principe de la vie Tabandonne. Elle a perdu le pouvoir d*interposer son révc entre sa vue et les réalités et d en obscurcir le réel. Son unie ne supporte pas le contact immédiat auquel la voici condamnée. Impuissante désormais à se concevoir autre qu'elle n*est, impuissante ti concevoir les choses et les êtres autres qu'ils ne sont et à les déformer selon le vœu de son désir, elle nie dans le suicide celte réalité indocile dont Targile durcie ne se laisse plus pétrir et modeler. Par Taveuglcment obstiné avec lequel elle accomplit son incessante évolution, par sa fin volontaire et tragique qui marque sa puissance et sa frénésie, il a semblé que M*** Bovary symbolisait, mieux qu'aucun autre personnage de Flaubert, cette fonction originelle de l'ûmc humaine que l'écrivain a mise en scène avec un relief pathologique dans tout le cours de son œuvre. Avec elle, il a semblé que le phénomène apparaissait sous son aspect le plus universel et que, sous le jeu des mobiles et des circonstances qui semblent le déterminer, il révélait une source d*activité propre. Par cet exemple, ce fait de se concevoir v^y attire^ qu^on le considère comme un pouvoir ou r»
t

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

38 LB BOVARVSMB comme une défaillance, s'avère un élément néccAaairc ou fatal de ractivité humaine en son fond essentiel. Flaubert d'ailliMirs ne s'en est pas tunu ù nu*Urt* en scùno en des consciences individuelles, comme on l'a vu le faire avec M*' Bovary, avec Frédéric Moreau, avec Uoniais, avoc les personnages sorontlaires de FEditcaion sentifanifa/e et de Ihnranl et Pvatcket^ ce don de métamorphose qui permet aux hommes de prendre le change sur eux-mêmes et parfois semble les y contraindre. Lorsque! a composé avec la Tentation de saint Antoine ^ avec Bouvard et Pécuchet^ des œuvres d*une portée plus générale, une même nécessité de sa vision d'artiste a été cause qu'il a animé ce champ nouveau et plus vaste du jeu de ce même {louvoir. Mais, tandis que la faculté de se concevoir autre, exagérée en quelques individus, faisait de ceux-ci des personnages de drame ou de comédie et nous montrait des êtres que l'on pouvait croire exceptionnels, elle apparaît maintenant comme le

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

I.B B0VAIIY8MB 30 mrcanisme iii

The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate

40 LF IIOVARY!IMfl train tu concevoir, hors de la portée de son intelligence et de ses sens, un au-delà dont la perspective s'éloigne après chaque effort fait pour Tutti^indre. il semble qu'il ait voulu nous faire toucher la disproportion formidable qui s'accuse entre les interrogations posées par Tinquirtude de notre esprit et nos moyens d'y nqiondre. Quelle influence singulière nous arrache ainsi à nous -mêmes et à Theurc présente, dressant Pidée en face de Tinstiurt, créant, à côté de nos besoins réels, des besoins imaginaires auxquels nous donnons Tavantage? Quel principe hystérique s'élève du fond même de notre nature comme un mode à rebours de notre sensation exaspérée? C'est cette même force mensongère et fatale qui désorbitait les individus et qui maintenant manifeste son pouvoir sur Tespèce tout entière, contraignant Thumanité à se concevoir autre qu'ellen*est, faite pour d'autres destins, pour un autre savoir. G'est elle qui a donné naissanco & toutes les sciences et c'est ce Bovary smo essentiel que Flaubert a étreint sous ses deux formes, pour en exprimer Tironie, pour en montrer le développement fatal, dans un double effort, dans ce poème halluciné, /a Tentation de saint Antoine^ dans cette comédie caricaturale, Botward et PécucAet. m l

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

LE BOVAKYiMB A\ Dans la promû'^rc île cos œuvres ot h son premior plan, Antoine nous oïïrc le spcclaclo d'un Hovarysmc qui relevé de la pure physiologie : un fait (riiallucination, avec la succession de ses crises, forme la slnicture nit^me du livre. Mais on voit bien que, sous cet épisode de pathologie individuelle, Termite, par la nature des apparitions qui le hanlent, symbolise un autre phénomène et d*nne autre grandeur. On voit résumé en son délire \out leiTort de rihimanité pour connaître au deli\ des limites possibles de la connaissance humaine. Avec Antoine rhouime abstrait, et non plus tel ou tel individu, se conçoit autre qu'il n'est, quant à la qualité et quant à la portée de son intelligence : cette fausse conception de lui-même ou il se Axe et en laquelle il a foi le contraint de dénaturer TUnivers. C'est à ce prix qu'il se pourra donner la preuve de son pouvoir de connaître sans limites. H imagine donc l'Être avec ses lois, selon le vœu de sa présomption et voici Téclosion fantastique des religions et des meta-* physiques. Évoquées par le vœu ardent de Termite, avec des formes complexes aue son savoir

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

I.B BOVAMYSMB t I précise, voici apparaiiro devant ses yeux dans la solitude du dësorthy comme les r6vcs succctisirs et incohérents de la cervelle humaine, loutes les théogonies et toutes les religions, gloriliant tour à tour ou méprisant la chair, se détruisant les unes les autres par des aflirmations inconciliable». Et c'est sous son premier aspect le llovarysme de la connaijisnnce. En voici avec Bouvard et Pécuchet une sorondo face. Ici, comme dans la Tentation, Flaiibrll u Tuil une double application du mode de vision ii travors lequel il perçoit les réalités de tout ordre. Dominé par son tempérament d*urtiste, contraint, pour manier des idées abstraites, de les incorporer en des personnages vivants, il a dû com|H>ser k ceux-ci une individualité concrète afin qu'ils pussent, par le moyen de leurs gestes immédiots, évoquer des interprétations plus hautes. Bouvard et Pécuchet, & ne les considérer qu'au point de vue de leur signification de premier plan, offrent quelque ressemblance avec d'autres personnages de Flaubert, Homais ou Arnoux. Sous ce | jour ils personnifient rhomme moderne : ù celui-ci, r •

The text on this page is estimated to be only 24.32% accurate

LB BOVARYS Mlt 43 « la vulgarisation du renseignement, phénomène propre à notre temps, ouvre de» perspectives illiniil(^e9 sur l'infinité des idées philosophiques, morales, littéraires et scientifiques élaborées par l'effort des civilisations antérieures. Mais le pouvoir créateur et la capacité de son intelligence ne se sont pas accrus dans les mêmes proportions (il augmentait la masse des notions accumulées par les ancêtres et recueillies par héritage et voici un équilibre rompu. A posséder les résultats du labeur accompli au cours d'une longue civilisation par le génie de ses meilleurs représentants, quelques-uns des plus médiocres parmi les dérivés venus prennent le change sur leur propre valeur; ils se gonflent, comme d'un mérite individuel, des conquêtes intellectuelles dues à l'effort de l'espèce et dont ils bénéficient en vertu d'un privilège commun à toute l'humanité. C'est ainsi que Homais, sur une scène beaucoup plus vaste, un spectacle analogue à celui que Molière inventa avec son bourgeois gentilhomme. Comme M. Jourdain pense s'égaliser aux gens de cour en adoptant leur costume, leurs manières et leur langage, en prenant des leçons de danse et de maintien, il se persuade qu'il participe à la dignité du savoir humain en imitant le langage des hommes de science» en reproduit*

The text on this page is estimated to be only 27.95% accurate

44 I.R BOVA lirtMB sant il*iinc façon grossière loure allitihles, en foi* gnanl leurs soucis. Un comique 8ups divers» Amoux croit sans peine qu*ii a acquis, avec In connaissance des buts, laptitudequi le prédispose à les atteindre tous: de là son aisance à tout entreprendre malgré l*incapacitë qui le condamne à échouer toujoum. Une semblable présomption détermine Bouvard et Pécuchet à s'incarner tour & tour dans tous les rôles créés par l'activité des hommes. Mais le pouvoir de prendre le change sur soi-mOme apparaît cher, eux dégagé de tout autre mélange et réduit a ses mobiles les plus élémentaires. Indépendamment du défaut de personnalité et de Textrême légèreté qui rend Arnoux sensible à toutes les influences, il se montre aussi déterminé ii se concevoir autre qu'il n*est par des mobiles de lucre. L*absenced*esprit critique eti*enthousiasme scienliffiaue ne sont pas les seuls mobiles qui engendrent chez Homais la même évolution : on trouve aussi chex lui une vanité excessive et ce mobile complémentaire, en Tincitantà uneduperie,

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

LK ROVARYSMII 4.1 / cIps mitres en niOnic temps que do hii-
ni(^mo, obscurcit la simplicité de la m

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

4(i tB bovahysmb li \y qirîl n'a pas eu la peine d*invon(or, et qui peuvent dire eflicacca entre ses mains sans qu*il lut soit oëcessaire d'en comprendre le mécanisme intime. Une aussi flagrante disproportion a vulgarisé à notre époque et tiré à une infinité d'exemplaires le type du parvenu, du Bourgeois scieuifiq^{ue} dont on. a vu que Flaubert avait donné avec llomais une première ébauche, et dont lk)uward et Pécuchet sont une représentation plus typique, plus bienveillante aussi, car aucun sentiment mauvais ou bas ne leur est attribué et, si exlraordinairement comiques qu'ils apparaissent, leur bonhomie pourtant commande la sympalhio. La révélation de l'immense richesse intellectuelle qui leur est livrée n*excite en eux qu'un sentiment d'admiration pour la science, pour l'art, pour la philosophie, pour la pensée sous ses formes les plus hautes. Dénués de tout goût particulier assez fort pour courber dans un sens unique Ténergio de leur attention, pour les absorber et les satisfaire par la perpétuité d'un plaisir toujours renaissant, ils cèdent à la fascination de l'idée qui dres>c autour d*eux ses sommets et les sollicite avec une égale insistance sous toutes ses faces. A gravir ces hauteurs, le vertige les ^agne et déplace leur centre de gravité. Ils ne savent plus apprécier les distances, toute critique est abolie en eux. A en

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

LB BOVARYSMB 47 trevoir les résultats de la science, ils croient on posséder les secrets ; à se promener dans la partie du domaine de la connaissance qui a été amena* gée pour rintoliigence vulgaire ils se croient aptes à s*engager dans ses taillis les plus inextricables et à découvrir des routes nouvelles; h manier et à posséder une monnaie qui procure les choses, ils croient que cette monnaie est frappée h leur eriigie et qu*ils ont eux-mêmes le pouvoir d'émettre des pièces d'or nouvelles. Sous cette première allégorie que Flaubert au moyen do ses deux bonshommes a mise en scène avec une force comique incomparable, on trouve» a-l-on dit, un autre symbole plus élevé etd*un pessimisme en apparence plus définitif. L'intelligence humaine, la faculté de comprendre ellemême, devient le thème de la représentation et nous apparaît atteinte du même mal dont nous avons vu quelques esprits frappés. D'une façon essentielle elle se méconnaît, elle se forge une fausse conception de son pouvoir, visant des buts qu'elle ne peut toucher, se réalisant toujours selon des formes qu'elle n'avait pas prévues. Tandis que, dans la Tentation^ le délire du saint évoque la cohorte des religions et des métaphysiques se réfutant les unes les autres par le seul fait de leur confrontation, Tenthousiasme intelleo*

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

W LR ROVAIITSMff I >« I Inol lie Bouvard cl tlo Prciichet qui les porlo îl toul apprendre, à sVlaiicer sans cesse dans tontes les directions de l'esprit, pr<>te ^ une revue enryrlopédique de toutes les philosoplûes et de toutes les sciences. Or cet examen tend & montrer que Tobserver des phénom6nes de tout onire a donm^ lieu à des interprc^tations diverses, successives et contradictoires ; il fait voir, qu*au gr<5de la pn'Mlilection des auteurs, les problèmes les mieux (Mudies reçoivent encore les solutions les plus variables. Ainsi, selon deux procédés dilTérents, Tesprit humain s'est eiïorcé de se rendre maître de la certitude. A son aurore il a rt^alis

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

tB BOVARYSMB 40 sion de quelques cortiludos partielles, il entretient Fespoir de posséder des certitudes plus vastes. Ost ce second état de la certitude humaine que Flaubert met en cause avec Bouvard et Pécuchet. 1/entreprise nous paraît ici plus tém«'raire parce (|u elle va & ébranler une croyance dont rinlluenco sur Fesprit est encore actuelle. « Une croyance, a dit Fustel de Coulanges, est l'œuvre de notre esprit, mais nous ne sommes pas libres de la modifier h notre gré. Elle est notre création, mais nous ne le savons pas. File est humaine et nous la croyons Dieu. File est Tetret de notre puissance et elle est plus forte que nous ^ » Or celte croyance scientifique que nous avons créée comme la précédente, en est2\ cette période de jeunesse et de prospérité oh une croyance est plus forte que celui qui la crée. Il n*est pas exagéré de direqu*une religion scientifique régit de nos jours les hommes avec ia même rigueur que la religion divine leur commandait naguère. Seuls quelques esprits supérieurs échappent & cet empire : pour le vulgaire, sa foi scientifique est absolue et on Ten voit témoigner avec fanatisme en toute occasion ofi la science conclut à des applications pratiques. Cest ainsi que la chirurgie et la médecine ont leurs dé1. la CUé antique (Hachette et C*}, p. 149.

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

RO LE BOVARTtSIB I I vols qui ne relèvent pas seulement de Molière, mais qui pourraient souvent prendre place en un martyrologe d'un nouveau genre. Pour que la science engendrât les conclusions certaines que Topinion populaire lui attribue, il serait nécessaire que le délerminismo causal, dans lequel Tesprit humain a placé sa confiance, prit son point d'appui sur une cause première, que la nature même de lesprit se refuse à concevoir et, qu'en fait, rintelligence scientifique n*at- | teint jamais. Toutes les sciences particulières ont ! leur origine dans un parti pris de Tesprit humain ' ; qui décide de placer en quelque endroit de la ^ r&ililé une frontière pour la commodité de ses spéculations : on ne leur voit pas de commence- î ment dans la nature des choses où leurs racines J plongent et se perdent. De là, la relativité de \ toutes les conclusions scientifiques dès qu'elles j-' touchent à un ordre de phénomènes quelque peu | complexe. Aussi Flaubert avait-il beau jeu à faire \ apparaître les contradictions des systèmes en des sciences telles que Thistoire ou Thistoire natu« relie, la médecine, la philosophie, Testhétique, la politique ou la pédagogie. Loin qu'il soit permis ^ de le taxer de paradoxe, il faut penser que cette thèse sur l'incertitude de la connaissance humaine, ï eût aaaumé un caractère d'une tout autre rigueur,

The text on this page is estimated to be only 25.61% accurate

LR BOVARYSMR 51 oil (.^l>ranlé dans leurs foiidements des sciences pins I positives en apparence et sur lesquelles ne s est \ point exercée Tanalyse de récrivain, si qncli|nc . [savant doué par surcroit de rintelligonce philo- f sophique, à la manière d'un Claude Bernard, ciM entrepris de la soutenir. La foi populaire en Tabsolu do la science repose donc sur une croyance latente en Taxislenro d'une cause première d'où Tordre phénoménal pourrait ôlrc déduit dans son entier. Elle s'exprime en un Bovarysme de la came prcmiè. L'intelligence est dupe ici de ses procédés : elle prend pour une route tracée vers un but fixe auquel elle aboutirait, ce sens de la causalité qui n'est que le moyen de ses constructions. Ce qu'il faut donc constater, en fin de compte, c'est qu'avec la philosophie et la science, c'est qu'avec l'universalité des modes de la connaissance, l'homme se conçoit propre à atterrir en des régions qui lui demeurent inaccessibles, à posséder un savoir qu'il ne conquiert jamais, qu'il se conçoit né pour des fins qui ne sont pas les' siennes, qu'il y a un abîme entre sa destinée et la destination qu'il se suppose, qu'essentiellement, et dans son activité la plus haute, il se conçoit au Ire qu'il n'est.

The text on this page is estimated to be only 14.42% accurate

' . CHAPITRE II VR BOVARYSMK C.OMMR FAIT DE
CONACIKXCR SON MOYEN : LA NOTION I. I

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

LR nOVAnVSMR Thi 011 toute assurance parce qu'elle est une donnée positive. On entonci par \h qu'elle est donnée dans une intuition (Part. Kllc est en quelque sorte le d(?calque

The text on this page is estimated to be only 25.40% accurate

ni LC BOVARYSMI <4 \ A I 4 I y impliqué clans la forme même
de sa vision, qui, h ^ vrai «lire, le créa. Toules les réniilés qiril rendit '
visibles et distinclon se nuinifestent tributaires do '^ la d

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

Lk BOVAHVSMk Tl.1 Iinir occasion peu vont ôtre justes ou
Grron«'s, mais clles-mi>nios ne sont ni vraies, ni fausser, elles existent.
Tel est lo curactèrc do la formule bovaryquo: elle n*cst pas la conclusion
d*un raisonnncnicnl, elle est Texpression tPun modo de vision et peut
devenir aussi une méthode de vi-^ siou. Avant d'user de celte nielhode et do
la nioKre & profit en rappliquant h divers ordres do plu^nomènes, on peut
rooherclier h quelles conditions mentales est liée la facuKé bovaryque; a
mieux connailre le mécanisme de cette lorgnette, il sera pO!(sil)le d*en
faire par la suite un meilleur usage. A vrai dire ce n'est point la cause et
lorigine première de celte faculté que Ton va tenter do découvrir. Elle est la
réalité donnée, qui existe par elle-mî^me, et ne dit pas son pourquoi ; elle
est la réalité sans cause. Mais il est possible do distinguer les phénomènes
les plus généraux qui raccompagnent. A première vue, la faculté de se
concevoir autre apparaît liée au fait de la conscience: il s^agit ici de la
conscienco psychologique, un miroir oii se viennent refléter les images des
réalités. Or, il arrive que chez Thomme, la conscience possède la propriété,
à un degré beaucoup plus élevé que

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

Kli I.B nOVAMYSMK rlii*% loii(08 I(*8 (iiitrcH c8pè(VH,do
rrlUHcr, en im^mo temps que riiniigt* des KcntimenU, do» pcnsiW, dos
actes individuel», Tininge uussi des Hontimenls, dos pensées, des actes
(Mrun(;ors. A premi

The text on this page is estimated to be only 17.73% accurate

I / / ' 1» LK liOVAlIVSMK aclos, (lo |)rr*ler«*iice à «raiiIroH
actos. Colle iii^irdilt'; le coiiHlilur iitôgniloinGnt, impliquant jnKiprii 1
olaslicilé c|ui lui permoitru de prendre, uvoc plus ou moins d uisiuco, un
plus ou moins (çrund noniliro de formes nouvelles, impliquant une
(iMidancesi varier dont elle détermine strictement la mesure, i/individu en
nuiss^ant est (out entier un produit héréditaire. C'est ce produit héréditaire
qui, dès les premiers jours qui suivent la naissance, entre en concours ou en
conflit avec les images que font hrilior dans sa couscienco IVxemple
d*ahord, puis renseignement moral, Tiuslruccion, la littérature, lart. I >
l)*un mot, cet ensemhie d*influences qui viennent en contact avec le
facteur héréditaire, pour former lu personnalité individuelle peut ôtro
nommé Vvtiurtfilon. VÀèducation scniimehtah^ a r dit Flaubert, désignant
sous ce titre, un groupe tie phi'nomènes où sa vision d*artistc s*cst exercée
dans un champ volontairement restreint; cVst, par un raccourci de celle
formule, VMication > qu*il faut dire, si Ton veut fixer le lieu, ob d'une
façon générale, Thomme est le plus eu danger de pren4lre do lui-même, des
i*e8source8 et do remploi de .son énergio une fausse conception.

The text on this page is estimated to be only 12.73% accurate

Lt BOVARISIII On viuiil (li> voir k>iiii _vi>ii decvllu inlliu-iicit
f>xlni(ir(linairo exorcéi: par IVducation sur l>lro < li>>n>(lilaire est
liniagf pmjclt^c dans la consciL'iK'o l et . La conscience de l'Iioninie, a-l-on
dit. se diiilin^nc de celle do toilles les autres espèces auiui!ili'!« par lin
pouvoir bcaiiicotip plus grand de rullt'ter / des images de sentiments, de
pcnst-cs, d'nctoN I étrangers. Cela tient h un premior puis,..pon- .
voird'abstraction qui a permis k l'Iionimo de, faire tenir'cn
desjîgnecsjiîilérieurs, forme» Boiiorcs ■ 011 graphiques, dans IçaJUpts. des
approximuliuiss \ lies imagos qurseforpi^nl dans son cerveau. Pur (cette
abstraction, sanctionnée par une Hui cords et de conventions, te langage est
dc\ moyen de transmoUro les images, do les en des cerveaux qui ne les ont
pas encorf par le moyen d'une perception immâd directe. Entre l'image
toutefois, telle qu'elle s en un premier cerveau, & l'occiisioQ d'une

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

LB BOVARYBMB 59 lioa et Timage évoqu^e par
rinterniéiiiarc du mot en un autre cerveau, il y a un écart que mesure la
diiTérence plus ou moins grande entre deux sensibilités. Il Faudrait
imaginer deux sensibilités identiques pour que le même mot susci(A
oxaclemout la nu^{mo} image, et c'est à peine si deux instants successifs de la
sensibilité d'un même homme parviendraient à réaliser cette identité. Le
mol ne transmet donc que des images abrégées et incomplètes, des images
d'une nature particulière, auxquelles il convient de donner un nom distinct :
ce sont des notions. lin tant qu'elle s'adresse à la connaissance, la notion a
une valeur quasi universelle, mais en tant qu'elle vise à reconstituer en un
cerveau étranger Timage précise qui se forma on un premier cerveau, elle
ne réussit que si elle est secondée par la rencontre de sensibilités et
d'aptitudes sinon identiques, du moins voisines et parentes. Je sais que les
sauvages relèvent à de certains indices les traces des animaux qu'ils
poursuivent à la chasse, voici une notion : mais si quelque explorateur cite
devant moi quelque fait de ce genre, Timage notion qu'il me transmettra
avec les mots du récit sera bien loin d'éveiller dans mon intelligence une
image réelle aussi précise et aussi riche que celle qui naîtrait

The text on this page is estimated to be only 13.47% accurate

tIO LB BOVAHYKMB dans rinlolligoiccd*un jtaiivago. (Juot^i, iiiioilo par roxcinplo qui mVsfl proponr [mr colle iningt^-nolioii, je t«^nlc r«ivonliiro de rinsser sans le HocourH de mon cliioiif j*éolioucrni pilouseiiiieil en une enlreprise où le sauvage rt^ussirail. Je sais qu*avoc des couleurs, do la loilo et des pinceaux, Yélasqnox lit des chofs-d'Wivro ; voici une nalion. Vr\n d^aJm irai ion, je m*eiïorce avec les mt^mcs moyens d*obtnir les mêmes ofToU, et bien que je puisse encore, pour favoriser celle tenlativo, aoqui^rir, k iilre do notion, quelques-uns des prtécédés dont usa YiMasquez, je demeure incapable de composer des chcfs-d'œuvro. III Lo pouvoir do former des Imagos-nolions on très grand nombre esl la marque dislinctivo de rhomrao. Mais il résulte do co privilège que sa faculté de connaissance excèdo do beaucoup sa faculté do réalisation. Il bénéficie d'un double patrimoine : Tun qui lui est transmis par Thérédite, coiuiiflo en une apliludo h former, do préfé* ; • •

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

LK BOVAllytMR fit rencc à d*auiros, ccriainos rcpn^scentulions, à cxi^cutcr avec plus do perfection certains actes délerminc^s et ce legs héréditaire lui est comniun avec les autivs animaux : rélevago des chiens do elinsse, chiens d*arrôt8 ou cliioas courants, ou des rhrvauX de course, trotteurs ou galopcurS, so londo sur cette* hérédité d*aptitudcs» La seconde part de sa richesse lui est livrée avec plus on moins d'abondance par Téducation qui suscite en lui, par le moyen du mot, des images-notions et le met en possession des résultats acquis par TelTort des meilleurs représentants do Tespèco au cours des Ages. Une telle richesse comporte divers périls. A mesure que a^accroît le trésor accumulé parles P'uéralions successives et dont la faculté d'éducation saisit les derniers venus, la disproportion s*accroît aussi entre le pouvoir d'invention «lont i\ chaque imiividu est doué et la somme des eon-| naissances qui lui sont livrées, entre sa valeur propre et la richesse multiple qui lui vient de Téducation. Son cerveau est désormais peuplé d'une quantité d*images-notions dont il est impuissant à vérilier lo eonlenui qui ne deviendront jamais pour lui des images réellesi et qu*il lui faudra accepter par un acte do foi. C'est Tavaittagn de la notion de n*exiger pas de celui qui la reçoit

62 LI BOTARYSMB .1 la m^{mc} ilopense d'énergie qu'elle exigea de celui qui rinventa. C'est aussi son inconvénient : fausse ou mal fermeté, elle (échappe au contrôle, car rendant inutile l'expérience personnelle, elle tend à la supprimer; aussi propage-t-elle le mensonge et Terreur avec la même force, avec laquelle elle propage les vérités. Si une image réelle emporte avec elle la certitude de son objet, il n'en est pas de même en effet des notions. Celles-ci, par les éléments abstraits qui entrent en leur formation, par la complexité de leur contenu où se confondent — transformées par un apprêt dialectique — des images réelles en nombre souvent considérable, celles-ci sont toujours sujettes à caution. Il y a fort à distinguer parmi elles et en même temps le bénéfice qu'elles procurent exige que Ton ne distingue pas, qu'on les accepte sans discuter[^] car c'est à ce prix qu'elles conservent leur valeur et leur utilité de raccourci algébrique, de moyen économique pour obtenir les choses. Par la notion. Terreur s'introduit donc, non seulement dans quelques intelligences individuelles, mais dans la science humaine. C'est cet inconvénient de la notion que Rabelais a symbolisé avec ce « petit vieillard bossu, contrefaict et monstrueux » qui a nom Ouydire et que Pantagruel rencontre au \ »

LR BOVARYtMK 03 pays de Satin « tenant école de tesmoignrric)». U avait, rapporte-t-il, « la gueulle fendue jusques aux aureilles, dedans la gueulle sept langues et chasrfue langue fendue en sept parties : quoique ce feust, de toutes sept ensemblement parlait divers propos et langages divers : avait parmi la teste et le reste du corps autant d aureilles comme jadis eut Argus d*yeulx : au reste était aveugle et paralytique des jambes ». Autour de lui, hommes et femmes écoutaient, « devenaient clers et sçavanls en peu d*heures, et parioyent de prou de choses prodigieuses, élégamment et par bonne mi^^moire : pour la centième partie desquelles sravoir ne suffirait la vie de Thomme : des Pyramides, du Nil, de Babylone, des Troglodytes, des Ilimantopodes, des Blemmyes, des Pygmées, des Canibales, des nions Hyperborées, des Egipanes, de tous les diables, et tout par ouydire. » Or la satire ne vise pas ici seulement le savoir populaire, car autour d'Ouydire et prenant attenti• vement des notes, Rabelais n*a pas manqué de faire figurer Hérodote et Pline, Marco-Paulo, Strabon, Albert le Grand, tout un lot d'auteurs dont les livres en vogue dispensaient aux écoliers de son temps les notions enregistrées jusque-là par la science humaine. La notion apparaît bien aux yeux de Rabelais, ainsi qu'on la donne ici, 4*

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

Il est dit que l'Homme utilise le langage comme un moyen, à l'occasion, pour l'Humanité de concevoir les choses autres qu'elles ne sont. Cette notion est aussi pour l'individu une conscience de Bovarysme plus immédiat. En chaque individu, ainsi qu'on l'a déjà noté, l'éducation entre en concours ou en conflit avec le facteur héréditaire. Doué par son hérédité d'aptitudes déterminées, l'Homme humain est encore capable de s'approprier par la notion des manières d'être qu'il n'eût pas acquises si elles ne lui avaient été proposées par cette voie. Mais il y a plus, et son pouvoir d'être en réalité modifié par la notion, l'Homme ajoute celui de concevoir, par son entremise, des manières d'être qu'il ne peut réaliser, des sentiments auxquels il est impropre, des buts qui lui sont inaccessibles.* Son pouvoir de connaissance, a-t-on dit, dépasse son pouvoir de réalisation. C'est en raison de cet excès qu'il risque de voir son énergie détournée, amoindrie et gaspillée. Ces buts inaccessibles sont projetés dans sa conscience en même temps que les buts saisissables, et, dans ce miroir, les uns et les autres sont proposés au choix de son énergie. Ce choix n'est pas libre. Il est déterminé.

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

Le rôle de l'éducation est plus ou moins considérable et le rend sensible, dans des proportions variables aux influences de l'éducation. D'autre part, cette éducation est plus ou moins conforme à ses aptitudes, ou s'en écarte plus ou moins. Le milieu social représenté par l'éducation, fait-il apparaître dans le miroir de la conscience, parmi toutes les images-notions dont il est détenteur, celles aussi qui sont propres à susciter l'activité dans le sens où l'hérédité tend à le faire, l'individu va réaliser dans les conditions qui lui sont le plus favorables. Entre divers buts proposés avec une égale insistance, il choisira nécessairement ceux vers lesquels le dirige déjà une impulsion naturelle. En est-il autrement, les notions et les images étrangères sont-elles représentées dans le miroir de la conscience, sous des dehors plus séduisants, avec plus de force et plus d'éclat, que les images et les notions appropriées aux aptitudes héréditaires, l'énergie va se trouver divisée avec elle-même. Sollicitée en deux sens contraires, d'un côté par l'instinct, de l'autre par l'exemple, elle va hésiter, elle va peiner, quelle que soit d'ailleurs l'issue du conflit qui dépend de la force plus ou moins grande de la personnalité héréditaire, en même temps que de l'assaut plus ou moins

I. ' I 06 LV BOVAIIY9M8 OU moins grave qu'elle subit du fait des images étrangères enfermées dans la notion. Vaincue, elle en vient à négliger et jusqu'à mépriser les buis iixés par l'hérédité et les tâches appropriées pour s'éprendre des buis et des (Aches auxquels elle est le moins adaptée. C'est dans ce sens que l'être humain se conçoit autre qu'il n'est. On voit d'ailleurs que cette fausse conception de soi-même comporte une infinité de nuances et des conséquences fort inégales. Il n*arrive guère, en eiïet, que l'être humain lienne de l'hérédité une orienlnlion unique. Le plus souvent, au contraire, un grand nombre de prédispositions existent en lui, le rendant propre à se développer dans toutes les directions de la sensibilité et de Tcsprit, et c'est en raison sans doute de cette multiplicité qn*il peut subir toutes les influences. Toutefois, ces prédispositions existent avec des difl'ércnccs de degrés. Elles constituent entre elles une hiérarchie et l'existence de cette hiérarchie de tendances suffit à créer un état de Bovarysme, dès que, sous l'influence de la notion imposée par le milieu, les termes en sont intervertis, dès que Têtre humain, à l'instigation des images, donne le pas à des ten* dances plus faibles sur de plus fortes. Il semble que le risque de se concevoir autre qu'il' n'est augmente pour l'être humain avec le >•

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

LB BOVARTSMV 67 développement de la civilisation : avec l'accroissement de la richesse collective, la difficulté devient plus grande pour l'individu de distinguer parmi tous les acquêts du passé*, parmi toutes les conceptions réalisées par le tort moral, intellectuel ou sentimental de l'humanité antérieure, d'un mot, parmi toutes les notions qui s'offrent à lui, celles qui doivent demeurer pour lui des objets de connaissance et des spectacles de celles qui peuvent être pour lui des objets de pratique. Les conceptions bovaryques sont donc fréquentes à toutes les époques de civilisation avancée : elles s'y montrent tributaires d'un défaut de critique. Elles entraînent ici avec plus de fréquence leurs conséquences accoutumées : elles ruinent l'énergie ou amoindrissent par suite d'un défaut total d'adaptation, ou d'une adaptation moindre, aux tâches où celle-ci s'emploie.

The text on this page is estimated to be only 16.80% accurate

4 i * I ' I ' , « ^ CHAPITRE III MS nOVARTSMR DES
INDIVIDU! f. Le Borarysmc Oei indiTlditi chex MoliiTO etchei les
comiqnci. — H. I«a théorie du rire d*«prèt Schopenhaiiêr. — III. 1^
coutume comme principe d*un Bovarysme tragique.— IV. L'enfaoee. — V.
Le génie. — VI. Le snobiime. La lecture dos romans de Flaubert, faite du
point de vue qui vient d'ûlre indiqué, laisse peu de chose à dire sur le
Bovarysme dos indivitlus,cn tant qu*il donne naissance au relief comique
des personnages ^ Flaubert se complèie ici par Molirre: ie Bourgeois
gentilhomme^ /rs Pn^cieiises ridiculea^ Ut Femmes savantes nous montrent
autant de cas de Bovarysme dont la d<5monsti*ation est trop aisée
pourqu*ou y insiste. Voici des personnages que les circonstances de leur
état, de leur caste, de i. Voir pour ane application plus détaillée de ce point
de Tûe me brochure publiée »ou» ce titre : 1^ Dov^ryême^ la laychiflogiê
damêrœwPTêdt FlambêH^ par J. de Gaultler,ches Léopold Cerr,iS9;l, \\\

The text on this page is estimated to be only 24.81% accurate

LB IIUVAHYRMR 09 I I leur sGxc, de leur intelligence naturelle destinent à des manières d*/^tre prt^cises et qui excitent notre rire- parce qu'un engouement les détermine à se concevoir autres que ne les a faits la nature et la société, à assumer un rôle où ils trt'buchont, oii leur inexpérience leur fait commettre mille bévues, où le milieu les dessert constamment. L'assurance, où on les voit, d'Hva semblables à ce qu'ils imaginent^ achève de les rendre ridicules et fait d'eux, en même temps, des dupes faciles entre les mains de qui suit (lutter leur munie. Les Arnolphe, les Sganarelle et les Rurtolo reb^vent du même eus. La croyance chez Sguna* relie qu'il peut inspirer l'amour et la certitude où on le voit d'ôtre aimé pour lui-même expliquent seules qu'il soil aveugle à la grossièreté des ruses où il se luisse prendre. VAvare nous montre avec son mal une hypertrophie du pouvoir de préférer aux jouissance: positlVisii àcs jouissances irréelles, apprêtées par Tesprit, et le Malade iuiaginaire nous fait voir la physiologie méjne asservie à ce pouvoir d'imaginer. Le même mode de vision dont on a donné avec le Bovarysme la formule fera apparaître également chez les héros comiques de tout autre auteur ce que l'on remarque ici de ceux de Molière. Cette revue du thé&tre ancien et moderne démontrera

70 LB BOVALLYtMB à qui voudra rentreprandre l'universalité de
ccUo proposition! à savoir, que tout le rire humain tient dans l'intervalle de
l'angle bovaryque, dans Técart qui se forme entre la réalité do quelque
personnage et la fausse conception de lui-même à laquelle il s'attache.
Cestdans cet intervalle qu'il trébuche et donne le spectacle plaisant de qui
perd l'équilibre. Il i. Un tel développement réclamerait pour lui seul
plusieurs volumes : il serait hors de propos en une étude qui n*a d'autre
objet que d'indiquer le mécanisme d'un appareil. Il suffit d'évoquer, en guise
de préface à cette revue comique universelle dont on abandonne l'entreprise,
la théorie du rire telle que Schopenhauér la formula. Elle peut être annexée
expressément aupointde vueque Ton expose. Schopenhauér, en effet,
remarque que le rire a toujours pour origine la manifestation soudaine d'un
désaccord entre deux états de connaissance relativement k un même objet,
l'un de ces états fournis par un oconcept, l'autre par une intuition directe. Les
concepts ne diffèrent pas des notions telles qu'on les 1 *

The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate

LR nOVAlIYftMR 71 9 \ a précédemment (li^critcH. Ce »oul !re. CeKOiides formes, H(iisles4|iioll(!s i*esprit groupe des inluilion.s purlirulières oITranl entre elles des analogies, des formes pur IVnlreniise desquelles Tespril met en relation, selon des rapports variés do conjonction ou d'opposition, les intuitions particulières, aHn de bAtir la tramo de la pensive. Mais comme la notion, le concept est le lieu de Terreur et du coq à Tânc. Il arrive fréquemment que Tespril comprenne par avance, sous un concept général, une intuition particulière qui n*en dépend que dans un cas particulier, une intuition qui, absolument ou dans nombre de cas, relève d*un autre concept. Sit«U que Tesprit, en proie & cct^e prévention, entre en contact avec Tintuition, celle-ci, qui est infallible et exprime le rapport direct de Vesprit avec le réel, fait apparaître la contradiction ou le désaccord qu*il y a entre Tobjet tel qu*il était conçu et Tobjet tel qu*il est. La rencontre subito do ces deux états de connaissance fait jaillir le rire avec la mémo rigueur que le frottement du soulTre sur un corps sec dégage une étincelle. La mascarade, comme moyen classiqao du rire, est fondée sur cette loi : un corset, une crinoline, des paniers Walteau, un chapeau U plumes, un 6

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

7i LB KOVAHYSMB éventailf de la poudre et du fard, voici divers objets qui rentrent lons dans lo concept de la parure ou > . de rhabillenient f<5miuins : qu*avcc ces objets on costume et que Ton pare un homme mûr et aussitôt su voix, ses gestes, su démarche, tout ce qui, sous le d<5guisement, trahit sa vraie nature, va, pur le contraste susciter le rire de tous. Il entre quelque chose de cette mascarade en toute occasion qui prête h rirOi si abstraits que puissent apparailn; tout d^abord le propos où l*aventure. Schopenhauër a rassemblé sur ce sujet une collection d*exemplcs variés : on les trouvera au chapitre viii des suppléments à son pn.*mior livre du Monde comme volonté ei comme représentation^ sous ce titre : à propoê de la théorie du ridicule. Tous les actes positifs d'un être qui se conçoit autre qu*il n'est relèvent de cette th(5orio du rire telle que Schopenliauër l'a. exposée. Ils ont tous pour elTet de rendre manifeste la contradiction j: qui existe entre la réalité véritable de l'individu li et sa réalité présumée. Les auteurs comiques préj; sentent toujours leurs personnages au public sous 06 double jour : chacun de ceux*ci subsume sous jj un concept général, représentatif de la qualité et de la quantité d'une énergie déterminée, -« une énergie particulière, la sienne propre, qui ne relève jamais de ce concept Il suit de Ui qu'aux f 1 • 1 :i'. \

The text on this page is estimated to be only 23.44% accurate

1.1 nOVAllytMB 73 yeux du 8)ccclacteur mis au fait de la préloiiiltoo du personnage, tous lrs actes de celui-ci font apparaître, au moyen d'une iituilion directe, la contrudiction c|u'il porto en lui, le défaut dVquilibre vi d*harnionie dont son énergie est atteinte et qui la rend boiteuse. Le théAtru comporte un autre emploi du pbénomône bovaryque : le héros, en vued*un but, simule uu personnage qu'il sait dislincl do lui-nu>me. G*est lui qui fait ici de la psychologie appliquée : avec le cynisme d'un esprit lucide et sachant qu*il est autre, il se pare, aux yeux de la dupe qu*il a choisie^ de qualib^s générales dont la représentation existe par avance, sous forme do notion, dans tous les esprits : générosité, vertu, bonté piéti^ religion et il compte, pour établir sur celle-ci son empire, que, prenant le change, elle ridentiiera avec ces concepts que son attitude évoque. Avec ce calcul voici Tartufe personnage de transition entre le drame et la comédie. III Il n'y a pas à insister sur les cas où le Oovarysme est chez Tindividu cause de tragédie. On a

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

14 U »OVAIIItSllg imliqui^ d^jà, h roccasion do M"* jlovny ciie-
mùnus , que la comédie fait place au drame sitôt que le pliéuomène a pour
théâtre Tàme d'un porsounngc pourvu d*uno énergie violente. Golui-ci ne
t»*eu tient pas aux gestes qui imitent Tcxtérieurilé du modèle : il exige que
des actes réels lui témoignent de son identité avec ce modèle dont il diiïère,
il entreprend les tâches où celui-ci triomphait. Aux prises avec ces réalités
positives son inaptitude, sa faiblesse, son inexpérience causent sa ruine :
Tintervalle où le personnage de comédie trébuchait risiblement se creuse
pour lui en un abime où il se brise. Il y a du Titan vaincu dans cette forme
du Oovarysme qui se ravale aussi jusqu'à rendre compte des faits les plus
vulgaires, de toutes les catastrophes physiques, de tous les accidents divers,
qui ont pour origine une présomption de force ou d*habileté. A côté de ces
cas que chacun imagine et qui relèvent chez Tindividu d*une présomption
quant à la valeur de son intelligence^ de son adresse ou dosa force physique
on ne va retenir ici, comme exemples de ce Bovarysme tragique, que ces
fausses conceptions que, sous l'empire du milieu, mœurs et coutumes,
Tindividu se forme de sa sensibilité. Il est une jalousie qui se venge et tue,
il existe une irritabilité qui, excitée, n assouvit sa fureur que

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

I.e ROVARVSMB 75 dans le sang, celui do roirensour ou do rolT

The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

I, il 1 I I \ lu 70 LB II0VAHY8MV . , trago. Tandis qu'il s'expose chez nous à être tué par un adversaire pins adroit, il se donne lui-même la mort au Japon en s'ouvrant les entrailles. On n'a garde de citer ces effets du préjugé et de la coutume dans un but de déni- I grement et pour les tenir en mépris d'un point de vue misérable de rationalisme grossier. On les donne en exemple. Il n'est pas téméraire, semble-t-il, de penser que plus d'un de ces morts volontaires que Ton invoque a pour cause une suggestion de la coutume, qui, déplaçant le centre de gravité de l'individu, le contraint à se concevoir très différent de ce qu'il est : il sacrifie alors, de la façon la plus tragique, à cette fausse conception de soi-même sa propre personne et son instinct de conservation le plus fort. On voit donc que la coutume, différente d'un pays à un autre, est pour les habitants d'un même pays un principe de suggestion uniforme. Comme les sensibilités sur lesquelles s'exerce cette suggestion, bien que parentes, sont loin d'être identiques, il en résulte que l'étude des différentes coutumes dévoilerait la source d'un Bovarysme abondant pour peu qu'il fût possible de mettre en regard de chaque coutume une collection de cas individuels. Fidèle au parti pris, dont on s'est fait une méthode de n'indiquer ici que les directions

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

LB BOVARYSMK 77 « I générales vers lesquelles la vue peut se porter, on se borne à signaler ce champ d'investigation psychologique qu'une longue étude parviendrait à épuiser. IV Avant de clore ces considérations sur le Bovarysme des individus on va seulement retenir trois cas où le phénomène se manifeste avec une grande clarté et où les éléments qui le composent se montrent assemblés selon des proportions très diverses. Le premier de ces cas est le Bovarysme de Fefi* fance. Si Ton excepte les anomalies telles que le délire et la folie où la personnalité se voit modifiée par des causes nettement pathologiques, l'enfance est l'état naturel où la faculté de se concevoir autre se manifeste avec le plus d'évidence. Ce pouvoir montre ici ce qu'il a d'essentiellement humain par sa généralité et par la prépondérance avec laquelle il s'exerce. Il semble qu'il y ait pendant cette première période de la vie humaine, un effort héréditaire employé tout entier ^

78 LV BOVAUTffill I I I 1 • 1 • 4 ■ . 1 i 1 I • I ; il li 1 composer le squelette, les tissus et les nerfs, et, d'une façon générale, Têtre physiologique, soit ' impuissant alors h opposer une résistance importante, en ce qui touche à la mentalité, aux images-notions suscitées par le milieu. Aussi voit-on que l'enfant témoigne d'une extraordinaire sensibilité & Tégard de toutes les impulsions venues du dehors, en même temps que d'une avidité surprenante à Tégard de toutes les connaissances acquises par le savoir humain et enfermées dans les notions qui les rendent transmissibles. Cette sensibilité fait qu'il n'hésite pas & s'ultribuer les goûts et les penchants dont limage lui est fortement sug ,irée par ses lectures ou par Texemple. Mayne Reid et Fenimoro Cooper lui inspirent Tamour de la vie sauvage et avec des plumes dans la tête, un arc et des flèches, l'enfant s*élance sur le sentier de la guerre : aux Champs-Élysées, aux Tuileries, ou dans le jardin provincial de ses parents, il rencontre des serpents et des lions, toute la faune des forêts vierges. Il colle son oreille au ras du sol et il entend retentir les cris de la tribu ennemie* Dans ses jeux, il se transforme le plus souvent en grande personne et il devient à son gré un général, un médecin ou un empereur ; mais il peut être aussi bien, car il est protéiforme, chien, cheval, oiseau. Il galope à

LB BOVARY9MV 70 la façon des quadrup(>dcs, ou il vole les bras étendus comme des ailes. Et ces métamorphoses dépassent les limites du jeu ordinaire: la feinte risque à tout moment de devenir réalité : il arrive que le hardi chasseur, à TalTût derrière un tronc d*arbre, soit pris de panique; à entendre le rugissement du tigre qui s*approche et qu'il s^enfuie en courant vers les genoux de sa bonne. En faisant appel à ses propres souvenirs chacun peut se représenter combien est pauvre à cet âge le pouvoir sur Tesprit de la réaKté, combien grand, au contraire, le pouvoir de déformation de IVsprit à regard du réel. L'enfant joue avec la causalité mi^me : il modifie sans hésiter le déterminisme des phénomènes. Une petite lille distribuait des gros sous à des camarades de son Age : « Tu n'en auras plus pour toi », disaient cellos-ci, mais la petite prodigue, pour répondre à Targument, montrait son jardin et, entre une touffe de résédas et une bouture de géranium, désignait une place où elle avait semé des gros sous pour en avoir un pied. La petite Zette de MM. Margueritte, pour s'identifier avec les mouches qui bruissent autour de son lit, veut monter comme elles le long des. murs de sa chambre jusqu'au plafond; elle saute, tente avec ses mains de se retenir, glisse et s'étonne; pour favoriser ses premiers essais.

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

fiO LB BOVA1IT8MC ;' elle dresse des chaises contre le mur, monte sur cet échafaudage qui s'effondre, tombe et se fait une bosse au front. C'est Hérès un exemple parfait de Bovarysme pueril, car il se conçoit autrement qu'il n'est, Tenfant 8*»t(ril)ue les qualités et les aptitudes du monde qui Ta fascine : il se réalise tel qu'il se veut jusqu'au moment où la réalité commune contredit son pouvoir de réalisation individuelle. G*est ainsi que bien des vocations enfantines se justifient à l'épreuve des examens, démontrant rapidement l'absence de intelligence au but à poursuivre. IVautres fois, c'est la constitution physique de Tadulle qui se montre en désaccord avec la présomption du premier âge : celui que la gloire d'Annibal ou de Napoléon enflammait pour le métier des armes, se révèle de complexion délicate. Il est inhabile à tous les exercices, son humeur est débonnaire. De semblables erreurs sur la personne sont loin d'être insignifiantes : par leur fait, l'énergie individuelle est détournée de ses fins pendant la période où elle est le plus propre à se développer et à se définir. En même temps que Tenfant, sous l'empire de l'enthousiasme qu'excitent en lui les images, risque de s'attribuer des pouvoirs qu'il n'a pas, de s'appliquer à des exercices et à des études auxquels il est impropre et de négliger ses aptitudes réelles. il m

The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate

Le LR BOVARYSm 81 l'avidité dont il témoigne à l'égard de la notion, le dispose mieux que quiconque à s'assimiler toute la part de mensonge et d'erreur qui compose la science humaine. Son avidité a, en effet, pour contrepartie une foi sans réserve en la chose enseignée. La notion imprimée lui confère des certitudes plus fortes que ne fait jamais la chose vue. Pendant une longue période, la notion, par son caractère d'universalité, remporte en autorité sur ses expériences individuelles. Il suffit, pour s'en rendre compte, de mettre en doute devant une petite fille, quelque proposition de son catéchisme ou quelque récit de son histoire sainte. Si l'enfant ne croit pas une plaisanterie, elle conclut à l'ignorance de celui qui a tenu le propos, plutôt que d'être ébranlée dans une conviction qui se confond pour elle avec la réalité même. Son pouvoir de fonder ses certitudes sur la foi, sur l'adhésion au contenu des notions, l'emporte sur son pouvoir de les fonder sur le fait observé. C'est parce qu'ils connaissent bien ce mécanisme, que les partis politiques, quelle que soit la pensée qu'ils représentent, apportent une telle passion à s'empresser de puiser des sources de l'enseignement. Ils savent que l'éducation est un moyen tout-puissant de contraindre les enfants à se concevoir, dans leurs rapports avec le monde extérieur, avec les hommes.

The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate

il ' I I « j I . I .1 S2 IM BOVALLYtlIB 1 1 \ I ' ii, 1^ ' I i 1. ' 1 4 i lit
' ;! \ \ ' h ■ i! ■ ili II li. et avec les idées, selon Tidéal qui leur aura éié apprêé
et distribué dans la notion. A cM6 de ccl «Hnt, commun à tons les liommos,
où la tonduncc h se concevoir autre trmoigno d*une sensibilité si grande,
voici deux autres cas plus particuliers, qui peuvent s*opposer Tun à l'autre.
Bien qu'observais déjii, et souvent décrits, ils recevront quelque clarté du
raitd*Atre rattachés & la loi dont on expose ici le caractère général. L*un
constitue un Bovarysme par excès d*énergie, et Tautre un Bovarysme par
défaut. Le premier, est le Bovarysme de Vhomme de gétiie^ le second, celui
du \$nob. Le Bovarysme de Thomme de génie n'a pas reçu, comme le
snobisme, un nom spécial, mais un cliché bien connu le désigne et ouvre
une rubrique sous laquelle se classent* aussitôt nombre de faits analogues.
Ce cliché, c'est le violièn d'Ingres. Le maître impeccable de la ligne que fut
Ingres appréciait, on le sait, sa virtuosité de musicien au-dessus de ses dons
naturels de peintre; ^

LB nOVARYSSiB 83 surtout il en jouissait davanlago, et avec plus de passion. Or, beaucoup d'aitrcs grands hommes commirent dans les appréciations qu'ils portèrent sureux-mêmes des fautes de critique analogues. Chateaubriand, qui ne restera dans la mémoire des hommes que pour avoir écrit quelques phrases d'une sonorité, d'une construction et d'un rythme parfaits, adéquates aux sentiments do mt^'lancolie passionnée qu'il y exprima, Chateaubriand ertimaitenlui le politique et Thomme d'Etat qui portait ombrage au premier consul. Quelques passages des Mémoires (Toutre-tomhe mettent en scène cette prétention de l'écrivain avec des traits qui font sourire. Victor Hugo, le maître des constructions verbales, le rhéteur génial du rythme et du mot, oITre un spectacle plus pénible par l'importance qu'il attache à la médiocrité de sa pensée philosophique ou politique. Il n'est pas jusqu'à Goethe, qui ne donne quelques signes d'aveuglement sur son propre génie. On sait le prix qu'il attachait à ses travaux de naturaliste, de physicien ou de chimiste : dans l'un des entretiens avec lilckermann, il déclare qu'il donnerait tout son œuvre pour sa seule théorie dea couleurs qui, depuis, a été reconnue fausse. « Je ne me fais pas illusion, dit-il, sur mes œuvres poétiques. D'excellents poètes ont vécu de mon temps, il y en a

The text on this page is estimated to be only 23.57% accurate

Bi LB BOVARYSMI » OU de mcîlleiri» encore nvonl moi, et il
n*on mnnqiora pus de plus grands parmi ceux qui nous Buccédronl; mais
que, dans la diflirile question de lu lumière, je sois le seul de mon HitVie
qui sache lu v^rit

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

*^ LB BOVAKYSMI 85 rolalivcment m<5d)ocro tout le pouvoir d*clTort atlontif et conscient, dont la faculM maitrosso no voit privt^o. Une perte en résulte, un rendement moindre, comme ni le propriétaire d*une torrc H'ohstinait à ensemenccr ses cImmpM les plus incnllcs au détriment des plus fertiles et des plus riches. Touiefois, dans le cas exceptionnel du génie, il ne faut pas se lu\ter de condamner Tintervention de celte duperie dont on ne saurait affirmer quVlle n^aitson règle utile. Le don gt^nial se traduit nécessairement par le jeu d'une activité qui le munifeste : Tliomme de génie nVclinppe pas & cette tyrannie du don, et son organisme est en proie, du fait de sa qualité maltresse, à une véritable exploitation. Aussi, loin qu*il faille craindre pour lui un détournement de cette force dominatrice, peut-être faut-il penser que s'exagérant et agissant sans trêve, elle risquerait de le briser. Peut-être faut-il penser que les fausses voc^itions, oCi il prend le change sur lui-même, sont un dérivatif et qu'appliquant son énergie & des t&ches moins dispendieuses, elles procurent & celle-ci une détente favorable. La part d'inconscience qui entre dans Texercice de son activité la plus haute explique d'autre part comment l'homme de génie risque de prendre le

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

1 • 86 LB BOVAIIY8IIB i t i L « 1 « . i I i I i • 1 1 > \ ». change sur son destin. L'absence du sentiment de reflbrt, qui n'est point toujours synonyme d'une moindre dépense, Taveugle sur Tinldrùt et' la grandeur des œuvres qu'il réalise, au lieu que cette sensation d'effort, intervenant dans les tâches où il voudrait en vain exceller, contraint son attention, excite en lui un désir de possession et de victoire. VI L'homme de génie se conçoit autre qu'il n'est par excès d'énergie, le snob fait de même par défaut. C'est un débile et il sait ce qu'est la force. Il i: ^ est inhabile aux tâches les plus médiocres, et il I sait qu'il est des tâches supérieures. Ainsi fait, il ne peut supporter la vue de sa faiblesse, c'est pourquoi secrètement son instinct de conservation le plus fidèle s'ingénie à la lui cacher. Il s'agit pour lui de se déguiser h sa propre vue derrière un masque de supériorité. Il faut qu'il se reflète dans sa propre conscience autre qu'il n'est, revêtu d'apparences où il prenne le change sur sa propre personne. Il ne peut être question pour lui d'acquérir les talents qu'il convoite ; aussii le sûr instinct

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

I ■ II" LE BOVàRY SMB 87 qui le guide lui défend-il de tenter des essais ou il échouerait et où se briserait le masque de sa supériorité. C'est donc, dans la faculté d'apprécier, dans le goût, dans le jugement qu'il fait tenir le sentiment de sa valeur. Avec soin il évite les œuvres. Il a pour devise « comprendre c'est égaler » et tout bas ajoute « c'est surpasser ». Réfugié dans les admirations, il tire sa gloire personnelle des œuvres des autres. De son incompetence à regarder des tâches les plus communes il a su conclure à un raffinement qui ne le destinait qu'aux plus hautes. La même incompetence motive ses jugements : impuissant à concevoir les raisons des opinions les plus ordinaires, à ressentir les goûts les plus simples, il se prévaut de cette impuissance pour se targuer de sublimité. Il adopte en toute matière les sentiments excentriques ; le rare, le précieux, le bizarre, l'exceptionnel lui sont la marque du beau. Son souci est de ne point penser selon les modes ordinaires car il ignore que les hommes ne diffèrent pas entre eux par leurs opinions qui sont marchandises communes, mais par les raisons, selon qu'elles sont superficielles ou profondes, grossières ou délicates, qui les persuadent de ces opinions. Il va donc tenir pour suspectes les manières de penser les plus générales. (Ile est bien raisonné

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

88 LB BOVAKTfIMfl \: tic sa part : outre qiffit so voir ir^{olé} du vul^{airi}» il {! . pourra croiro qu*il a prin au-do.Hsufl do lui son essor, rin^{instinct} socret do sa fuiblc^{ss}o lui commande d'éviter les contact^s. A professer dos op^î! nions à la portée commune sur des sujets accè^{si}; sib^{le}s à tous, il risquerait de s^{Vn} faire remon^{tr}er r par chacun. La pauvreté de son esprit percerait ' : aux motifs do ses jugoment^H. Au coillruire io I choix du pr^îeux le pro^{tt}^{ge}. Pur la rare^{ti}l des |; objets auxquels il s'applique, il en impose & tous f: ceux qui, comme le personnage de Molière, trouvent |! une chose d'autant plus belle qu'ils la comprennent moins. L'adhésion do tous ceux-ci di^{jii} lui hausse la tête au^{lessus} d'une multitude. Quelques ^ esprits réservés et modestes ne se hasardent point h considérer des matiô^{res} aussi sub^{ti}les et leur silence semble un aveu do sa sup^{Tiorité}. Il arrive même que des penseurs ingi^{nieux} lui fassent honneur de motifs d admirer très sp^{éc}ieux, . que par paradoxe ils découvrent, et que le snob n'eût point soupçonnés. EnPm si par hasard son admiration s'adresse à quelque objet admirable en vérité, il peut se faire que des hommes émi^l nents se laissent prendre à sa mimique. Car le snob ne se risque pas à discourir (son grand art, où quelques-uns vraiment excellent, est de composer et parer son silence \ toute h science

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

LB nOVAlIYSMB 89 do son jeu est de ne point s[^]expliquer, de fi*en tenir h une altitude, k une expressioUi à un geste, tout au plus h quoique adjectif. A n*oiïrir ainsi qu'une façade, à clore hermétiquement tous les jours par lesquels il pourrait livrer le spectacle de son dénùment, le snob court la chance de faire quelques dupes. Ce n*cst point l& son but. Le snob n*cst rien moins qu*un intrigant intéress[^]J h faire prendre aux autres afin de les exploiter, une fausse opinion de lui-m[^]me. C'est lui-m^fime qu*il tient à convaincre de sa siipdrioritéi et comme aucun de ses actes ne peut lui tenir lieu de preuve à cet égard, il cherche en autrui dos témoignages. Le snob est sincère, et s*il tf*inquiète de fournir aux autres hommes des prétextes de le jug[er favorablement, c est afin que leur illusion vienne au secours de la sienne : c*cst lui qu*il supplie qu*on trompe. Aussi est-il prêt à lier société avec qui Tapprécie sur la parade de ses dehors et à rendre admiration pour admiration. Il suit de là que la nécessité de farder son impuissance qui Ta tout d'abord contraint à s[^]isoler, à fuir toutes les occasions de concours avec les autres hommes, à se soustraire, ptfr Tétrangeté de son souci, à toute comparaison, lui souffle ensuite par un singulier retour Teaprit'de coalition* |1

00 LB BOVAMTtMB lui faut bien se différencier de tous les autres par quelque admiration singulière afin de se donner un prétexte de se préférer; mais s'il demeurerait dans son isolement, son suffrage solitaire n'aurait pas le pouvoir de soutenir la croyance qui le nourrit. Aussi le snobisme ne vient-il à maturité que dans des milieux suffisamment denses et parmi des conditions avancées déjà de sociabilité. Favorisé par ces circonstances, il se développe simultanément chez plusieurs sujets prédestinés qu'in même dénûment et un même besoin de simulation rassemblent en coterie. Sous l'empire de nécessités identiques, les snobs se comprennent sans mot dire. Ils s'accordent sur quelques signes auxquels ils se reconnaissent ; à la vue de ces signes ils se prêtent main-forte. « Nul n'aura de Tesprit hors nous et nos amis. » C'est dans le fait de cette coalition secrète que le snobisme trouve sa force. Sitôt qu'ils sont parvenus à s'unir voici les snobs dispensés d'agir, car ils n'ont recours pour réaliser leur illusion qu'à la foi qu'ils se dispensent les uns les autres, et, qui cherche à justifier sa valeur par des œuvres n'est point des leurs. Eux, s'expriment selon les rites; ils connaissent le signe. C'est un geste, une coiffure, c'est un port de tête, un mot, une pitié en commun pour un nom d'artiste nouveau ou

LB B0VAIIY8MR 01 oublié, ci ce signe, qui symbolise leur supriorité, reçoit son efficacité et sa puissance de suggestion de l'unanimité de leur accord. Dans une allocution prononcée à l'Académie, M. Lemaitre a énuméré les snobismes littéraires : et il nous a montré les snobs, à commencer par les Précieuses de l'hôtel de Rambouillet, s'assemblant successivement autour de diverses modes de l'esprit, — autour d'une théorie, avec la règle des trois unités faussement attribuée à Aristote, avec le naturalisme de Rousseau, avec le pessimisme de Schopenhauer, — autour d'une école d'art, avec l'engouement pour les préraphaélites, pour Botticelli, pour John Bums, — autour d'une nouveauté littéraire ou philosophique, avec l'intellectualisme, le culte du moi, le cultisme, le symbolisme. Il nous les a montrés misant sur le succès de tous les noms nouveaux, sur celui de Racine remplaçant Corneille dans l'admiration de la cour et de nos jours sur ceux de Tolstoï, d'Ibsen ou de Nietzsche. D'une façon générale ce qui détermine le suffrage des snobs lorsqu'ils s'attachent soit à quelque opinion, soit à quelque nom de philosophe, d'écrivain ou d'artiste, c'est la nouveauté et la rareté du choix, c'est l'obscurité de l'objet sur lequel il se fixe. Car cette nouveauté et cette rareté prouveront aux

03 LV BOVARVSMË snobs, si leur jugement est ratifia, la perfection de leur goût^ tandis qu'en raison de la difficulté du jugement à porter, il leur sera permis de rejeter l'insuccès sur la bassesse du vulgaire. En même temps l'obscurité du sujet leur permet, durant un temps, de s'en tenir à un enthousiasme qu'aucune critique ne peut atteindre, à des formules d'admiration qui échappent à tout contrôle. La franc-maçonnerie du signe remplaçant l'acte complexe de l'intelligence sera donc ici toute-puissante, et ce qu'il faut admirer c'est l'étrange puérilité des simulacres qui, fortifiés par la vertu de l'association, suffisent à pénétrer les snobs de la conscience de leur valeur. On ne rappellera ici que certaine manière de donner la main en écartant le coude et relevant l'épaule . d'un geste saccadé qui, durant un temps, classa son homme parmi ceux du bon ton et fut un brevet de distinction. A ce geste, qui relève de l'ankylose et de l'orthopédie, des snobs se reconnurent et en s'agréant se dispensèrent le réconfort de leur estime mutuelle. Un zézaiement, un grassement, quelque autre défaut de prononciation ont, en d'autres temps, tenu le même office. S'agit-il de se convaincre que {on possède, au lieu de la distinction suprême du bon ton, la supériorité de l'esprit, les procédés ne sont pas empreints d'une moindre naïveté ni

LI BOVARY8MB 93 ne sont d*uii emploi plus difficile. Molière a mervilleusement fait voir celle puérilité du moyen Ior8(Ju'il le montre dans ses Précieuses employé du premier coup avec succès par des laquais : Mascarille et Jodelct ont à peine prononcé quelques phrases de charabia que Cathos et Madelon les reconnaissent comme des leurs, tiennent pour de grands esprits ces faux petils-nialtres et prennent moilleure opinion d^elles-nièmes parce qu*elles ont su leur plaire. Cette pauvreté des moyens de suggestion auxquels le snobisme a recours méritait qu'on la sip:nalût, parce qu'elle implique Tétonnante sensihilité de cette faculté de prendre le change en quoi consiste le Bovarysme. Il a semblé qu*en rattachant à ce cas général cette forme ancienne de la présomption à laquelle Tesprit contemporain a ajouté une nuance, qu'en montrant la source profonde où le snobisme se forme, les définitions qui en ontété données jusqu'ici recevraient quelque précision. Le snobisme d'ailleurs s'il est une manifestatisn superficielle du Dovarysme n^enest pas moins une illustration très fréquente, en même temps qu'une très stricte dépendance. Le snobisme a tout prendre est un Bovarysme triomphant, c'est l'ensemble des moyens employés par un être pour s'opposer h Tapparitioni

The text on this page is estimated to be only 23.93% accurate

94 LB BOVARTtMB dans le champ de sa conscience, de son 6lre
ytfritable, pour y faire figurer sans cesse un [lersonnage plus beau en lequel
il se reconnaît. Or ces moyens sont efficaces. En sachant à propos se
singulariser et se coaliser tour à tour, les snobs réussissent à faire tenir une
réalité dans un simulacre, et à opérer la substitution de personne qui est la
condition de leur bonheur. f

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

CHAPITRE IV LE BOVARYSME DES COLLECTIVITÉS : SA
FORME IMITATIVE I. Les modifications de la Révolution. ^ II. La Renaissance.
Lorsque l'on s'applique à considérer l'individu, le milieu social apparaît à
son égard comme une cause de Bovarysme. Entre les individus d'un même
groupe social, on rencontre en fait nombre de nuances et de variétés. Or
l'idéal commun, qui s'exprime dans la loi, dans la coutume, dans le préjugé,
dans les mœurs, se propose & tous avec un même caractère d'uniformité. La
suggestion qu'il exerce a donc pour conséquence de rapprocher les uns des
autres tous ces individus distincts en contraignant chacun d'eux à se
départir dans une certaine limite de son originalité, en lui persuadant de se
reconnaître en un modèle quelque peu différent de lui-même. Mais, si
cessant de considérer l'individu isolé, on porte la vue sur le groupe qui le
contient, on s'aperçoit que ce groupe lui-même, considéré à son tour comme
une entité •

I I 96 LE «OVARYSMB distincte, n'cchappe pas non plus à la po»>ibiUl6 et au danger de se concevoir différent de lui-nii^me. Pour le groupe, pour la collectivité, de quoique nature quVlle soit, ce fait de Bovarysme se réalise aussitôt qu*un certain nombre des individus qui le comi)Osent subit la fascination d'une coutume étningère au lieu de subir la suggestion de la coutume propre à son groupe. Voici dès lors la collectivité divisée avec elle-même : sa réalité acquise la prédispose à de certaines manières d'être et elle est incitée par quelques-uns des siens & en adopter d'autres. Le mal est ici beaucoup plus facile à constater qu'il ne Tétait dans l'intimité d'une psychologie individuelle, car il s'exprime par une division entre les différents individus du groupe, les uns demeurant fidèles à l'imitation de la coutume héréditaire, les autres s'appliquant à imiter le modèle étranger. Cet antagonisme en* gendre un défaut de convergence dans l'effort commun, et ce dommage, ainsi que chez l'individu, se traduit, tantôt par des effets superficiels et comiques, tantôt par des conséquences plus graves, déterminant un rendement moindre de l'activité générale, une dépréciation de Ténergie collective, une production moins parfaite, une impuissance et jusqu'à une complète désagrégation.

The text on this page is estimated to be only 29.92% accurate

tim LB «OVAITSMV 07 I La Révoln lion française, h n>n
consiil<5rcr qiiio le ddcor, n*a pas laissé que de montrer parfois le ridicule
qui s'attache à un essai d'imitation impuissant à se réaliser et voué & la
parodie. C est ainsi que Tengoucment pour Rome et la Grèce ne pouvait
donner & des Français du xviii* siècle, produits d'une longue hérédité
chrétienne, les sentiments et les conceptions d'un Grec ou d'un Romain.
Impuissants à faire revivre en eux Tâme antique, les hommes de la
Révolution en ont été réduits à imiter les Romains et les Grecs par les côtés
extérieurs. Or cette reproduction des apparences d'une énergie, lorsqu'elle
n'est pas précédée de la reproduction de Ténei^ie même qui engendre dans
la réalité ces apparences, cette reproduction est proprement une parodie.
G*estce que fut en partie la phraséologie de la tribune ii la Constituante et à
la Convention. C'est ce que fut cette appellation de citoyen dont on fit un
terme égalitaire: une conception politique qui devait aboutir à substituer,
plus fortement que ne l'avait fait le pouvoir royal, l'état à la cité, était

The text on this page is estimated to be only 28.32% accurate

i (06 LB BOVALLYtMV mal venue à rclcror co titre de ciloyon, dori^iiiio «i porliculariffko, inventé nngu6ro pour consacrer une disltnclion et un privil«^gc. De nu^mc les tribuns et les consuls nVuront de commun que le nom avec ceux de la Rome ri^puldicaine. L^imilution du costume sous un ciel si dilTérent mil co Bovarysme de luntique au point de la caricature. Cette mode eut tant de faveur que Honuparte, soit qu'il en ait subi rcngouemeni, soit qu'il nit jugr» politique de lcxploiter pour sa gloire, revêtit le jour du sacre la pourpre des Ct^sars et que les yeux n*en furent point étonnés. Les imitations religieuses furent aussi grossières ; rien ne pouvait (^Ire plus contraire a la religion concrète d'un grec que la divinisation des idées abstraites, que ce culte de la dresse Raison, inauguré avec un appareil emprunté aux rites du paganisme, dans la vieille cathédrale gothique de lu Cité, & NotreDame. Il va de soi que s*il 8*agissait d'uppi^écier en son ensemble la Révolution et son œuvre, ces quelques traits seraient de valeur si mesquine qu'ils ne vaudraient pas même d'être cités; mais de telles remarques n*ont d*autre objet que de préciser par dos exemples, ainsi qu*on Teût pu faire avec des cas d^anglomanie, les conséquences les plus superficielles du Bovarysme d*une collectiviié.

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

LB BOVAIIY 99 Du iii6inc point de vue de celle imitation de Tantiquilt^^ dont on vient de montrer quelques eiïeks Ruporficiols, et considérant cette mémo psychologie do Tesprit révolulionntiire, Fusiel de Couhmges a not({, au début de son grand ouvrage, quelques conséquences plus graves du Bovarysme historique. « L'idée que Ton s'est faite de la Gr^co et de Rome, a-t-il écrit, a souvent troublé nos générations. Pour avoir mal observé les institutions de la*-cité ancienne, on a imaginé de les faire revivre cliex nous. On.s'est fait illusion sur la liberté chez les anciens el pour cela seul, la liberté chez les ^ modernes a été mise en péril i. » D'un point de vue plus général, on pourrai! aussi montrer que la Révolution française exprime un Bovarysme idéologique dont le mécanisme caché sera Tobjet par la suite d'un complet examen, et qui, en la circonstance, a pour eiïet de substituer une réalité rationnelle b la réalité historique, de mettre le fait concret sous le gouvernement de Tidée abstraite. !• U Cité aniiqw, p. S (Hêcti0tt0 «t Cf). 6*

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

100 LB BOYAIITSMB II On peut constater que tout romanesque profond de l'énergie d'une collectivité sociale donne naissance, en même temps qu'à un progrès parfois et à des changements heureux, à des phénomènes de Bovarysme qui marquent une solution de continuité dans le développement du groupe et introduisent dans sa composition, avec des éléments hétérogènes, qui ne sont point assimilables, un principe d'affaiblissement et de désorganisation. La Renaissance peut être considérée comme le possesseur d'une richesse inattendue. Il semble que grâce à la découverte d'un trésor accumulé par reflète des meilleurs hommes de l'humanité la tâche des hommes du moyen Age, en fait d'enfanter eux-mêmes une civilisation, ait été soudainement allégée, ils se sont vu placer devant

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

LB BOVAITtMK 401 los yeux (les modèles parraits, mettre en
main

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

IOS LB bovahysmi * , K I I 1 1 » 1 i:.; \ I Si loQ restreint b noire
pays Tobsevation du * cas pathologique, il faut constater d^uillours que le
principe de suggestion, qui di^lourna de la satisfaction de soi-même le
groupe frujiçais de cette époque, se fortifia ici d'un nouvel appoint qui en
augmenta le danger. L*Ita]ie, qui avait pn^cédé la France dans la
découverte et dans limitation de Tantique, lui présenta, & côté des modMes
de TAttique et de Rome, des modèles italiens, dos omvres déjà parfaites en
quelques ordres, dans la peinture notamment et dans la sculpture. La France
du xvi* siècle o donc eu à se défendre contre Tattraction d'un double foyer
lumineux. Elle n*y a pas toujours réussi et le dommage fut ici d autant plus
sensible que le génie franc, mêlé déjà au génie latin, représentait sous son
aspect le plus original et avec son développement le plus haut la civilisation
du moyen fte. Or cette civilisation à mesure qu*on Tétudie avec moins de
prévention, apparaît d'une rare fécondité en richesses réalisées ou virtuelles.
La faculté d'inventer des' des formes originales, ce qui est proprement la
génialité, y fut poussée au plus haut point, tant chez quelques grands
hommes que parmi la foule anonyme. Il faut se remémorer que les
provinces i . à cette époque inventent une langue. Fondant les débris des
idiomes barbares dans les formes

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

L« boyahybmb 1()3 latincftf elles coniposenl undialocle qui est, à celte époque ot à la suile do la conquête normande, la langue lilttraire de la Grande-Bretagne aussi liien que de la France et d*unc partie des pays g(*rninniques. Une bonne part de finvention romonosquo dont la lillorature italienne do la Renaissance a tiré prolit est iVuvrc des conteurs français du moyen âge, et le thème des épopées, commun au pays de race franque, germanique et * normande, s*est développé dans Tllo de France, où se résume à cette époque, du ix* au xu* siècle, TeiTort original d*une mentalité humaine qui no doit encore que peu de chose à la culture antique. Cette langue que les conteurs ont recueillie de la Louche populaire et dont ils ont fait déjà un instrument d*art, cette langue va devenir celle de Rutebouf, de Villehardouin, de Joinville; elle va * atteindre sa perfection avec Villon, et on retrouve encore sa saveur, bien que masquée déjà, dans les vers de Marot. Cette énergie de l'esprit, qui enfantait une langue, s'exprimait en même temps par une passion de savoir qui, s'exerçait dans tous les sens. Suscitant le goût de la recherche et de Térudition, cette curiosité passionnée aboutissait à la découverte de la beauté antique, et il est permis de penser que si cette trouvaille fut par la suite le

101 L'ÉPIQUE DE LA CIVILISATION MODERNE ■ r "i "; L'un des moyens de l'un des bonds les plus prodigieux de l'esprit humain, elle fut elle-même la conséquence et l'un des effets d'une activité déjà formée et qui avait sa source en elle-même. La nouveauté de certaines recherches en fait foi. Il semble en effet difficile de faire honneur à l'antiquité, si pauvre sous ce rapport, de l'étonnant essor de l'esprit scientifique et il paraît plus équitable de voir, en cette manifestation de l'esprit où excellerait l'humanité moderne, le fruit venu à maturité de la discipline et de l'ardeur intellectuelle du moyen Âge. Il n'en reste pas moins qu'ayant découvert la Vénus hellénique, l'homme du xvi^e siècle fut fasciné par sa splendeur et il est aisé de relever dans notre littérature, dans notre architecture et dans nos arts plastiques les déviations que subit le génie national du fait de cette admiration. C'est d'abord la langue littéraire que déforme, selon la judicieuse remarque de M. Remy de Gourmont*, l'invasion des mots grecs : introduits par les savants qui ne font état que de leur valeur significative, n'ayant pas été accommodés et mis au point par le gosier et l'oreille populaire, ces mots ne parviennent pas à se fondre dans la substance de la langue française (Ed. du Mercure th.).

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

■wr LB ROVARYSMK iOll sonore du langage; ils y résonnent comme de funsses) notes. Les vices qui rt^ullent de cet iilliage se rencontrent jusqu'en des poètes de la valeur de Ronsard : ils donnent à Tœuvre de la pléiade ci'licr apparence artificielle» si dilTôrente de laspect vivant et naturel de Tcuvre des poètes précédents. Les déchets que Ton rencontre dans la prose de Rabelais n'ont pas d'autre origine. L'inconvénient fut tel qu'il fallut réagir. Les écrivains du xvii* siècle réformèrent la fausse conception que Ton s'était faite de nos nécessités verbales sous l'empire d'un enthousiasme aveugle; les mots mal venus et qui n'étaient point en harmonie avec nos formes sonores furent en partie chassés du langage. On ne saurait douter pourtant que notre langue n'eût été plus homogène et plus pure, si celte alluvion ne l'avait un moment recouverte. En peinture de même, la Renaissance a substitué, dans les pays de culture française, à une école originale qui, avec les van Eick, avec Memiing, avec Glouet, comptait déjà des maîtres, les modèles italiens. 11 n'a pas fallu moins de deux siècles pour que le goût national se dégagett de^ ce servage et avec Boucher, avec Greuze, avec Fragonard nous restituât une peinture française. Parmi les arts plastiques, la sculpture est celui

,1 I :1 I 406 Lie BOVARY8MB OÙ le génie de notre race s'est toujours montré excellent. Les œuvres antérieures à la Renaissance, celles particulièrement qui sont dues au ciseau des statuaires bourguignons témoignent déjà

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

LB ttOVAnVSMtt 1<>7 tant, rimitaliondu modèle étranger nous opprime et celte influence va grandir. Si belle que soit par SOS proportions la colonnade du Louvre, il est impossible de ne pas sentir qu*elle répond pourhuit u des besoins nés sous un autre ciel et qu'elle H aura pas ici mission de satisfaire. Ainsi, en tous les ordres de l'activité mentale, rinfluence de la culture antique a contraint Tesprit français, au xvi* sièclet ^ se concevoir quelque peu différent de lui-même, et on ne saurait nier que cette fascination ne se soit fait sentir parfois avec trop de; force et au détriment do la civilisation déjà formée qui la subissait.

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

I ' I 1 ii • I» CHAPITRE V (! U BOVAHYSaiB l>E8
COLLECTIVITÉS : i! «A FORMiS IDÉOLOOIQUE I. iDtrodoetion au
chapitro. ~~ II. VMe gént^rnle comme moyeu da BoTiirytiie den col IccU
vîtes. — III. Uoniry»me tlu modèle j étranger: TMée chréliciino ci
tcA^tlérivt^s. — IY. L'idée dérorl mée pur la physlologio du groii)c. «- V.
La phylologio du in^upc déformée par Tidée : L'idée humiinitaire. —
L*i(iée cosmopolite. — VI. Dopartfêmê dé Caneétrt, — La crainte du
modèle ancien : Ibsen et les revenants. —Un exemple emprunté k la CUé
antique : les Grecs ei les Romains régis par des lois faites en vue d*iine
cruyanc^e ancienne et disparue, la «royanoë en une vie posthume et
souterraine. Avco la RonaissancCi la race française du XYi* sièclet en
même temps qu'elle grandi t prodigieusementt se conçoit, comme on vient
de le voir^ de quelques façons autre qu'elle n'est : elle se conçoit destinée à
des modes d'activité différents, par certaines nuances, de ceux que ses
antécédents lui fixaient. Mais cette fausse conception d'ellemême ne porte
que sur quelques parts de son

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

LB HOVAHYSMK iOO activité de luxe, sur (lucquo8 parts de cette activité sur LondonleUKc manifestent, avec les lettres et les arts, les derniers ciets d'une civilisation. Il est pour les collectivités sociales d'autres modes de Rovarysme qui les contraignent de se concevoir diiii^rentes d'elles-mêmes dans leur activité la plus profonde et qui comportent des conséquences d'une tout autre gravité : car la plante sociale modifiée jusque dans ses racines «i voit imposer aussi et par là même une floraison diTércnlo. Dans une étude publiée dans le Mercure de France ^^ on a envisagé, b la suite de M. Barrés, le danger qu'il y a pour un groupe d'ionunes à se concevoir, dans les parties essentielles de son énergie, à l'image d'un modèle élaboré par un groupe différent. Avec les Déracinés^ avec le Voyage dans la vallée de la Moselle^ qui forme un des chapitres les plus importants de r Appel au soldai^ avec son dernier livre ', M. Barrés, comme il l'avait fait déjà sous une forme symbolique avec le Jardin de Bérénice^ a traité des modes de formation et de dissolution d'une collectivité. Toute cette part de son œuvre est merveilleusement propre à mettre en relief, sous son i. U Bovarygmt du Üirmeinéê (Juillet 1900)» S. Lhm fiçuf-n (JnTcii}.

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

r '\ •: r 1 \ 1 i! I « ! > '1 1. H 1 110 LB ROVARYSMB jour le plus
iiérnste lamonace que comporte pour j]] une société* iinririine et «li^jà
conslituce la fasciji I « nation du modèle (étranger. 1 1 La question générale
que Ton traite ici exige que Ton considère sous tous ses aspects ce fuil de
fascinalion : car il joue dans la vie des çollecii viles iin rôle |)r(^pondfrant
et, sinon plus important, du moins plus aisément vc^riliabile, ({u*!! ne Test
dnus la vie dos individus. Au regard historique, il n'est si poijit de soci(M«*
dans la formation de laquelle il I* nVnlre ii quelque degré, et dans nombre
de cas, 2 loin qu*il entraîne des conséquences défavorables, 1 on va voir
qu*il est un des éléments constitutifs do il la réalité sociale ou Tun des
arlilices grâce auxquels elle s*est fortifiée. Un va donc faire sa part dès à
présent à ce bënëlice qui résulte parfois do ce phénomène de suggeslion, au
itiique

The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate

tl BOVARTflMt III forento 08t Vidt'e générntft ctrc fuit mis en liimi(>ro devra à son (oui* ocuier et dominer tous les dévelo|ipments qui suivront o(où Ion s*ciïorcera de fiiro voir sous quellos condilions ot dans quollos proportions l'idéc gi^néralo doit iMre accoptre pur une société pour y t^tre la cause d'une plus-value, dans quelles circonslances elle y détermine un contraire un aïïaiblissomont et y constitue un p(^ril. On fera voir égalomont, et cette distinction commandera lesdeuxsukdi visions qui vontmarquer la suite de ce chapitre, qu'un groupe social lient se concevoir autre qu'il n'est, sollicité par Tun ou l'autre de ces deux foyers différents de. fascination : le mod&le étranger et le modèle ancestraU :i Le moyen le plus apparent suivant lequel un , groupe social est contraint de renoncer & ses propres manières d*ôtre pour se soumettre \\ celles d'un groupe étranger, c'est la force armée. A la suite d'une invasion le vaincu subit la loi du vainqueur. Mais cette obligation ne constitue pas à vrai dire un fait do Bovarysme : le Bovurysme est un

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

^ If S LR B0VAIIY8MV I' [il i; .Il il' II' 1 «!' t : » » il •
ph(^nom(>no psyrli(>lagi

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

tB BOVARTSMB 113 tère (i*univor8aIil, religieuse, morale ou rationnelle, n*échappe à cette généalogie précise. Aucune de ces idées n'aurait pu être formulée si elle ne sVtait exprimée tout * d'abord en des actes et en des croyances, comme IViïetde la sensibilité de quelque collectivité humaine particulière. Toute idée générale a donc été h Torigine fa<2

• » 1 ; ■ i i : t j , • I ■ T I l . i ^ ! 1 I ' 1 [■ y \ i 1 1 4 L « BOTARTSMt
d*augnienter sa santé el sa force. Et c'est pourquoi afin d'accroître Tautorité
de l'idée, et en ;| considération de son utilité, Tinstinct du groupe lui attribue
bientôt, avec une origine divine ou rationnelle, une valeur universelle. ^
Depuis qu'il y a des sociétés humaines, un certain nombre de ces attitudes
d'utilité, présentant entre elles des ressemblances ou des différences plus ou
moins fortes, ont été détachées de la tige expérimentale sur laquelle elles
avaient fleuri. Transformées en vérités universelles, elles se sont réclamées,
selon la maturité de Tesprit humain, de Dieu ou de la raison. Ur, cette
origine fictive, où disparaît leur caractère humain, leur donne accès dans
l'esprit de tous les hommes. Il arrive ainsi que des hommes d'un groupe
déterminé acceptent, sous le couvert et sous le commandement de l'idée
générale, un ensemble d'attitudes et de manières d'être différentes de celles
que leur eût suggérées leur hérédité sociale, et dont ils eussent souffert
impatiemment qu'on leur imposât directement Tobligation. Ceci nous donne
!j ' la formule d'un Bovarysme idéologique dont on j^* peut dire qu'il
consiste pour un groupe social, à adopter par la vertu persuasive d'une idée
généralisée, peu importe qu'elle se réclame du dogme, r \ du* lieu
commun ou de la vérité rationnelle, une » li

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

I L« BOVA1IT8MB 115 attitude d'utilité propre h une physiologie sociale différente. Ce Bovarysme idéologique entre de quelque façon dans la formation de toute mentalité collective. Mais il s'y comporte de manière différente selon que l'énergie sociale qui vient aux prises avec l'idée est forte ou faible, selon qu'elle est pourvue d'un pouvoir de déformation, c'est-à-dire d'un pouvoir de réduction des forces extérieures à la loi de son propre mécanisme, ou selon qu'elle est (flexible et malléable, sujette à subir des déviations du fait des impulsions étrangères. Dans le premier cas, le groupe social n'admet l'idée que partiellement et n'accepte ses conséquences que jusqu'à une certaine limite au delà de laquelle il ne lui rend plus qu'un culte nominal, se bornant à inscrire son nom sur des phénomènes différents engendrés par son activité propre. Il exploite ainsi le prestige de l'idée à son profit, et, pour la faire coïncider avec ses besoins, la déforme, la conçoit autre qu'elle n'est. Dans le second cas, dominé par l'idée, il se conforme aux attitudes qu'elle prescrit et qui ont été inventées pour les besoins d'une autre activité, il s'astreint à des gestes auxquels il n'est point adapté. Ainsi, d'un soldat qui revêtirait une armure faite pour un autre et qui paralyserait ses mouvements. Dupe de la fausse

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

116 LI BOVAIITtMI conception qu'il prend de lui-même le groupe 9 affaiblit en usant de sentiments, d'idées et de croyances qui ne sont point pour son usage. L'idioc clirélienne avec les multiples emprunts que lui ont faits pour se constituer divers groupes sociaux, offre, avec mille nuances, des exemples de Tune et de Pautre aventure. Mais elle montre tout d'abord un cas singulièrement typique d'une altitude d'utilité qui, propre & une physiologie collective déterminée, se propose, détachée de sa racine, sous le déguisement de Tidéo générale, e4>mme une vérité religieuse d'abord, puis rationnelle. Il convient de noter ft cette occasion que les nations ne sont pas les seules collectivités qui existent. Un désir commun réunit en un groupe)lomog^ne des hommes animés des mêmes besoins et qui appartiennent & des nationalités différentes. C'est ainsi, qu'à Theure actuelle, le prolétariat de tons les pays tend à solidariser ses intérêts, indéjiendammeDt et au-

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

t.B BOVARTflMB H 7 iKilionules qui classent ses membres
parmi

118 LE BOVARY9MB gueil excepUoiinclley ne put être une ressource que pour une élite. Le christianisme au contraire, fondé sur le fait même de la faiblesse fut accessible, au plus grand nombre, en un temps où la lutte ne pouvait être que disproportionnée entre les individus et les maîtres du pouvoir. Le christianisme, en son essence, n'est rien d'autre, ainsi que le bouddhisme, qu'une attitude pour se résigner et, au besoin, pour mourir : les faibles, convaincus de leur faiblesse, renoncent à la lutte, pour la puissance, ils renoncent à jouer une partie qui n'est pas même d'aléa et où ils savent qu'ils ne peuvent gagner. Ils se groupent donc autour de l'idée chrétienne du renoncement. Mais par le seul fait qu'ils se groupent, l'idée commence déjà de se contredire elle-même, car ce troupeau de faibles, réuni en un organisme, devient une force avec laquelle bientôt il faudra compter. De même que le monde antique s'était constitué sur la base du principe d'inégalité, le monde chrétien se constitue sur la base du principe d'égalité. Les faibles de naguère tendent à devenir les forts d'aujourd'hui et déjà l'on peut redouter que cette force nouvelle, devenue tyrannique, ne détermine une forme nouvelle de l'oppression et ne supprime la liberté individuelle qui aura pu fleurir durant peut-être un bref laps de temps grâce à l'incertitude d'une

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

LB BOVA1IT8MB 119 luito encore in<5gale catro deux principes contraires. IV Entre temps Tidoe r l ir(^tionuc, admise dans le monde occidental, d'abord comme une vérité divine, plus tard comme une vérité de raison, y a joué, y joue encore un rôle où il faut distinguer bien des nuances ot jusqu'à des contrastes. D'une façon générale, il apparaît que Tidéc qui, dans sa pureté, allait à renier le monde, concluait au renoncement des biens terrestres, proclamait la rralernitc humaine, Tégalité de tous et la vanité des diirérencos, tenait en mépris l'elTort intellectuel et la recherche scientifique, condamnait rattachement h la beauté des formes, des mots et des sons, a donné naissance, avec le monde moderne quVlle a créé, à Torganisation de la propriété, au développement de la richesse, à la constitution des hiérarchies, à un labeur inouï de Thumanité occidentale pour s*emparer des forces de la nature, à un accroissement des besoiit^, h une culture scientifique, dont le monde antique n^a pas approché, ainsi qu'à des formes

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

HO ' tR BOVARYSMB d';irt nouvelles et (l*iine c^^nle IkniuU*.
Selon un Bovurysmo essentiel, Initiée sVst donc réaliM'*c d*uno façon
imprévue, IVITel contredisant la cause qui Tengcndro. C'est lu un premier
cas d'un Bovarysme nominal : Tidéo 80 montre ici défarmée, conrne autre
qu'elle n'est par toute la part de Thumanité qui a constitué lo monde
occidental modtTne On a Texplication de ce phénomène ironique, si Ton
remarque que le pessimisme chrétien, né(;<iteur de la vie, a collahoré pour
fonder rette société moderne avec un faisceau de forces heaucoup plus
puissantes et qui le contredisaient, avec toutes les forces de In vie :
Tégoïsme individuel, Tamour des biens immédiats, la passion de dominer,
de posséder les nieilleurns choses, toute la frénésie qui lixe des buts à
l'activité et développe Ténergie par la concurrehce. L'idée chrétienne qui
concluait h renoncer et aspirait à mourir n'est donc intervenue parmi ces
ferments d'énergie forcenée que comme un poison]>rope h les engourdir
et h les atténuer, et il s'esttrouvé qu*i\ l'égard de cette énergie du monde
barbare, trop sauvage cl trop ardente, ce poison fut utile. Il fut un calmant
qui matlrisa une fièvre. En abaissant la température du milieu, il permit h
ces énergies trop fortes individuellement de se

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

LB ROVAIIYSMB 121 liiorarchiser. L'id(^e chrtUicnnc fut t\ Torij^ino, pour lou8 les groupes indistinctement de celle société en formation, une attitude d'utilité(*, sous la condition de ne militer qu'en partie ses conséquences : dans cette limite, elle abaissa l'égoïsme individuel jusqu'au degré qui permet la vie sociale. Il est à remarquer, en effet, qu'à l'époque où Ton vient de considérer et où les sociétés occidentales se forment chacune d'elles a le pouvoir de distinguer dans quelle mesure le bien lui est utile. Les formes catholique, arienne, nestorienne, grecque et protestante témoignent de l'action secrète de physiologies sociales distinctes s'assimilant l'idée selon des procédés différents, selon des quantités variables et appropriées à leurs besoins particuliers. Dans tous ces cas, chaque physiologie sociale semble bien vouloir se nier* déclarer sur une idée générale, détachée d'une attitude d'utilité autre que la sienne propre; chacune de ces sociétés en se concevant chrétienne, se conçoit bien autre qu'elle n'est, mais elle ne parvient à réaliser cette fausse conception d'elle-même que dans la mesure où elle en tire un bénéfice. Par-delà cette limite elle fait plier l'idée. Celle-ci,, qui se donne comme but absolu, est reléguée à n'être qu'un moyen. A vrai dire

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

1^ LK BOVAnVSML clic parlicipo nu Irioniplo de son contniii'o.
Colle forme de Bovarysnie cache donc une iilililé essonticUcment vilale. *
Voici parmi les miiUiplos avnlars de l*idiV chrétienne un exemple d*uu
Bovarysme de celle sorte. Au zvi* siècle, tandis i|ue les nalions du sud de
l'Europe, assagies et civilisées nafu^^re pur la cullure romaine, se
conienlaient du frein eatholique dont la |>uissance était déjsiamoin

-

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

I I.R IIOVARY9MK ii^ coiitribiie puissamment à former entre ces hommes un élit de cohésion. Lorsque Tompiro ch^ cotte religion est pusse ou s'est alTuibli, il fait phice à. la coutume morale, i\ un ensemble de manières dViro, de conceptions, de préjuges où se marque avec plus de force encore que dans la religion elle-mOme le caractère distinctif «lu groupe : car cette coutume morale est un roiupromis entre le dogme religieux et le oanui^re que telle ou telle ecdlcelivité humuine lient de sa physiologie, de sou habitat et des circonstances historiques. IMus «|u*aucime autre race, la nation anglaise a emprunté, à la ftu'ue religieuse

The text on this page is estimated to be only 25.02% accurate

124 LX ROVARYSMR la manière d'une vérité absolue, csl pour l'oiix-ri une cause d'âiïaiblisscmont, alors f|U elle u\>l ici rien d*autre qu'un expédient utile. L'idée Iiuuiiitiatare est en eiïet le Troin qui, en modérnnl les égoïsmes anglo-saxons, leur a permis de s*tenir et de se concerter pour la plus grande force de la nation. Elle ne va pas au-delà de ce huit précis. Construit parla collectivité il Tépoqneoii son instinct do conservation et de puissance était le plus lucide et le plus florissant, le frein humanitaire a été proportionné à la force dimpulsion de Triiergie du groupe. Ayant rempli Toftice de la modérer autant qu'il était nécessaire pour qu'elle ne se blessât pas elle-m(^me, sa pui>sance d'inhibition . s'est trouvée épuisée tout cnti(>re. Il ne lui est plus resté aucun pouvoir pour entraver la violence de la collectivité à l'égard de ceux qui n'en font pas partie, à l'égard de l'étranger. En mfime temps en eiïet qu'il façonnait, avec l'idée humanitaire, ce frein destiné à faciliter les rapports des nationaux dans l'intérieur do la nation, l'anglo-saxon, parce que cette invention lui était personnelle et n'avait d'autre but que son utilité, inventait aussi d'autres attitudes d'utilité, où il savait, à Tégard du dehors, exploiter à son profit et asservir à ses fîns intéressées, cette im^me idée humanitaire. La principale et la plus avisée

tK BOVARYSMB 125 (le CCS attitudes est cet orgueil démesuré
 et tutélaire par lequel il se persuade que la plus haute forme de civilisation,
 la plus humaine et la plus morale a été réalisée par lui. Imbu et muni de
 cette idée, il en fait une arme : la logique oxymore désormais qu'il impose
 à l'univers cette civilisation, et cette fin va le justifier à ses yeux des pires
 agressions. Les chargements de bibles voisinant dans les entre-ponts avec
 les Winchester et les ballots de coton leur vont faire contre-poids. L'armée
 des pasteurs va précéder, avec des cantiques et des psaumes, une autre
 armée qui, par le truchement des Maxim et des Hotchkiss va propager, non
 sans profit, la civilisation supérieure. Par la vertu de son orgueil, le génie
 anglosaxon s'est donc immunisé contre les exagérations dangereuses de
 l'idée chrétienne, et contre sa moderne incarnation humanitaire, dont il s'est
 pourtant arrogé le monopole. L'idée, sous cette forme humanitaire, est
 réellement pour le peuple anglais une attitude d'utilité, parce qu'il a
 conservé le pouvoir de la déformer, de la concevoir autre qu'elle n'est, et
 qu'elle cesse de le servir. Une attitude d'utilité, elle Test même pour lui
 doublement : dans l'intérieur du groupe, en tant qu'elle atténue les
 égocismes individuels entre nations

The text on this page is estimated to be only 16.74% accurate

126 ' L« •0VARY9MR naux, hors du groiipoi eu co quo,
pro|mgi*o parmi lot) autres nations sous son di^i^iiiKcment do vérité
uiiversello, cllo tond à los aiiuildir, à losdc^sarmcr et ft en faire des proies.
1 La nation un^iaiso uilVe donc un exemple très typique de ce Bovarysme à
roliours, oCi l'idoo ^6noralo, aux prison n\oc un égoïsme puissant, ont
nivuioo h n*iMre 4|M*un moyen et se voit par-delà sou ulililcS d(*ualuroe
et bafouc^e. Le eus inverse se rivalise lorsque Tidôo gi^néralo parvient a
M*iinplnntor dan^ un milieu social moins forlomont égoïste, ou dont le
pouvoir de roaclion HVstalTaibli. Ainsi lorsqu'un groupe national, enclin
natnreilomont u quoique douceur do niuMirs ou dont la violence native fut
atl

The text on this page is estimated to be only 11.39% accurate

LR HOVARYSMR ii7 IKimlyscr »oii («norgii* uu liou do la
n*glor cl vhlu |ilacor «lauH iino Kihialion lro dupe d'une idéo g('MH*ralo,
il H oslpas nif^mo lionoin do faire oniror on ligne de ooniple ce cooriirionl
dVgoïsme. L*idoo de.dillV»roiM'.c suflit 1% expliquer la nu*nacc de
di^snoialimi que ooniporle, à lYgard de. loul groupe H»cial organise cl
anoionnonionl consUlué, raoçoplalion d*nno \iU\y gouil^ralofat^onni^c
parunaulro groupe, (^gnuipcunoicn, par lofailniônio qu'il est parvenu h se
oon.stituor cl à vivre, lonioigno qu'il a su, au moyen de sa religion, puis de
sa coulume morale, inventer les freins n(^cessaires pour coordonner son
«^nergio. Lo fail de son ancienneté témoigne également que ces freins, qui
furent autrefois des dogmes, des textes de lois, des châtements, consistent
surtout maintenant en une disposition instinctive à faire ou & ne pas faire,
eu uue inclination

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

liH LR DOVARİ8MB na(urc*lle, commiiiiic h Ions ceux du groupe cl cpïi lo8 mol uu point de In vie sociale. Les fonnulott im|HTu(ives édieléo» ii Tori^ine pour fuirc faec aux premiiT» besoins de moraliU^ onl prrdu le pouv>ir de contraindre par la terreur cl il est bon (|U*il en soit ainsi puisque les indivitiis normaux de celte soeirté se comportent inslinclivement de la fa^on (|uV\if;e rintérùl de la collectivité. Que va-t-il donc se passer si ce groupe ancien adopte, sous couleur d'idée générale, les freins fabriqués par un groupe élér.inger? Le principe de modération qui, émanant tic ^es anciens impératifs, a pénétré dans sa physiologie et la mis au point de la vie sociale, ne pouvant plus ùtre retranché, le nouveau principe de modération imposé par la vérité étrangère va accroilrc la force d'inhibition qui contraignait Ténergie i!u groupe : cette énergie va se trouver abais^éi» audessous du degré qui permet à un groupe social do maintenir son intégrité ci son existence parmi les autres groupes. Un exemple concret fera mieux saisir ces développements. On va emprunter au temps présent et il la collectivité sociale que constitue notre groupe fran^rais. Nombre dVsprits jugent en elTet que la collectivité française est actuellement en proie à ce Bovarysme qui consiste ii prendre pour une vérité universelle, indiscutable etdogmatique une

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

LK ItOVAllySMK iâU «l'Uludo d*utiil6 préparée]ar une aillrc
nalion en vue de ses propres besoins. De lait il semble que, sons couleur
d'anliclériailisnie, une forme nouvelle de la moralilù, celle religion
liumaniiuire qui fut élaborée par la nalion anglaise, travaille a s*insinuer
dans les consciences françaises et à s'y subsliluer îi la croyance des uns et
au sceplicismn des autres. Ce n*esl poinl le prolostuntisme sous son aspect
confessionnel qui se propose ainsi en modèle à l'énergie française, ce
n^eslpas même la morale proleslanle, mais c'est un apparent rationalisme
qui ne trouve en réalité son point d'appui que sur celle morale et sur celle
forme religieuse. Empruntée directement U Tidée chrétienne, élé* meut
commun à toute civilisalion occidentale, ridée humanitaire, d origine
anglaise, importée en France par les philosophes du xviu* siècle, ainsi que
Fa bien vu NieUsche, présente en ce pays ce danger évident : elle est une
dilution du poison chrétien préparée en vue d'une physiologie qui n'est pas
la nôtre, et qui a des réactions différentes. Cette dilution s'ajoute chez nous
à celle que nous avons naguère préparée à notre usage et qui déjà a pénélinS
dans notre sang. Elle risque ainsi d*y introduire, au delà de son degré
bienfaisant, ce poison chrétien qui, en son étatdepureté,est mortel. A Fuppui
du développement précédent il imfiorte

The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

itUI LK BUVAitYSSIR de noter ici, qu'à la diirémice du groiipo anglosaxon, le peuple françiis a peu emprunté h ea religion pour constituer sa coutume morale, et pour tempérer son énergie : une générosité naturelle et le sentiment deTlionneur sont ici les freins qui s'opposent h lexagération de régoïsme individuel ou national et ces vertus ont leur source, plutôt que dans le catholicisme, dans l'orgueil d*unc énergie avide de se démontrer et qui se veut somptueuse. Il faut donc penser qu*un peuple qui, avec le sentiment do riiouncur et le sens de la générosité, possède les freins qu*il faut pour comprimer l'excès de son énergie, risque de voir cette énergie brisée s'il lui oppose encore, avec l'idée humanitaire, un frein nouveau. * Amalgame du renoncement évangélique et des modes d activité où le génie anglo-saxon excelle, Tidéal humanitaire tel qu'il nous est oflert sournoisement, sous le nias

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

I.K IIOVAIIY8.MË 131 Mipréiiiuliegiiorrière, sur
IcgoiUubstraildc prévaloir, oxriUinl naturel de réiici*gie française. Ainsi il
développe chez nous un idéal paciliquoet risque do nous rendre impropres
U la guerre, tandis qu*ii ne parvient pas à augmenter notre avidittS
commorciule. On a montré déjà qu*au contraire cette avidité oommoroiale
demeure si forte chez Tanglo-saxon quelle élouiïe chez lui les conséquences
lojjiques et déprimanlos de Tidéal humanitaire et soulève sa oombativilé
dès qu'il s'agit d'assurer, fût-ce par la guerre, le succès des desseins
économiques. Ainsi la même idée qui nous désarme te laisse armé. Au
moyen de Tidée générale, on nous suggère de diriger nos etforts vers des
buts qui ne nous stimulent que faiblement, on nous contraint d'engager la
lutte pour la puissance sur un terrain qui ne nous est pas favorable. Au
moyen de la même idée, on nous a tout d'abord sevrés des mobiles qui ont
le pouvoir de nous exalter et qui, suscitant toute notre force nous
permettraient de soutenir la concurrence avec les autres nations en même
temps que de développer des formes de civilisation personnelles.

The text on this page is estimated to be only 22.32% accurate

ilit I.K IOVAIIYSMK Aprôs avoir montré dans Tidéal
humaiiilHire, tel (|uVn fuit il s'exercis une attitude d'utilité particulière
engendroe |Kir l*instiuct de puissance des races an^Io-saxonnos, on peut
poussor plus loin la démonstration rt faire VN)ir comment ce mf^me idéal,
snccédant'MlucliristianisuK*. ost encore, sous son déguisoment religieux et
pliilosopliif|uo, et coloré d*une nuance nouvelle, une altitude combative, d
attaque et de défense, au |»ro(it de certains groupes, au détriment de ceux
qui se laissent prendre au déguisement d*un intérêt particulier en idée
générale. La France actuelle olfre encore ici un exemple d*une clarté
saisissante. Par suite do diverses circonstances parmi lesquelles il faut
mettre au premier rang sa richesse, la douceur de ses mu*nrs, ci lu
décroissance de sa population, la France, parmi toutes les nations pourvues
depuis très longtemps d*une personnalité sociale, est celle qui est le plus
largement ouverte k Timmigration étranp:ère. Cet état de choses a donné
lieu, à la suite du nombre croissant des naturalisations, îi la formation d'un
groupe important de nauvcu^venus qui apportent de leurs pays d*origine
une hérédité, des traditions, des coutumes et des idées morales, différentes
de celles qui ont été élaborées chez uous au cours des siècles. Ou iio saurait
douter

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

LR BOVARYSMR 133 ilaillours quo ces nouvoaii-vonus iraient olo attirés, dans la patrie nouvelle qn^Hs ont choisie, par n'voyaient y rencontrer dos facililés pour améliorer leur étal. Un but détermine les stimule et accroît leur énerj^ic. Venus îCouvenl de pays moins riches», ils apportent des exigences niointlres : ouvriers, commerçants, industriels, banquiers, ils rendent plus ardue la concurrence pour le f::ain, et sont un élément qui s^ajoute aux complications de la question économique. Lenr éducation les a-t-elle préparés aux carrières libérales, le même stimulant leur fait convoiter, avec une anieur précise, les meilleurs emplois dans la politique, dans ladministration, dans renseignement. Ils apportent tians ces carrières une activité qui peut être un gain pour la collectivité; mais s'ils viennent îi prévaloir dans les divers domaines qui touchent à la haute direction du pays, le pays do ce fait va courir un risque : celui de se voir appliqué, d'une façon plus ou moins sensible, un ensemble* de mesures où se trahira une conception morale et politique empruntée à une autre hérédité sociale, où se trahira tout au moins Tignorance de la coutume nationale. Cette conception étrangère fût-elle supérieure à la coutume héréditaire, le groupe n*en subira pas moins le

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

;3 t 'i • I I ini t.F. bovahysmb dommage de se voir imposer des manières d'élrt; auxquelles il n'cs^t point adnplé. Prenant consrIENCE de liii-mi^me dans le eerveau des nouveauvenus, il va se concevoir autre iju'il n'est, s'essayer à des gestes auxquels il est inhabile et qui ne sont pas approprias à son anatomie. Le fait de l'immigration iHrang^^e peut donc , être pour la France un lien^fice: il est aus>i un danger; que ce dan{:er soit plus ou moins menaçant, plus ou moins réel, c'est là une question d'appréciation sur laquelle il n'importe d'insisler ici: il suffit de constater qu'il a été ressenti et qu'ila engendre^ en mOme temps, parmi une fricctiDU importante de la nation, une attitude île iléliance et de suspicion à Tégard des nouveau-venus et de la part de ceux-ci une attitude de défense. Or, cetl«? attitude de défense s'est dissimulée sous le masque de cette mi^me idée générale dont on vient de montrer Torigine dans le principe chrétien accomode au goût du protestantisme anglo-saxon, ridée humanitaire qui, sous l'influence d'un besoin plus complexe, s'est enrichie d'une inflexion nouvelle et est devenue ici l'idée cosmopolite. Il apparaît bien d'une part, que tous ces nouveau-venus, qui ont quitté leur patrie pour une autre, ont une inclination naturelle à attacher peu d'importance au fait national. 11 est évident,

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

IJ LE nOVARYSME 1*1.1 (l'autre part, qu'ils ont un avantage décidé à propager cette indifférence, à nier entre les hommes les distinctions ethniques celles qui proviennent du lieu d'habitat en commun dans un même lieu de l'espace, d'une même tradition historique et morale, d'une commune nécessité de réagir contre un ensemble déterminé de circonstances sociales des modes appropriés. Il est trop évident qu'ils ont un intérêt majeur à nier ces différences, afin de jouir immédiatement et d'une manière intégrale d'une civilisation qui n'a pourtant été créée, si travers le cours des siècles, que par un long effort commun. L'idéal humanitaire et cosmopolite est donc bien une attitude d'utilité propre au groupe des nouveau-venus dans tout état organisé : c'est bien dans cet intérêt positif particulier qu'il puise sa réalité, qu'il cache et nourrit ses racines pour ne montrer que sa fleur idéologique. À désigner d'une façon plus précise et plus concrète le groupe particulier pour lequel cette idée générale est, en tout temps et en tout lieu, une attitude utile, en antagonisme avec l'attitude d'utilité spéciale à tout groupe national, on est amené, d'un point de vue d'observation positive, à nommer le peuple juif, nouveau-venu dans tous les pays du monde.

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

.11 il I 13A LR DOVARYftMB Il va (le soi qu*unc toile
conslalalioii n'ost point fuile en cotln ^liulo clans un but do polémique.
Mais il n*a pas senihh^ quun oxoniplo aussi saisissant dAt t^lro i^car((%
parce qu'il touche à un sujet actuel et qui passionne les esprits. il a paru, au
contraire, qu*à la faveurde la sensibilité diversement intéressée en cette
matière, rid«!e que Ton expose ici se montrerait avec plus d*évidence.
Nietzsche, dans ^onAniechnsi, a signalé le christianisme comme la
manœuvre supri^nie de la race juive, vaincue en tant quVtat politique et
dispersée désormais, pour garantir sa sécurité parmi les diiiërents pays à la
vie desquels sou destin rappelait à se mêler. Il s*agit dans cette hypothèse,
est-il besoin de le noter, d'un calcul de l'inconscient, dicté par Tinstinct de
conservation le plus sAr de la race. Or cette vue du philosophe paraît bien
profonde si Ton considère que le juif, dont le lien national est purement
ethnique et religieux et n'est fixé autour d'aucun lieu de l'espace, a tout à
gagner et rien à perdre avec une doctrine qui fait de tous les hommes, des
citoyens de l'univers égaux entre eux, et, des nationalités diverses, des faits
d'une importance secondaire ou périmée. La force des choses et la logique
de rinstitut contraignent donc tous les hommes de race Israélite à se rallier
en toute circonstance au

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

I.E IIOVAnVftMR f.T tour (1*11110 idro grn«'*rale (lui est pour
eux proli* Inhio. Cost ainsi que d'une part, la doctrine knnlionnc de
Timp^M'alir ral

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

138 LB BOVARYSMR onlrepr^iid uu nom d'iiu* idée griuTuto
qiiVlle na pas composée cile-mômoen vue de son service et qui n'est pas le
travcsliss

The text on this page is estimated to be only 25.08% accurate

I LB BOVANVSMB 139 riilivpris ou fuit au nom de Inutilité
d*uu groupe dolorminé, de ce groupe des nouveau-venus qui, en tout r*l«it
organisé, a des intérêts à débattre et à régler avec le groupe national. Le
Bovarysnie idéologique avec ses cons

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

140 LR RnVAllySMR \$et plats commodes pour les seuls renards, dos amphores profondes, au col tUroit, adaptées h la forme de lonr cou et qui garderont pour elles quoli|ues bons morceaux. VI On vient de (^nsid(^rer diiï^ronts cas, ou une collectivité humaine so conçoit diiïéronte d'ellemême pour avoir subi la suggestion d'une idi^o gdnéralo inventée par un groupe étranger. Il (convient de se demander si la fascination du passé n'est pas de nature & causer un danger analogue. Le temps différent, comme lespaco différent, est une cause de changement : il semble donc qu'une réalité modifiée par le temps soit exposée h se concevoir autre qu*ello n'est devenue si elle persiste h se concevoir selon l'imago exacte de ce quVlle fut naguère. Le Bovarysme du passé a été observé à notre époque avec une vue singuliM^ment perspicace. Il semble même que le danger qu'il présente ait élé dénoncé avec trop de force, que l'on se soit mis en garde contre lui avec une crainte exagérée.

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

LR miVAHVKKMK 1 Si (!

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

1 y / 142 m; DOVAHYSMlt une^ortc d'idée détruite, de croyance morte, et tout ce qui en résulte. Gela ne vit pas, mais ce n'en est pas moins là, au fond de nous-mêmes, et jamais nous ne parvenons à nous en délivrer. » Cette croyance morte, en effet, a laissé son empreinte dans la loi religieuse et civile, dans la coutume, dans les prescriptions écrites et dans l'ordre établi. Traduisant avec violence la tendance contemporaine que Ton vient de noter, M^r Alving s'écriait: « Ah ! cet ordre et ces prescriptions ! Il me semble parfois que ce sont eux qui causent tous les malheurs du monde. » Ainsi en réglant avec rigueur sa conduite et sa moralité sur celle de l'ancêtre, l'homme du temps présent s'identifierait à tort avec un être différent de lui-même, il se concevrait autre qu'il n'est et cette fausse conception serait pour lui une cause de souffrance, d'affaiblissement et de trouble: car il userait toute sa force à accomplir des gestes auxquels son anatomie ne serait plus adaptée, ou qui ne seraient plus propres à le servir dans un milieu modifié. .

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

LB ROVAIIYSMB 143 Si Ibsen a exprimé la crainte qu'inspirent
à nos esprits contemporains cette fausse conception que les hommes du
temps présent risquent de prendre d'eux-mêmes en subissant la
fascination du passé, le beau livre de Fustel de Coulanges, *La Cité Antique*,
nous montre avec des documents précis comment et sous quelles formes ce
Bovarysme s'est produit dans l'histoire. Considérant la Grèce et Rome au
début de l'époque historique, Fustel de Coulanges a fait voir en effet, et
c'est là l'argument même de son livre, que ces cités sont gouvernées par
des institutions et par des lois que rien n'explique si Ton n'en recherche
l'origine dans une croyance disparue. Parvient-on, par une induction dont
les textes anciens confirmeront bientôt la valeur positive, à reconstituer
cette croyance éteinte, aussitôt ces institutions et ces lois qui n'étaient que
des faits épars et inexplicables se montrent unies entre elles par un lien
étroit. Les voici une conséquence logique et une dépendance nécessaire de
la croyance qui, au temps de sa vitalité, les décréta en vue de se satisfaire.
Si Ton considère que la croyance est pour l'homme sa réalité la plus
immédiate, il apparaît que les formes générales et impératives — dogme
religieux, loi écrite et coutume, — où la croyance •

144 LI BOVARTSMB 8*exprim6f sont pour les peuples niiniés
do cette croyance des attitudes de première utilité. Si d'autre part on
observe, qu'à quelque moment de riiistoire et par une suite de lentes
translbrmations, il arrive toujours que la croyance ancienne s'efface et
disparaisse, on constate que la collectivité nouvelle, qui a dépouillé cette
croyance, continue pourtant à Hre régie par elle, ^arce que cette croyance
s'est survécu à elle-même dans la coutume et dans la loi où elle s'est durcie.
Cette collectivité est ainsi contrainte de se plier à des attitudes conçues en
vue de satisfaire une réalité qui n'est plus la sienne. La force de la coutume
et de la loi Toblige à se concevoir autre qu'elle n'est et une partie de son
énergie est employée à accomplir des actes dont les mobiles ne sont pas en
elle-même. Telle est déjà, selon la version du maître historien, la situation
des Grecs et des Romains, vis-à-vis de leurs coutumes et de leurs lois, dès
qu'il nous est donné de les connaître. Alors que les groupes humains qui
deviendront par la suite les sociétés distinctes de l'Inde, de la Grèce et de
Rome vivaient sur un territoire commun, quelle fut donc la croyance,
également accréditée auprès de tous, qui se pétrifia par la suite dans la lettre
des formules hiératiques et dans le texte de la loi, contraignant par des liens
immo

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

I.B HOVARYSMB ilS biles cl fixes Tesprit mobile des hommes? Ce fut, Dous dit Fustel de Coulanges, une conception particulière que les hommes de cette race avaient alors formée sur le destin de l'âme après la mort. La mort, selon leur sentiment, n'était qu'un changement de vie. Pourtant ils ne croyaient pas à la métépsychose, ni que l'esprit s'élève vers le ciel. Mais ils se persuadaient qu'il continuait à vivre sous terre, qu'il demeurerait uni au corps avec lequel il était né, et que l'homme après la mort continuait d'être animé des mêmes besoins qu'il avait ressentis durant la vie. Pour que l'âme fixée dans cette demeure souterraine qui lui convenait pour sa seconde vie, il fallait que le corps auquel elle restait attachée fut recouvert de terre. L'âme qui n'avait pas son tombeau n'avait pas de demeure. Elle était errante. Malheureuse, elle devenait bientôt malfaisante... Toute l'antiquité a été persuadée que, sans la sépulture, l'âme était misérable et que par la sépulture elle devenait à jamais heureuse. » Ce fut une nécessité, pour des hommes dominés par cette croyance, de réglementer le culte des morts, de fixer les rites de la sépulture. Il leur fallut pourvoir au besoin de cette vie souterraine qui devait être la leur durant un temps beaucoup plus long que la vie terrestre. Cf. p. 10,

446 LB BOVARYSMB t plus loni; que celui de leur exislucucc à lu surface do la terre. Sous l'enpire de celle croyance, un souci tout égoïste et un instinct de prévoyance les ' contraignirent d*organiser leur vie sociale en vue I des nécessités de leur vie posthume. Le puissant intérêt qui était ici en jeu engendra le moyen d'intimidation coulumier, une religion fut inventée, les morts furent divinisés, les tom beaux furent leurs temples et leur culte fut réglé suivant des rites. C'est cette religion qui à son tour fixa la forme des institutions sociales et voici les premiers actes I par lesquels la croyance ancienne, retirée du terreau physiologique où elle avait germé, abstraite I etdétachéedu souci humain dont elle était la ser' vante, devint une idée dogmatique à qui il apparl tint de gouverner des consciences sans justifier ! d% son droit. Cette religion des Grecs et des Romains fut à son origine essentiellement particulariste. Chaque famille ayant un and^tre distinct, c*est aux seuls descendants de cet ancêtre qu'il incombait d'apporter au mort le repas funèbre, d'entretenir la flamme du foyer qui, enfermé dans rintérieur de la maison, à Tabri des regards de Tétranger, avait été sans doute, aux premiers temps élevé, audessus de la première tombe familiale* On voit de suite de quelle importance fut la perpétuité de la

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

I.B BOVARV8MC i il famille au regard d*iino telle croyance. Privés de descendants les ancêtres étaient privés du culte, ils étaient vou(^s u la souiïrance et voici pourquoi le célibat, dont Tidéc dut être h l'origine repousséo avec horreur partout homme raisonnable, devint par la suite Tobjot d*une interdiction religieuse, puis léj^ale, qui longtemps fut maintenue en (irôce et II Komo. L'adullère de la femme eut du même fait des conséquences d'une extraordinaire gravité: par la substiUition possible d*un étranger à Tenfant lé^ilimo, les ancêtres se voyaient en eiïet privés i\i}s bénéfices du culte qu'ils ne pouvaient recevoir que de leurs descendants. On conçoit dès lors la rigueur de la peine édictée contre la coupable et la défense faite au mari d'accorder le pardon. On jugeait, en effet, qu*il n'était pas seul offensé par un crime qui mettait en péril le bonheur et la sécurité de tous les ascendants. Parmi beaucoup d*autres, on ne mentionnera ici que deux des conséquences législatives que sanctionna la religion fondée sur la croyance primitive. D*une part la propriété fut inaliénable: on ne put ni la vendre ni la transmettre par testament. De l'autre les femmes furent écartées do l'héritage paternel et furent considérées comme impropres à fonder en droit un lion do parenté,

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

t 11K LB ROVAnVSMB on sorlo que la famille reconnue par la
loi nn; ! *. cionnc (iiiirra de la famille telle que rétablissent ! les liens du
sang. ' La propriété fut inali

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

\ LB nOVAITSMff 149 t;il-cllo essentiellement en l*acte par lequel le père (li^ngeait sa fille des liens religieux qui Tattacliaient au foyer, et en cet autre acte par lequel IVpouse introduite dans la maison de Tépoux était mise en présence du dieu domestique et touchait le feu sacré. Le mariage était pour elle une nouvelle naissance, elle devenait lafiUode son mari, fi/hn loco. Ainsi tout lien était rompu entre elle et la famille où elle était née. Comment eût* elle hérité de son père selon le sang puisqu'il n'y avait plus entre elle et lui de lien familial? Il en était de même du fils de cette femme qui reconnaissait pour aïeul, le père de son père, mais non pas le père de sa mère. Ce n'était pas l'acte matériel de la naissance qui faisait la parenté : c'était la communauté par le culte. Deux hommes pouvaient se dire parents lorsqu'ils avaient les c(nit'^mes dieux, le même foyer, le même repas funèbre *». Il suivit de \h que la parenté par les femmes n'exista pas. Or c'est cette législation que Ton retrouve chez les Romains h une époque déjà avancée. Leur agnation n'était autre chose que la parenté primitive telle que la fixait le culte au lieu du sang. « Deux hommes ne pouvaient être agnats ont n^ eux que si, en remontant toujours de m&le en t. /^ cm antique p. 58,

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

150 t.B BOVARTSMt : • ' I \ mftle, ils se Irouvaient avoir des ancêtres communs >t. Ce que Ton veut montrer ici, avec ces deux conceptions du droit de propriété et du lien familial, c'est d'une part, qu'elles admettent une construction parfaitement logique, qu'elles sont explicables par les mobiles les plus ordinaires de l'âme humaine, du point de vue de la croyance particulière que Ton a exposée sur le dos! in de Thomme, après la mort C'est d'autre part que cette croyance ainsi qu'on l'avait annoncée, se survit à elle-même, dans les textes religieux et législatifs où ses prescriptions conservent un caractère impératif et une autorité réelle, alors que depuis longtemps déjà, elles ont cessé de répondre à une utilité. Il est arrivé ceci : les prohibitions, les règles et les contraintes qui se sont perpétuées dans le dogme et dans la loi, n'étaient pour les hommes anciens de la croyance ancienne, que des attitudes d'utilité raisonnées. Mais leur importance et leur utilité même eurent bientôt transformé ces attitudes naturelles en dogmes, dont la logique utilitaire peu à peu fut perdue. C'est sous cette forme détachée de la mentalité qui les avait produites et qui ne permettait plus d'en vérifier les titres qu'elles purent être proposées à des mentalités nouvelles, à des hommes en proie à des besoins différents.

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

*"mmHmÊmmm0it0mm^^ um\mttm LB DOVARY8NI 131 ho
bouii livre de Fustel de Goulanges nous montre en effet les tircc&et les
Romains dominés sur les deux points que Ton vient de dire par la croyance
ancienne, alors que cette croyance n'est plus pour eux qu'un argument
poétique. Dans cet état de faiblesse apparente, cette croyance entre encore
en lulte avec la réalité nouvelle et les besoins nouvoauxqu ellecontrarie.
Elle conserve longtemps Tavantage, et, c^est seulement peu à peu, par de
lentes et surnoises modifications, qu'une croyance nouvelle parvient &
s'exprimer et à organiser à son profit la vie sociale : et de celle-ci, le
triomphe est si tardif qu'il marque peut-être le moment où elle entre déjà en
contradiction avec la croyance du lendemain. G*est ainsi qu'en Grèce, la
défense de vendre la propriété demeure écrite dans la loi jusqu'à Solon. Des
textes précis en font foi en ce qui touche à Sparte, aux villes de Locres et de
Leucade. PhidondeCorinthe, au ix* sificle, exigeait que le nombre des
familles et des propriétés ne put (>re changé, ce qui expliquait jusqu'à la
prohibition pour chaque famille de partager sa terre. D'ailleurs, si les lois de
Solon lèv««nt les défenses antérieures, le caractère sacré de l'ancienne
prohU bilion montre encore le pouvoir qu'il exerce sur les esprits à ceci :
que le vendeur perd, par le fait de la vente, ses droits de citoyen. Il fallut
qu'ua

The text on this page is estimated to be only 25.85% accurate

152 LK BOVART9MF. long lîps (lo tonips sVm*oii]sU oucoro
nvanl qui! toute resiriction nu droi^ (r

The text on this page is estimated to be only 24.46% accurate

\ LB BOVARTÏKMB {TA Kl ce u*es(également que d*uno
fa(.on délournrc \ que la pnrnté ('^lahlio par le san^i; parvint ù se \ faire
reconnaître et à se faire accorder en droit ; les mêmes eiïcls que la parente^
par le culte. «La / l(^gislation athénienne, dit Pustel de Coulanges, I visait
manifestement a ce que la fille, faute d*être ' héritière, i^pousât du moins
Thi^ritier. Si par exemple, le défunt avait laissé un fils et une fille, ^ la loi
autorisait le mariage entre le frère et la suuir, pourvu qu'ils ne fussent pas
nés de la même mère. Le frère, seul héritier, pouvait à son choix épouser sa
sœur ou la doter. Si un père n*avait qu'une fille, il pouvait adopter un fils et
lui donner sa fille en mariage. Il pouvait encore instituer par testament un
héritier qui épousait sa fille. " ^ Si le père d'une fille unique mourait sans
avoir adopté ni testé, l'ancien droit voulait que son plus proche parent fût
son héritier; mais cet héritier avait Toblignlion dVpouser la fille. C'est en
vertu de ce principe que le mariage de Toncle / ave.c la nièce était autorisé,
et même exigé, par ' la loi. Il y a plus : si cette fille se trouvait déjà mariée,
elle devait quitter son mari pour épouser l'héritier de son père. L'héritier
pouvait être déjà marié lili-m6me« il devait divorcer pour épouser sa
parente. Nous voyons ici combien le droit

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

/ 154 t% BOVARY flini Bnliqiie, pour 8*ôtro conformé à la religion, a mi^.connu la noluro*. » On a cru devoir citer texluellomont oo passage parce (|iril montre d'une fa(;on frappante le» compromis singuliers auxquels se voit entrahée une colleclivitd sociale pour concilier sa croynee actuelle avec les prescriptions d*une croyance morte qui a continué d*exercor son autorité* dans ridée abstraite et dans la loi, La croyance nou-"! velle tendait à fonder le droit successoral sur la * parenté par le sang dont elle reconnaissait déjà | Timportance jusque-lk sacrifiée. Substituant une f nouveUe-j&uuLuotion l^ rancjenne, elle allait bientôt décréter àson tourne riainca probibitious et parmi celles-ci Tinterdiction du mariage entre prôcTicsT-Or; contrainte de se méconnaître par lascendânt qu'exerçait encore la croyance ancienne, elle ne parvenait à faire accepter quelques-unes de ses conséquences que par des moyens détournés, en se blessant elle-même de la façon la plus grave et en usant de fictions qui étaient encore un hommage rendu à Tordre de choses ancien. On voit donc par ces deux exemples, à cùté desquels on en pourrait citer beaucoup d'autres, que les Grecs et les Romains des premières î. UCUé Mnli^Mê. p. SI.

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

1.1 bo vault mb 155 p45 riodo 8 historiques appli (|u^ ont h leur propre gouvernement des n> glc9 vi de» maximes instituées nagut^ro en vue do satisfairo une croyance qui n'existait plus dans leur Ame et des inli'rî^ls qui n'étaient plus les leurs. Ainsi, M'iustigatiou d'une idée abstraite qui les dominait ot qui puisait encore son autorité dans lu loi, les (jrecs et les Romains se con(;urent, durant une longue pé« riode, autres qu'ils nVUaient. Les révolutions survinrent : elles furent pri^cisément la lutte •entre une attitude d'utilité nouvelle, exprimant des besoins immédiats, et la croyance idé«dogiquo qui, sous une apparence sacrée, n'exprimait rien de plus que des besoins anciens. C'est cette lutte dont Fustel do Coulanges a magistralement exposé les phases dans la deuxième partie de son livre, où il nous montre les cïïorts de deux grands peuples pour mettre leurs lois on harmonie aveo leurs besoins.

The text on this page is estimated to be only 12.04% accurate

CHAPITRE VI UB BOVARTSMB ESSENTIEL DE

L^HUMAMTÉ I. I^ Rovaryinio moral : niatlon du lihffi-nrhitro. — 8a
conudqiience : la n^ponHAbilité. — Illiiiiiion de ruiitlù de la peniunno. II.
Le liovarysmo pnMhmiiol ou le (îunio do Tefipèoo : rhomme, en proie ik 1a
pAMion do ramoiir, tAiidii qu'il croit Mfurer ion bonheur prr^onnel.
accompli l le vœu de Teiipère. III. Le UovArytnie fri

The text on this page is estimated to be only 20.98% accurate

tB BOVARYSME t.* Il cialos,' se montrent en harmonie avec
rtunts est celle (*royance, h laquelle quelques hommes exri»|)lionnels
échappent seuls — encore nVsl-ee qu'en théorie — ci*tlo croyance sur
laquelle loule noire civilisation d occident semble fondée : rhouime se croit
libre. L'homme se croit libre, il s^cstime pourvu d*un libre arbitre. Cela
sup|)Oso qu'il détient un double pouvoir, que d*uno part il est apte i\
discorner ce qu*il convient de faire de ce qu*il convient dVviter, le bien du
mal; que, d'autre part, ayant fait cette distinction, il est en son pouvoirdo
conformer sa conduite U son choix. Olte illusion est si forte que des
philosophes on ont été dupes; Sans parler des mailres de la phi*]oso|>hie
oflicielle, dont Renseignement, donné sous forme spiritual iste ou
kantienne, fonde la morale sur cette croyance, un penseur comme Aniiel en
vient & ce compromis de formuler que si l'hommo

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

i I 158 LB BOVAIIY8MB n*est pas libre absolument, du moins il y a du jeu dans le mécanisme de nécessité qui le contraint. Dès que Ton tente pourtant de se représenter ce que pourrait i^tre le mode de production d*un acte libre, on est contraint de faire appel tl des éléments qui entrent nécessairement dans la genèse de ^ tout acte, dont il est impossible de jamais Taire abstraction et dont il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas sous notre dépendance. Un acte libre, et qui semble supposer un cboix entre plusieurs autres, exige Tintervention de la conscience : il faut admettre qu'en présence d'un acte à accomplir plusieurs réalisations possibles se retlMont par avance dans la conscience. C'est entre ces divers possibles, après un débat raisonné des motifs, que l'être libre, que l'on imagine procédant à cet examen, choisit Tacte à accomplir et le réalise. Or de quelque ordre de considérations que cet ùivc s'inspire pour prendre parti, qu'il tienne compte d'une idée morale, d*un intérêt ou d*une passion, ne voit-on pas que tous les éléments d*après lesquels il décide, s'ils figurent maintenant dans la conscience, y ont été projetés d'un ^ lieu inconnu, par une force inconnue et que la ! conscience ne gouverne pas. Ils figurent dans le i miroir de)a conscience ou n'y figurent pas en rai\ son de causes inappréciables et non pas selon qu'il

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

LE BOVARYSMS 159 pinit à la conscience : ils figurent chez celui-ci et sont absents chez celui-là. Ils sont projetés chez les uns et les autres au gré des différences individuelles, avec une netteté et selon des hiérarchies très diverses. Ainsi la décision soi-disant libre (qui sort de l'examen des motifs s'exerce sur des matériaux qui n'ont pu eux-mêmes être choisis et qui furent au contraire imposés. Le choix est nécessairement déterminé par le nombre et la qualité des éléments que Ton vient de dire, l'ordonnance de ces éléments, facteurs de l'acte, combinée elle-même avec l'inclination dominante, intéressée, passionnelle, intellectuelle ou morale, de l'être qui choisit. Or cette inclination elle-même n'est pas choisie librement : elle sort du l'inconnu physio* logique. l'acte même par lequel un esprit veut se rendre attentif et susciter dans le champ de la conscience des motifs de se résoudre nouveaux et plus forts, cet acte même ne suppose aucune liberté, car il est accompli par celui-ci et ne l'est pas par celui-là, bien que celui-ci et celui-là aient un intérêt identique à l'accomplir. Mais l'illusion contraire vient de ce que Ton confond constamment le fait de prendre conscience d'un acte, d'une intention, d'un effort, ou d'un désir de s'efforcer, le pouvoir spectaculaire de constater que cet acte, cette intention|

1/ ' t t iCO LK ROVARYSMR ccl effort, ce di^sirse sont élevés
do rinconmi physiologique, — avec le pouvoir do Husciler cet acte, cette
intention, cet effort, ce désir. Si d*autre part, ayant construit les cons

tK ROVARTftMB ICI rail eu oiïct un homme connaissant ce qui i*sl bien et libre deTaccomplir à accomplir ce qui est mal? La rccbercho de Tagréable, qui diirèro du bien, ri'o.pond un groupe de moralistes. Voici donc les hommes en proie à deilx forces contraires qui les attirent Tune et Taulre dans des direclions diiiércnles. Mais aussitôt il devient nécessaire que chacun obéisse à la plus forte : il est également impossible d*imaginer une autre solution ou de prétendre que la force la plus faible Tempore. Or cette nécessité ne laisse pas la plus petite place à la liberté humaine. Selon que le sentiment du devoir opposé au sentiment du plaisir sera le plus fort ou le plus faible en raison d'une hérédité, d'une éducation et de circonstances inconnues et complexes, il remportera ou cédera le pas. En chaque homme ces deux mobiles sont disposés selon une ordonnance et selon des rapports auxquels il n*a rien & voir et chaque homme est tenu par une contrainte logique, supérieure & toute conception de devoir, de conformer strictement sa conduite aux conséquences nécessaires de cetle hiérarchie intime. A vrai dire, dans cette hypothèse qui distingue d*uno façon absolue le bien de l'agréable, il semble que la plupart des hommes souhaiteront que rinclinalion vers le plaisir soit chez eux la plus forte et Tem*

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

h l I I ■ I I « .i 'ir .1' 162 LB D0VAIIY81IB porte sur l'autre: le sentiment du devoir risquera de devenir à leurs yeux le mauvais principe. Mais cela ne fera pas qu'ils soient libres de rien changer h leur disposition intérieure; ce vain désir n*cmpôchra pas les uns d'ùtre condamnés à se salis* faire, quelque conséquence sociale qui puisse dViIIeurs en résulter pour eux; il n'empêchera non plus les autres d être condamnés à se contraindre, h s'interdire toute joie, en raison de la suprématie dans leur organisme du sentiment du devoir, qui ne cessera de les tenir en laisse à l'écart des plaisirs où ils aspirent. Ainsi cette distinction établie entre le bien mo* rai et lagréable ne laisse place à aucune liberté. Un second groupe de moralistes va donc renier celte interprétation, et se désintéressant de la faillite à laquelle elle aboutit, admettre qu'il y a confusion entre le bien moral et le bonheur. Mais cette nouvelle conception, comme on va le voir, est aussi destructrice que la précédente de Thypo\ 1 thèse d'un libre arbitre : car elle ne laisse non \i j plus aucune place à l'existence du mal moral, en sorte que Texistencce du mal înoral, que les moralistes accordent, la détruit. Si cette confusion existe entre le bien et I l'agréable, on ne conçoit pas en eiïet que l'homme, pourvu d'un libre arbitre et gouverné par le seul

LE BOVARY8ME 163 mobile de Taspiration au bonheur,
n^adopte pus dans tous les cas les principes de conduite que commande la
loi morale, puisque celle-ci conduit à la pratique du bien qui procure le
bonheur. S*il agit autrement, c*est donc par ignorance, r/est donc parce
qu'une partie des élômenls du problème lui est cnch

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

V. '■; r l l I .h' ir>l l.B BOVARYSMM Bclon mille proportions
cl mille nuances, ce mo* bilo unique clos actions ininiaines. Selon que le
sysU^nic nerveux est plus ou moins complexe, selon qu'il comporleiles
centres cl*inliil>ition plus ou moins nombreux, plus ou moins forts, selon
que la faculté d*imaginer et la mémoire sont plus ou moins puissantes, plus
ou moins capables do combattre les excitulions immi^diales par lu
repr(5ensation d'excitations futures ou passées, selon le degré de force ou
de faiblesse également de cette excitation immédiate, au gré de toutes ces
causes purement organiques, l'individu se forme une conception du bonheur
plus ou moins brutale, plus ou moins abstraite et raffinée. L'inclination vers
ceque Ton nomme le bien moral suppose toujours un certain degré de
prédominance de la faculté d*imaginer sur la sensibilité immédiate : mais
elle peut résulter aussi bien, car il ne B*agit l&que d'un rapport, de la
faiblesse de celle-ci que do la force do celle-là, en sorte que parmi I ceux
que la morale qualifie bons et qui so conforment aux prescriptions fixées
par Tidéal social !! ou roligieuxdu moment, il y a déjà des diflrérences
extrêmes. Si tôt que Téquilibre mori^l est rompu, voici, par excès
d'impulsion, ou par faiblesse de ! I certains centres d^inhibition,
parabolitiond'uncer' !l tain ordre do représentations, voici la folie pure et

The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate

1" LB DOVAItYSMK 105 8implo,ou pluH dangereuse pour celui qu^cllc pos'Bôde, lu folio par acc&a avec ses formes les plus incompréhensibles pour Thomme normal, la folio homicide, la tendance irri^sistiblo au suicide, lu kicplomunie, le vampirisme, le mysticisme, le jeu, l avarice. Voici cnlin ce mélange do bien et de mal, do passions tour à tour contenues cl lAclu^es, de méchanceté et do bonté qui est lo lot du plus grand nombre. Kl tous ces états, les normaux commoles anormaux, resullent d'une disposition physiologique hcnfditairc h laquelle rien ne peut être changé, si ce n'est dans une petite mesure par des circonsances furluilles, indépendantes absolument del'in* dividu lui-mtme : le milieu oix il nait, Téducution qu'il reçoit, la pénétration intellectuelle dont il dispose et qui lui permettra d'intervenir avec plus ou moins de bonheur dans sa physiologie, l'éUt peut-être do la scienco médicalo contem|)0raino. Voici donc Thommo : rigoureusement déterminé quant à la qualité, quant au degré de sa force —physique, intellectuel le et morale — par des causes situées dans le passé et intangibles, façonné par des circonstances dont il n'est pas maître, qui surgissent ou ne surgissent pas, et qui décident quel parti sera tiré de réiasticilé rigoureusement

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

V; ' I I ;, l il I I I I I . I I I I I 1. s: 166 LB BOVARYSMB limitée
clle-mdno de ses instincts hérités, cet homme dont la faculté de s*efforcer,
de réagir, do 80 résoudre, sort de Tinconnu, cet homme se croit libre. Il n'est
pas de manifestation plus triomphante du pouvoir qui lui fut départi de se
concevoir autre qu*il n*cst. L'homme modelé par la fatalité se conçoit libre
de déterminer son évolution, de se façonner k son gré» d'être le créateur
volontaire de son être. Une telle conception nVat pas restée stérile : on !• i ^
en a tiré dos conMéquences. Or, pour qui est parvenue percer entièrement le
brouillard qui favorise rillusion communes il n'est pas de spectacle plus
singulier, plus comique et plus terrible à la fois, que celui du contraste qui
apparaît ici entre la réalité des choses et l'interprétation qui en est imaginée
par la cervelle humaine. Le premier eiïetdo la croyance : — l'homme est
pourvu d'un libre arbitre — est de faire naître cette autre croyance : —
l'homme est responsable. Sur cette idée do responsabilité est fondé tout Ip
système de l'éducation individuelle et sociale qui implique le droit de punir.
Or la croyance h la

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

f LB DOVAMTSME 167 lôgilimitt^ do la peine n'apparlienl pas seulement à celui qui punit : elle est encore enracinée dans Jo cœur de celui qui est puni. Si le châtimont social lui fait défaut, il s*inyente avec le remords uno peine intérieure et qu*il emporte avec lui. Mais où le spectacle éclate dans son étrangeté, c'est précisément où la croyance à la liberté humaine semble entrer en composition avec la croyance contraire : h la place de ce défaut de liberté absolu, qui assimile tout homme à Tacteur récitant un drame conformément au texte, exécutant fidèlement les jeux de scène prescrits, et ne pouvant, par aucune intervention personnelle, modifier son personnage, la société, représentée par ses tribunaux, et l'individu, au for de sa conscience, ont imaginé des distinctions et des nuances. Voici, à cause de ces distinctions, des cas où l'homme est responsable entièrement, voici' des cas où il ne l'est qu'imparfaitement, en voici d'autres où il ne Test pas du tout. Que Ton transpose le spectacle humain en celui-ci : une troupe d'excellents automates, construits par quelque Edison pour le divertissement des spectateurs, descend des tréteaux sur la place publique et ces automates marchent comme des hommes, se mêlent aux assistants, tiennent aux femmes des propos lestes, exécutent mille facéties, enlevant à io

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

fi! •1 » \ I l(iH LK IIOVAnVHMH 4 I « , 4 • > < (1 I « • « « i 4 I
I t « (' 1 I t l. ' I • I ■ t Tun son cii\ du déterminisme qui les mène fait
imaginer un V' ' • modo contraire à la nécessité, que l'on nomme liberté, et
qui n'est déiinissable que par les consé* quences qu'on lui attribue. Un
certain état d'équilibre instable entre les instincts multiples et communs à
tous, donne à l'individu cette apparence de la liberté. On le dit libre et
responsable dès qu'il est normal, dès que tous les poids qui concourent
pour l'ordinaire à former cet équilibre instable se laissent voir dans la
somme des éléments psychologiques qui ji le composent. U croit alors lui-
même à sa liberté

The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate

LR K0VARYAM1! 100 oX s'il »f;^it tanlùt bien et InnUH mal, il an jiigo rcsponsiiblo, 8*nllribuc du ni«*rilo et du d(5nM*ntc. Il oxpliquo pur sa lil>orl6 Ica dilTéroncc» do sa con(liiito, il 110. V(»it pns (|uo si uyanl bion agi liior, il iigil mal aujourd'hui, c'est parco ipraujounUiui quols instable, ce peut Hvo une cause beoucou|) plus ténue encore, invisible, innomable qui décide avec nocessilé de la tournure do lacle. Mais parce que précisément les licelles qui font ici mouvoir TauUmuite sont beaucoup trop lines, on nie Tautomatisme, on conclut & la responsabilité. Si au contraire un individu so montre en proie & uno manio habituelle, si les causes qui agissent sur la plupart des hommes pour les emp^cher de eommcttro un acte — la présence d*autres hommes, la • certitude du chAtiment, — n*ont pas de prise sur lui, on constate alors que quelques-uns des poids ou des contrepoids qui constituent une person* nalité normale font défaut chez lui, on lo déclare automate, il devient irresponsable, le Bovarysiue cesse à son égard, on le conçoit tel qu*il est. Ainsi l^automatisme, qui est universel^ ne se

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

Il y a, dans la vie, des fils qui sont cassés qui font mouvoir les bons automates. Tant que ces fils sont en nombre normal et si surtout ils sont bien enchevêtrés, si leur jeu est rapide et imprévu, Tautomate est pris pour un homme libre: il est responsable et les conséquences de cette condition bovaryque s'exercent bien son égard avec toute sa rigueur. On guillotine en France, bon an mal an, une douzaine d'automates : presque tous, à leurs derniers moments, se repentent, se confessent, se communient, embrassent Taumônier. C'est ainsi qu'en mourant ils rendent hommage à la justice des hommes, et témoignent de leur foi en leur libre arbitre. C'est ainsi que jusqu'à leur dernier souffle ils continuent de se concevoir autres qu'ils ne sont, comme si c'était là la condition même de leur existence. Il y a des automates heureux : l'hérédité les a ; ils sont façonnés de telle sorte, les circonstances extérieures leur sont à ce point favorables, que toutes choses leur sont prospères. Leur conduite est constamment conforme aux lois de la probité, à la conception que Ténébreux de l'époque a formée de l'honnête homme, et à vivre de la sorte, ils rencontrent à la fois la fortune et l'estime publique. Mais cela ne leur suffit pas et ils veulent avoir encore le mérite de leur vertu et de leur bonheur.

LB DOVARYSMB 171 Le sentiment du mérite, avec la satisfaction inté-[^]ricure qu'il apporte U ceux que le sort favorisa d'un équilibre profitable et do facultés en harmonie avec les nécessités du milieu, telle est en effet la face heureuse de cette conception bovaryque en vertu de laquelle l'homme se croit libre de se modifier et de créer sa destinée. Parmi les fausses conceptions que Thommo prend de lui-même et qui composent le Uova[^]rysme essentiel de Thumanité, on a donné la première place à la croyance au libre arbitre parce qu'elle engendre des conséquences pratiques immédiates et qu'elle est, de ce fait, plus saillante. Elle n'est toutefois qu'une conséquence elle-mî[^]me d'une autre illusion plus profonde et qui l'explique en partie : Tillusion de la personnalité, la croyance à Tunité du moi. L'homme composé et résultante d'instincts et de moments multiples se conçoit un. Ce n'est pas que, dans le domaine de la relation, l'homme ne constitue une unité. Chaque homme apparaît bien'distinct de tous les autres. Mais cette unité relative est confondue avec une unité positive.

172 LB D0VAIIY8MB On ne voit pas que ce corps[^] diffère de
dans le reste d'une série d'autres corps auxquels il s'appareille par des
ressemblances spécifiques, n'est pas quand on l'analyse isolément, qu'un
composé de parties à l'infini. C'est par un procédé de simplification grossier
que Ton se tient à donner le nom d'instincts aux diverses parties qui
concourent à la formation de cette entité complexe qu'est la personne
humaine : ces instincts eux-mêmes, sous le nom abstrait dont nous les
désignons et au moyen duquel nous les isolons pour les saisir, cachent une
multiplicité fourmillante d'existences séparées qui déjà se dérobent à notre
regard et à nos nomenclatures. Il suffit, pour expliquer comment se forme
l'illusion d'un moi unique, de montrer le jeu de ces instincts divers dans la
conscience. Tandis que de tous les centres nerveux où ils sont blottis, ils
s'élancent, se combattent, parviennent à établir entre eux une hiérarchie plus
ou moins stable, ils se réunissent tous dans la conscience où un instinct
spectateur toujours, en éveil, toujours présent, tandis que les autres se
succèdent, s'attribue la causalité de tout fait accompli et endosse les
bénéfices et les dommages de la bataille engagée. La relation qui s'établit à
chaque moment entre la multiplicité des instincts, c'est le phéno

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

LB BOVARTSMB i73 inrnc composite, Télai de fait, insiablo et passager, auquel l*insUnct spectateur confère un semblant d'unité en le prenant & son compte. En sorte que la suite des mensonges que Ton vient de décrire s'achève ou plutôt prend sa source en cette fiction originelle d'un instinct spectateur qui se croit l'auteur et facteur unique d'un drame à cent personnages auquel il assiste. II Le Do var^sme de la personnalité que Ton vient de décrire explique et légitime les autres mensonges qui gouvernent Thumani té et la contraignent à réaliser certaines fins déterminées avec les moyens mêmes dont elle use pour en posséder d'autres qui se dérobent à ses prises. L'activjté humaine se montre dupe ici des désirs qui la soulèvent. Ces désirs sont attribués au personnage imaginaire qui, à travers tous les changements du corpshumain, senommeIenioi. L'ardeurincroyal>le que l'homme déploie pour satisfaire les convoitises de cet être illusoire réalise d'autres consi* quences qu'il n'avait pas cru souhaiter.

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

174 LB BOVARY8MR Schopenhauer, avec le symbolisme de son Génie (le rEspice a mis en scène d'une façon éclatante un de ces pièges tendus par la linaliliS au désir humain. Il suffit donc de noter ici que l'on trouvera, dans le troisième volume du Monde comme voloné et comme représentation^ au chapitre sur la Métaphysique de l'amour ^ les développements fournis par ce philosophe en ce qui touche à cette forme du Bovarysme. Tout n'est pas à retenir dans la théorie de Schopenhauer, et certaines interprétations, dans le détail où il entre, semblent contestables. Mais l'idée générale qu'il a formulée, quelques modifications qu'on lui fasse subir, n'en demeure pas moins une vue d'une importance exceptionnelle. L'homme en proie à la passion amoureuse, tandis qu'il croit poursuivre un but personnel, accomplit le vœu de l'espèce. Cette fin, d'une importance majeure, et qui dépasse infiniment les intérêts individuels légitime d'ailleurs la place exorbitante que cette passion du Tamour occupe dans la vie réelle, dans le roman, au théâtre et d'une façon générale, dans tous les arts. Elle explique le sérieux avec lequel les amants s'appliquent à satisfaire leur désir, elle justifie leur mépris de tous les autres intérêts et le sacrifice qu'ils font. Le Génie de l'Espèce qui les possède

LE BOVARYSMB i m leur promet un bonheur hors de proportion avec tous ceux qu'ils ont pu jusqu'alors imaginer, c'est par Tappât de cotte promesse qu'il les contraint à réaliser son propre vœu qui est unique : assurer la vie.de respi^ce, faire naître des èlres en abondance dont le type perpétue celui des ôtres do la mt^me espèce, de ces vivants qui vont mourir et qui, s'il n'y prend garde, emporteront avec eux dans la torre, où ils vont se dissoudre, le secret de cotte forme particulière que lu vie, au prix de tant d'eiïorts et de t&tonnements, a créée. Cependant, l'illusion qui fait agir les amants avec tant de force se dissipe ou s'amoinndrit lorsque le dessein poursuivi par le Génie de l'Espèce a été réalisé, lorsc^uo l'individu nouveau, celui qui perpétuera le type, est conçu. Cette désillusion est la règle et ne supporte pas d'exceptions : un amour qui persiste ou qui renaît après s'être atténué, c'est une exigence nouvelle du vœu de l'espèce qui veut être de nouveau satisfaite, qui réclame la procréation de nombreux êtres semblables et qu^un même couple peut encore donner. Le mariage et toutes les liaisons durables qui unissent l'un à l'autre deux êtres de sexe opposé sont, à vrai dire, un compromis entre l'instinct' amoureux et les autres instincts qui, dans le milieu social, disputent à celui-ci Thégémonie. Dans les cas

i'6 LB BOTARTflMR heureux, lefl amants réussissent h
subsliluer i\ Tamour un sentiment diff

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

LK nOVAHYSMB 177 conçoit autre qifil ii*est. Un instinct s'élèvo on lui avec une violence extraordinaire. Il se croit inl(5rcssé au triomphe de cet instinct : il emploie à son service toutes les ressources de son intelligence «a de sa volonté, et cette lutte se termine au profit d*un 6lre où il ne se reconnaît plus lui-mt>nie. Il se réveille de sa passion, cliargé de conséquences qu*il n'a pas voulues, comme s'il eût subi la sug^ gi*slion d'un autre qui eût abusé de son nom et exploité sou énergie contre lui. On voit comment une duperie de cette sorte asa sruirœ en un Uovarvsm

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

I' 17H I.K BOVARYSIIB I ♦ t i I , I !'i semble commander an nom du moi acquiert sur Uius les autres un pouvoir démesuré. Toutcequo ceux-ci accomplissent en rivalité en sa faveur semble (entrepris au service d*une entité nuijeuro dont ils s'estiment des parties et des dépendances et dont la seule fonction consiste pourtant h relier entre eux par un lien mnémonique les actes successifs desdiïicrentsgroupes d'instincts qui tour à tour possèdent Tempire et fondent des dynasties. Une de ces dynasties vient-elle & tomber, est-ello remplacée par un pouvoir nouveau, voici changres les lois divines qui émanaient du moi ; il apparaît aussitôt que tout ce qui fut accompli au nom du pouvoir précédent a servi d'autre fins que colles de la personne humaine, des fins propres & un instinct particulier d'un corps humain déterminé. Mais il apparaît aussi que cet instinct, en dehors du moi humain. où il s'est développé, seraniiQue h d'autres instincts de mémo nature en des millions d'autres moi, en des millions d antres corps, en aorte que cette fin particulière et passagère pour tel moi déterminé est une fin généralepourrhumanité. C'est ainsi qu'au temps do la passion amoureuse, cet instinct vainqueur, qui semble tenir alors la place de la personne tout entière, emploie sans peine & le servir tous les autres instincts toutes les autres puissances du corps humain* Or

The text on this page is estimated to be only 23.54% accurate

' LB HOVA^{tt}Y8MH 170 durant lo ^{^^}gnc de ccl instinct, la vie inlonsc» inconnue et ivelle, qui se donne cours, au regard de la conscience individuelle, sous le nom do Taniour, tend h sortir des limites et do Thabitat qui lui furonl jusqu*alors iixés. Elle immigre de ce corps, de ce moi quVlle avait jusqu'alors animé, pour se répandre au dehors, et tandis que la maison où elle a demeuré va s'aflaisser peu h peu jusqu'& ce qu'elle sViïondre, cotte vie profonde do IVsptVe se construit d'autres demeures liumainesi d autres corps où elle va persister et fleurir. ni Kn regard du Genie de l'Espace qu'imagina SrIiopenliauOr, un Ut*niede la Connaissance symimly»«e, avec une autre illusion qui m^.no aussi Thumanité, une autre forme de la finalité. Tandis que le Génie do l'Espèce asservit les lionim^es, par l'attrait de la volupté, k perpétuer à travers l'écoulement des millénaires la médaille humaine, lo Génie de la Connaissance a pour but et pour caprice do pénétrer les lois qui régissent l'univers. Pour faire exécuter aux hommes la il

180 i.K noVAnvBME labeur qui lui proiitcni, il met en œuvre c^galcment une ruse et les stimule d'un mensonge. Il leur persuade qu'ils ont un intérêt personnel à rechercher la cause des phénomènes afin de les exploiter ensuite à leur profit et d'en augmenter leur bien-être. Dupe de ce mirage, Thommo s'ingénie et le souci constant de rendre son existence meilleure le conduit à créer les sciences. Il s'empare de forces naturelles qui devront épargner les siennes et il parvient, par mille inventions, à multiplier ses richesses dans d'incroyables proportions. Mais en même temps sa sensibilité se déplace : des déplaisirs et des peines qu'il ne connaissait pas l'assiègent. Ce qui lui avait été indifférent lui devient un malaise. Le nombre de ses besoins s'accroît dans la mesure du nombre de ses richesses. Vient-il d'ailleurs à perdre la faculté de ressentir le besoin, qu'il tombe dans l'ennui. Parmi les privilégiés de cet état de satiété, les plus ingénieux inventent les arts et s'élèvent en une altitude esthétique. Mais c'est là, semble-t-il, le dernier effort d'une élite, après qu'elle s'est soustraite au besoin pour échapper à l'ennui. L'homme dévoué à la contemplation esthétique et qui ne considère plus les choses qu'au point de vue de leur beauté est condamné à périr par l'oubli où il tombe de ses intérêts vitaux : il se trouve

^ ^BV ^» - ••> «^ LB BOVAIIY8MB iHl bientôt exclu d'un monde où le commun des êtres, aiguillonné par le souci matériel, s'empare des choses nécessaires au détriment de qui ne fait plus effort pour les posséder ou les conserver. Ainsi la connaissance se donne à Thomnic comme un moyen propre à satisfaire son intérêt. Or à considérer dans son détail le jeu de cette illusion qui réussit à se faire agréer, il appurait que Thomme de toutes les époques se montre préoccupé à la fois d'améliorer sa vie inKnédiate, son bien-être terrestre et de s'assurer, par delà cette première existence, un bonheur plus parfait et plus durable en une seconde existence qu'il imagine. Il fait appela la connaissance pour atteindre ce double but. Si chimérique que puisse apparaître à quelques esprits le deuxième de ces soucis, l'histoire est là qui contraint tout observateur consciencieux à en tenir compte, dès qu'il est question de dresser un état de la connaissance humaine, de rechercher ses origines et de considérer ses résultats. L'homme mortel se veut immortel. Tel est le vœu auquel il attache son bonheur et dont toute ingéniosité de son esprit tend à lui procurer la réalisation. C'est un fait qu'il faut accepter : il est le levier de toute spéculation philosophique. Constater qu'un

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

18:2 tB DOVARVSMB I semblable effort se consume à la
poursuite (I*uii bonheur imaginaire n*est point pour diminuer l
Timportanco du phénomène comme moyen d'excitation mentale : or, c'est
en quoi il est ici intéressé ! sans. Ce n'est pas non plus pour jeter sur cette j'
tentative quelque discrédit ; l'homme, à vrai dire, n'a pas réellement
que ce qui est réduit en images en son cerveau, ce qui ne dépend pas de
l'extérieur, ce dont il est maître de jouir à tout moment, qu'il peut évoquer
à son gré, et dont il se fortifie et se défend : des images auxquelles il ajoute
foi. L'homme primitif, dans son désir de survie, nie le fait de la mort
naturelle : il n'y voit qu'un changement de condition et l'explique de mille
façons

The text on this page is estimated to be only 25.62% accurate

LE DOVARYSMII iH3 vil loijoiirs duns Tcspril de son Fils et dans Tesprit de sa tribu. Ou a montré on des pages prrcédenies quelle forme a rovc^tue chez les aryens primitifs hi croyance en une vie posthume, on a dit leur préoccupation de rexistence souterraine de Tàmo et leur religion du tombeau. Ou sait d^autrc part avec quelle rigueur la croyance aux doubles, née rlie/ les Egyptiens, domina les rites et les coutumes de ce peuple. Il est inutile enfin de rappeler que toutes les formes du christianisme moderne consacrentfde ruuloritéde leurs dogmes, cette croyance en une vie future. Si la plus grande part de Thumanité a satisfait jusqu'ici le besoin d'immortalité qui la possède par le moyen des religions dont les plus grossières furent, semble-t-il, les plus efficaces, le même besoin a induit une élite à une contention beaucoup plus forte de Pesprit, d*oii la philosophie est sortie, avec toutes les sciences qu'elle a attachées à son service. Le même état de sensibilité qui explique les prenières hypothèses où le désir se satisfait dans la foi, sans regarder à l'invraisemblance de ses inventions, le même état de sensibilité explique encore ces échafaudages plus complexes au moyen desquels Tesprit s*ingénie à construire, à côté du moodo visible, ces apparences

i' (I I 184 LB BOVAItYSMB logiques dont l'harmonie dissimule la fragilité et qui composent les métaphysiques. Il rend compte légalement, par l'appréhension délicate d'une sensibilité affaiblie, soucieuse de ne se point repaître de chimères, de l'apport d'une science plus circonspecte, dont le but est de vérifier la solidité des matériaux qui furent employés à construire; ce souci a donné naissance à l'étude critique des facultés mentales. Il se manifeste déjà avec la scolastique. Plus tard avec Kant, cette science soupçonneuse devient la science pure de la connaissance. Elle se propose de préciser le pouvoir et de déterminer les limites de l'esprit. Enfin, se fractionnant et se transposant, elle fait éclore ces sciences d'observations, les dernières venues, la psychologie, qui analyse et classe les états de conscience, la physiologie du cerveau et des centres nerveux, qui étudie, selon les procédés des sciences naturelles, les organes de la pensée. Parvenue à ce degré d'affinement et de sincérité dans la recherche, la philosophie rejoint la biologie, la physique et la chimie et enfièvre, de l'ardeur qui la suscite, les sciences les plus positives. Ce que l'on se propose de mettre ici en lumière, c'est la déviation subie par l'instinct métaphysique à mesure qu'il s'exerce avec plus de force et de perfection. Il faut reconnaître en effet que le

LB B0VARY8MB 185 besoin d'assurer & la vie humaine un
survie a trouva dans les religions les plus primitives et les plus grossières un
assouvissement plus immédiat et plus sûr que dans les religions les
dernières venues. La certitude du chrétien semble beaucoup moins forte que
celle du sauvage et du primitif, si Ton prend pour mesure le fanatisme et les
pratiques que ces religions différentes inspirent à leurs fidèles. Enfin, dès
que Ton interroge les philosophies, et à mesure que Ton s'adresse aux plus
récentes et aux plus hautes, on constate que leurs réponses impliquent des
affirmations de plus en plus vagues pour venir jusqu'à n'en plus formuler
aucune, ou jusqu'à nier la réalité de l'objet que le désir humain leur avait
ordonné de découvrir. En même temps, si Ton se place au point de vue de la
beauté logique, de la richesse et de l'harmonie des systèmes, il est manifeste
que Ton ne saurait mettre en comparaison les fables primitives, les premiers
balbutiements de l'esprit avec les théorèmes d'un Spinoza, les constructions
idéologiques d'un Hegel, les hypothèses d'un Schopenhauer, d'un Nietzsche
ou d'un Guyau. Il faut donc conclure, qu'en ce qui touche à ce désir
d'immortalité qui le contraint à philosopher, l'homme n'est pas parvenu
à se satisfaire. Tout son labeur a été détourné du but initial qu'il

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

•I 1 1 M ■ I ' i ■•I 18G tV B0VARY8MB sVlait proposé et a iHé
utilisé pour uno aulrc fin; car sa première inquiétude s'est objectivée en un
admirable paysage logique, où, s*cnracinant dans un sol remué par
Texpériorice, les idées s'entrecroisent comme des frondaisons sous le ciel
lointain des conceptions abstraites. A côté de ces conséquences esthétiques,
le besoin métaphysique, par les sciences exactes auxquelles il a fait appel, a
modifié et singulièrement aiguisé notre conception de la réalité objective. Il
apparaît en fin de compte que le domaine de la connaissance s'est
prodigieusement agrandi et orné au moyen de Teiïort tenté par rhomme
pour augmenter ou aiïermir son bonheur futur. Il apparaît que tout cet eiïort,
] dirigé consciemment vers un but intéressé, a réalisé un objet différent,
convoité par cet autre Htq que Ton nomme ici le Génie de la Connaissance.
Le second des mobiles qui pousse Thomnie s\ agir, et qui, peut-^tre, est
aussi le plus actuel, c'est, a-t-on dit, le désir d'augmenter son bioni^tre
terrestre, sou l>onheur immédiat. Que ce mobile égoïse ait comme Tautro
pour conséquence dVnrichir le domaine de la connaissance, c'est là

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

tK BOVARYSMB 187 une proposition pins (?vi

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

il < 1 I ■ | ((' < I, i! .1 I ISA IB BOVARTSMB féronles. La
nouveau té soule d'uno jouifisance nous louche : se lourn-t-ollc eu lui l)itu

The text on this page is estimated to be only 25.07% accurate

Mt BOVARYSMB 189 so réjouir. Mais lo honneur dont les faiseurs (riitopic aiment à gratifier nos descendants sera peut-être pour eux un malaise plus aigu que le nmlre. A bien considérer les choses, il apparaît que le propre de Thomme est une faculté de mt^contontement. C*cst Isi ce qui le dislingue vraiment de tontes les autres espèces et c*est à cause de cotte humeur spéciale qu'il change autour de lui les conditions du milieu auxquelles les autres animaux s*adaptentl dans la mesure qu*ils peuvent et dans les limites permises par leur organisme. Cette faculté de mécontentement est donc la cause et le pivot de tout progrès, et on voit dès lors la loi ironique, le Bovarysme essentiel, qui gouverne encore ici Hiumanité. Mu par ce sentiment de malaise qui fait partie de sa constitution la plus intime, Thomme se croit propre -ii y porter remède en modifiant Tunivers : de \h tout son efTort scientifique pour comprendre et utiliser les lois, sou eflbrt philosophique pour les interpréter à son profit, son elTort artistique pour se ' créer des jouissances nouvelles. Mais il ne peut modifier cette faculté même de mécontentement qui constitue son être et tous les changements qu'il apporte à l'univers sont le terreau où grandit et se fortifie cette plante vivace qui porte aux

100 ' LB BOVARYSNI! extrémités de ses brandies tous les fruits de la connaissance. L'Iiomnie se conçoit doué du pouvoir d*augmenter ses joies, il ne réussit qu'à augmenter son savoir. Le Génie de la Connaissance utilise à son profit, comme une force de la nature, le mécontentement humain, do la même façon que Thomme utilise à son profit ces autres forces naturelles, le vent, la vapeur ou le flux de Teau pour faire mouvoir ses mncliines. Une histoire de la médecine avec la suite de ses efl'ets et des modifications qu'elle a apportées dans Torganisme humain, montrerait à nu, si elle pouvait être faite avec un pareil dessein, le mécanisme de cette secrète substitution d'une lin impersonnelle & un but intéressé. Le souci de conserver sa force et sa santé qui se confond avec celui de prolonger son existence est certes un des mobiles qui détermine le plus puissamment riiomme à se mouvoir. Il est donc naturel que cette source dVnergie ait été captée et utilisée à son profit par le dénie de la Connaissance, et de fait, il semble bien qu'un tel souci soit une des premières sources de Tesprit scientifique. L'étude des propriétés curatives des minéraux et des plantes a précédé la chimie et la botanique et a donné naissance à ces sciences. Le même désir d'intervenir utilement parmi la corn

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

LE BOVARYSMB iOI pîrxilë des orgaiios a créô la physiologie
A\m wne science plus désintéressée, la biologie, est issue Or si Ton peut
soutenir que de telles éludes n ont actuellement pour quelques cerveaux
d'aulre intéri^t qu'elles-mêmes et la curiosité pure qu elles suscitent, on ne
saurait oublier non plus que les applications auxquelles elles aboutissent
dans le domaine de la médecine ou dans celui de Tindustrie contribuent
encore pour une forte part à leur progrès, en intéressant la foule, par l'espoir
d'un profit, à des travaux dont elle eût déloumé son attention. Cet intérêt de
la foule, en délerniinant des concours pécuniaires, en contraignant ri*Uat à
s*ingércr, mettent la science en possession de Toutillago dont elle a besoin.
La découverte du vaccin contre la rage est peu de chose comparée aux
admirables travaux de Pasteur sur la dissymétrie moléculaire ; mais par sa
portée pratique elle a frappé Timagination populaire et a illustré le nom du
savant. Cest & cet engouement, à ce souci thérapeutique qu*est due la
fondation de Tlnstitut I^asteur, excellent monast(*re scientifique d*où sont
sortis déjà, d*oil sortiront parla suite nombre de travaux désintéressés dont
le Génie do la Connaissance sera seul à profiler. Mais ce qu*il convient
d'admirer, c*est qu'avec

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

i02 LR ROVARYSMR la mc^Jocino, avec ce pren\ier souci qui poussa l*homme i\ intervenir dans sa priiprc physiologie, le Génie de la Connaissance sombic avoir crée ingérence de la médecine fut peutêtre inutile, mais la seconde est nécessaire. Ainsi la médecine, dans tous les cas ofi elle remporte sur la nature, en faisant durer des êtres dont l'organisme est atteint dans ses profondeurs, propage dans la vie un foyer d'infection. Le jour où la médecine, stimulée par la sentimentalité publique, aura trouvé le moyen de guérir la tuberculose ou

The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate

I.K BOVARYSMB 193 Tavonir, dans des proportions incalculables, le nombre de ses tributaires et fomenté peut-être des maladies nouvelles, énigmes nouvelles et nouveaux aiguillons pour la curiosité des savants. D'ailleurs, cette conséquence qui consiste à faire vivre des êtres destinés à mourir, n'est peut-être pas le seul moyen, par lequel la médecine pourvoit à sa nécessité. Peut-être agit-elle dans le même sens par le seul effet des remèdes qu'elle invente. Car elle ne demande pas un remède que de guérir le mal immédiat, et lorsqu'elle a trouvé ce topique, elle ne se préoccupe pas des modifications profondes que peut déterminer dans l'organisme, l'ingérence d'une substance étrangère. Tel est le cas du vaccin, dont on peut penser qu'il prévient la petite vérole, mais dont on ne sait s'il ne détruit pas, dans ce milieu mal connu qu'est le corps humain, des auxiliaires indispensables. On en peut dire autant de toutes les merveilleuses substances qui mettent fin à nos souffrances et à nos maladies passagères, dont on ne connaît que l'action immédiate et que l'on ingère pourtant sans hésitation sur l'avis des thérapeutes. Ainsi la médecine, en tant qu'elle guérit, c'est-à-dire qu'elle ralentit l'action destructive des forces naturelles a pour effet de changer des maladies

The text on this page is estimated to be only 15.61% accurate

194 tB BOVAMYSMK &c(iiolli*s etconnnospn «rniilros
niaiaailios lointaiiioii ot iuconniios. L*liommo fait

The text on this page is estimated to be only 10.69% accurate

CHAPITRE VU VR nOVARTSMB KSURIFTIEL DE
i/eXI^TEMČĚ PIIÉNONÊNALB I. Antinomie onlre existenrc et
ronnAl^^nnce : Le moi psychologique le oonçoil ntVcKsnin*incrit autre
qu'il n'est — II. L'être uiivernel do la mâiapliysiquo fo conçoit
nécessAîrement autre qu'il n'est. I A rinstigiition du Gt^nio de TK^^iuVc ot
du (•«'nio de lu (^onniissancce, riionimo ho conçoit uulro qiril irosl (|iinnt
aux con9lro évit^Se, quVIIe reconnaît h son principe une nécessité absolue
et qu*il existe un antagonisme irréductible entre c^s deux faits : existence et
connaissance. Tout être qui prend conscience de lui-même se

190 LB BOVARY6MB conçoit par là-même autre qu'il n'est.
Ainsi peut se formuler, selon son caractère universel, cet antagonisme
essentiel entre deux êtres, qui pourtant se conditionnent l'un l'autre, et
cette énonciation tire son évidence de ce principe qu'il n'est de connaissance
que d'un objet pour un sujet. Il suit de là que le moi humain ne peut
prendre de lui-même une connaissance intégrale. Pour se connaître, il se
divise, et c'est une partie de lui-même qui prend connaissance de l'autre
partie. L'acte même par lequel il s'efforce de prendre connaissance de lui-
même brise son unité. Comme on s'écarte d'un point de vue pour le
contempler, le moi s'écarte de soi-même, et, s'avancant sur la ligne du
temps, il ne saisit dans le passé qu'une image dont la conscience a conservé
le reflet, une image qu'une mémoire plus ou moins fidèle présente à sa vue,
plus ou moins déformée, privée de vie toujours. Le moi ne connaît de lui-
même que des formes cadavériques, que des fantômes vagues et multiples
évoqués par le souvenir. Il ne se conçoit pas tel qu'il est, animé d'une vie
complexe et qui se rue vers l'avenir. D'un point de vue plus positif encore il
apparaît que par le fait de sa division avec lui-même, il ne se connaît jamais
que partiellement, La

LR nOVARYSMB i9t fraction de lui-même qiril a érigée en sujet, écliappd & ses prises. Veut-il s'en saisir, il lui faut sVn ilôlacher, la repousser dans le royaume mort du passé, et tirer de sa propre substance un nouveau sujet qui va échapper ti son tour à ce nouvel effort de possession intégrale. Il faut donc de toute nécessité qu'il se conçoive autre qu'il n'est : lui, Tunique, le voici dispersé sur la ligne du temps en mille représentations diverses, et ces représenlations n'existent que pour un sujet qui, luimême, se modifie insensiblement et sans cesse, c'est-à-dire pour des sujets multiples, entre lesquels n'existe qu'une présomption d'identité que la fiction conventionnelle d'une unité. Il y a plus et ce moi, qui se conçoit distinct d'un monde extérieur, ne se perçoit qu'en fonction de ce monde extérieur : il ne prend conscience de lui-même que dans les modifications qu'il subit du fait de ce monde extérieur. Il ne s'appréhende lui-même que mêlé et confondu avec les objets qui le déterminent. C'est avec ses sensations qu'il construit ses perceptions, c'est-à-dire qu'il situe dans l'espace et hors de lui, & l'occasion de ses propres modifications, des causes imaginées, matérielles et sensibles, de ces changements où il se possède. En même temps, il faut constater oue s'il se

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

◆ i I , I I I ! l • 4 i » l I ! ' I I r I < t 108 LB UOVARYSMB conçoit
nocossaircmeDt autre qu'il n'est par le fait de sa division avec lui-même, il
ne connaît aussi les objets du monde extérieur qu'indirectement par le
rapport incomplet dans lequel ils entrent avec la fausse et partielle
représentation qu'il se forme de lui-même. D'ailleurs une présomption
d'irréalité p^{sc} déjà sur ces objets : lorsque, regardant de près à leur genèse
on les voit émerger de la sensibilité même du sujet, n'est-on pas tenté de se
demander s'ils ne sont pas de simples signes auxquels le moi confère la
réalité par un acte de volonté arbitraire? La matière et le monde extérieur
tout entier ne devraient-ils pas leur origine à cette même fantaisie;
intellectuelle par laquelle les premières sociétés humaines confèrent la
divinité à des idoles taillées dans le bois par la hache de leurs artisans,
idoles auxquelles elles attribuent un pouvoir souverain et auxquelles elles se
soumettent ? Vers quelque solution qu'on incline, il reste toujours que le
moi psychologique, pour se connaître, se conçoit nécessairement autre qu'il
n'est, que cette fausse conception de lui-même entraîne une fausse
conception des choses et frappe la connaissance tout entière d'une tare sans
remède.

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

LB BOVARTSME 400 II Si sortant du domaine de la psychologie, on ponctre dans celui de la métaphysique, la même conclusion s'impose avec une netteté logique encore plus manifeste. Au lieu de considérer une conscience individuelle dont on ignore le rapport avec tout le reste, on forme ici l'hypothèse d'un être universel hors duquel rien n'existe et dont toutes les formes individuelles ne sont que des manifestations et des dépendances. Or, il apparaît avec une nécessité logique et qui ne prête au moindre biais, que cet être unique ne peut se concevoir qu'autre qu'il n'est, puisque la division en objet et en sujet, condition de toute connaissance, brise son unité, puisque, absorbant toute la substance du réel, il ne peut tirer que de son sein les éléments de cette division. Cet acte initial par lequel l'être unique se distingue en sujet et en objet lève le rideau sur la fiction du monde phénoménal. Par le sortilège de ce geste métaphysique la diversité des choses apparaît dans le décor de l'espace et du temps parmi les intrigues complexes de la causalité

The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate

200 LB BOYAIYSMB lité. L'un prend conscience de soi-même dans le multiple et Tétat do connaissance, mascarade prestigieuse où la vie se délasse, se fonde sur le mensonge d'un être qui, par manière de jeu, secon* çoit autre qu'il n'est.

The text on this page is estimated to be only 13.71% accurate

DEUXIÈME PARTIE LE BOVAHYSME DE LA VÉRITÉ

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

LB BOVARYBMB DE LA VÉRITA 1. T«o BoTaryimo, romlilion
csiiontielle de la vie phénoménale, no pciilflre (nnu pour un cas
patliologii]uc. Ipversion du point tlo vue pr^rc«iGnt : le Bovnrismo comme
lot de la vie ph«*noménne. — II. I«a s'enté comme mensonge et romme
principe de toute conoepUon bovaryque. —III. Le pouvoir de «e concevoir
autre est la forme que prend dans la conscience le fait pur et simple à
devenir nuire, essence de'la vie phénoménale qui est une chose en
mouvement. Tous les chapitres précédents ont été rassem* blés sous le jour
d*unc même idée générale : on y a présenté le Bovarysme comme un cas de
pathologie. Mais les conclusions auxquelles ont abouti les derniers do ces
chapitres sont de nature à faire douter de la validité de cette qualification.
Le phénomène bovaryque s'y est en eiïet montré d'une application
universelle. Il est apparu comme la loi même et comme la condition de la
vie phénoménale. On ne saurait donc le. considérer comme une maladie
sans considérer, du mémo 12 / ^

The text on this page is estimated to be only 24.29% accurate

â04 LB BOVAHYSMB coup, comme une mnlatu la vie pliéiiom^^nHle tout entière, c'est-à-dire la vie telle «prcllc nous est donnée. Le boudliismo n*a pas reculé devant cette déduction h laquelle s'est également allaché, avec Scliopenliaut*r, tout le pessimisme contemporain. Un pareil verdict répond donc h unélat de sensibilité, réel chez certains élrés, et qui parvient d'ailleurs il se complaire à lui-m6me en des attitudes de détachement religieux ou eslliétique : des hommes qui ressentent la vie comme une souffTrance trouvent en ces postures une méthode et un moyeu anticipé pour se soustraire h la vie. Mais le fait que la vie phénoménale persiste, Tardeur dont témoigne Thumanité à la conserver et a la perfectionner interdisent de reconnaîtra la valeur d'une loi générale au vœu de cette sensibilité épuisée qui, pensant abolir la vie, n*abolit avec elle-même, dans retfort de renoncement où elle se rétracte, qu'une maladie de la vie. Le lait de rexistence phénoménale demeure donc la seule réalité donnée. Il emporte avec lui son excellence et la confère aux lois dont nous le voyons dépendre. Aussi nous faut-il considérer comme la modalité normale de la vie cette contrariété selon laquelle, sous le regard de la conscience, toutes les choses se conçoivent autres

The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate

LE HIOVAIT8NR S05 (luollos ne sont. Il nous fnul nllor jusqu*à
conr.liiro qiril y n i(lonlîli5 cnUv conunilre les choses cilrs coftnaifrr f/Nfrs
qu elles ne sont et que celle seconde dtMinition de la connaissance implique
la connaissance Icuil enli^re, selon son mode unique. LVire niolapliysique
se conçoit autre qu*il n'est, le moi psychologique se conçoit autre qu*il
n*est, voici les fondements do la vie phénoménale. Cetle conslallation doit
juslilier désormais & nos yeux toute la suite des phénomènes, depuis les
plus généraux jusqu'aux plus pariculiers, qui ont été exposés dans la
première partie de celte étude et où s'est manifestée en acte, à quelque
degré, la faculté de se concevoir autre* Cetle fausse conception, que toutes
les choses vivant d'une vie consciente prennent d'elles-mêmes, doit être
tenue pour la loi mémo de toute vie phénoménale. C'est l'impuissance à
faire sortir d'elle-même cette illusion qui doit être envisagée dorénavant, en
toute entité, comme une tareet comme le symptôme d'un déclin. II Il
convient donc de reprendre une ^ une chacune des manifestations
bovaryques qui ont été /

III • 206 LE BOVARYSMV étudiées précédemment de leur restituer, du point de vue que nous a fait découvrir une analyse plus complète, un aspect de santé qu'une observation faite d'un point de vue subjectif tendait à leur enlever. Avant, toutefois, d'entreprendre cette œuvre de réparation h iVgard d'un principe injustement déprécié, il nVst pas sans intérêt d'analyser les causes de cette humeur chagrine qui engagea dans cette voie calomnieuse les analyses précédentes. Il semble en effet qu'elle ait sa source en un sentiment profond de la nature humaine, et, pour cette raison, elle peut nous révéler quelque chose d'important touchant le mécanisme de la vie. Si, après avoir mis en lumière l'universalité et la fatalité du mensonge bovaryque, on s'est gardé ici de formuler une évaluation pessimiste de la vie et de ses conditions, il faut reconnaître que cette même constatation de fait serait de nature à motiver un autre jugement chez l'immense foule des hommes qui vivent et assurent par leur confiance et leur ardeur les progrès de la vie. Ceux-ci ne perdent pas courage lorsque quelque mensonge particulier leur devient apparent et les meilleurs s'efforcent seulement de le retrancher. Cette tâche leur fixe un but qui, atteint, leur procure de la joie. Mais leur courage viendrait

LB BOVARYSMB 207 sans doute à défaut s'il leur fallait constater que tous leurs efforts ne vont qu'à remplacer un mensonge par un autre et que les conditions mêmes de la vie phénoménale les condamnent à créer sans cesse des perspectives plus ou moins fausses. C'est que ces hommes sont menés par une croyance majeure qui est le ressort de leur activité : sous des noms plus ou moins symboliques et concrets ils croient à la vérité et tout leur effort se propose de réduire à cette conception idéologique les modes de la vie, d'imposer à la vie phénoménale ce joug : le joug de la vérité. Or, si Ton se reporte aux origines de la vie phénoménale, telles qu'elles ont été montrées ici, si Ton est bien convaincu de l'évidence de cette proposition, qu'aucun état de connaissance n'est possible que d'un objet pour un sujet, en sorte que toute entité vivante ne prend conscience d'elle-même qu'au moyen d'une falsification de soi, il apparaît que la vérité n'a pas de place dans la vie phénoménale, qu'on ne peut imaginer et situer l'idée de vérité qu'en un état d'identité absolue entre toutes les choses où toutes les choses se confondraient et s'évanouiraient et où cesserait, avec toute différence et tout reflet, toute conscience. Il faut donc reconnaître que Ton touche ici, avec l'aspiration à la vérité, à une nouvelle

208 tS BOYAKTSMB croyance bovaryque d'une force
extraordinaire et 'qui jouit dans Tesprit des hommes d'un caractère sacré.
Elle consiste à appliquer aux modes de la vie phénoménale une conception
qui exclut l[^] vie phénoménale, la loi d'un autre état que nous ne pouvons
imaginer et dc[^]crire qu'en niant & son sujet tout ce que nous savons de la
vie ordinaire, li — en niant qu'il soit soumis aux conditions A\i I temps, de
l'espace, de la cause et que la diversité y ait place. Au moyen de cette
illusion suprômo, ' l'homme, concevant la vie phénoménale autre qu'elle
n'est en son fond le plus essentiel et > rassemblant toutes ses forces pour la
réduire à t' cette fausse conception, s'élance constamment vers l'impossible.
Son élan, en raison du but , inaccessible vers lequel il se dirige, est
condamné ^ à un recommencement perpétuel. Condamné, c'est le terme
dont useraient les philosophes pessimistes, mais on dira ici que, par la vertu
de celle illusion métaphysique, l'élan humain est assuré d[^]une ardeur
toujours renaissante. Une force est ainsi engendrée sans fin, que la vie
phénoménale tourne à son profit. Se croyant destiné à atteindre la vérité,
l'homme à tout moment crée le réel. La vérité prise pour but est le moyen
d'une chose toute différente. I Avec cette conception de la vérité, telle
qu'elle t l

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

LK nOVARYSMR 209 vient d'Mrc anolysc'o, on touche au ressort le pins imporlant du mécanisme de la vie. On se voit, en même temps, inili

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

't ii !;■ ■! < I *' • * I ! = ! l'i I 210 LB BOVABTSME mépridë à cause d*cllc doit être remis en honneur ou considéré tout au moins d'un regard non prévenu • ni Sous ce nouveau jour et dans ces conditions nouvelles^ le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu*il n*est va reconquérir sans conteste la place que lui assigne son caractere d'universalité. Que le fait tle se concevoir autre soit inhérent à toute existence consciente d*ellcm^mo, voilà ce qu*il nous faut désormais accepter comme un axiome irréductible et contre lequel il n*était permis de s'insurger que du point de vue d'une fausse sensibilité intellectuelle. Dès que cette maladie de rintelligence est guérie, il nVst plus d*autre attitude à prendre à l'égard de cet état de choses que celle qui consiste à Tenregistrer dans lesprit et à en faire un mode d'explication uni\ersel puisque lon voit qu'il domine la vie phénoménale, la seule qui nous soit donnée, et qu'il se tient à son commencement. Or, ce qui éclate tout d*abord dans ce spectacle de la vie phénoménale, c'est qu'elle nous apparaît comme

LE BOVARYSMK 211 une chose en mouvement. A noire vue
l'univers se meut : ou le mouvement est, de toute éternité, la loi et le propre
de la vie — ou le geste métaphysique qui brise le sceau de l'Unité et pose
l'objet devant le sujet, déclenche aussi le ressort qui engendre dans le temps
et dans l'espace le mouvement du multiple sous l'influence de la cause.
Quelle que soit l'hypothèse, il reste que la vie phénoménale ne nous est
donnée que dans le mouvement. Elle n'est pas figée dans le fait de
l'existence pure et simple. A vrai dire, elle n'est pas elle devient. Elle
devient cela signifie — et c'est un pléonasme de l'énoncer — qu'elle
devient à tout moment autre qu'elle n'était. Ainsi la loi d'une chose en
mouvement et qui n'existe qu'à la condition d'être toujours divisée avec
elle-même, de ne atteindre jamais à un état de repos, c'est de devenir à tout
moment autre qu'elle n'est. Devenir autre est la loi de la vie. Or dans l'être
qui prend conscience de la vie qui l'anime et en forme une représentation,
cette loi se transforme et devient la nécessité de se concevoir autre. Avec le
pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est on possède
donc le thème même de la démarche de la vie en tant qu'elle prend
conscience d'elle-même. Le fait de se cou*

The text on this page is estimated to be only 27.63% accurate

' I «1 .1 ■fi 1 1 I II ! ^ ■\ ' I, 212 LK BOVARTSm cevoir autre est le reflet de cette réalité que nous imaginons objective et qui constamment devient autre. Se concevoir autre, c'est vivre et progresser. C'est de ce point de vue nouvellement acquis, et avec ce nouveau parti pris d'optimisme qu'une revue rapide des diverses sortes de Bovarysmes étudiées jusqu'ici avec quelque prévention, sera efficace pour remettre au point les conclusions précédentes. Il devra apparaître au cours de cette revue que toute conception bovaryque est pour la vie une attitude d'utilité, soit qu'elle desserve une titilifé pitremeni vitale^ soit qu'elle soii le moyen d'une ttiiiUi de connaissance.

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

* TROISIÈME PARTIE LE BOVARYSME» LOI DE
UÉYOLUTION

The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

•I ■ ■i ,l pi I

The text on this page is estimated to be only 18.85% accurate

CHAPITRE I LE BOVARTBME DB L*I1«DIV1DU ET DES
COLLECTIVITÉS I. La facnlte de le concerolr autre, considéré* sous son
aspect noruia), se confond avec la faculté d*éducation. Elle est un appareil
de mouvement et comporte un pouvoir d'exhaussement. — Limit<>9 de ce
pouvoir : sa subordination au pouvoir dYvolticF. — 11. L'importance de la
faculté bovaryque justifl« le.^ d

il6 LB BOVARYSIIB pliose, on n[^]avait considèrô tout d*abord de co pouvoir quo les conséquences pernicieuses. Chacun des types humains envisagés au cours du chapitre consacré au Bovarysme individuel apparaissait bien halluciné par le pouvoir de l'exemple et de la nolion. Mais cette hallucination (|iii le détournait de la satisfaction de son proprio moi, ne parvenait pas à Tégalier au modèle qu'il avait choisi. Le personnage se concevait autre qu*il Ji*était, mais il ne réussissait pas à réaliser la conception nouvelle qu*il s'était formée de lui-même. Il faut l'avouer, les exemples que Ton avait mis en scène n*étaient propres à illustrer qu'un cas particulier des effets de la faculté hovaryquo, tandis qu'ils repoussaient dans l*ombre tous les cas où le pouvoir de se concevoir autre emporte avec lui le pouvoir de s'égalier au modèle, d'acquérir par le moyen d'un' phénomène d'aimantation des qualités nouvelles. De ce fait, la faculté tout entière de se concevoir autre semblait frappée de discrédit. Comme conséquence du procédé que Ton vient d'exposer, ce fait encore s'était produit sur lequel il convient d'attirer spécialement l'attention : le cas pathologique» aperçu le premier, avait été défini tout d'abord par l'énoncé du pouvoir normal qui s'y manifeste. Le Bùvarysme[^] avait-on 1 ;'!

Le pouvoir déparli à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est, et sous cette définition, on avait étreint une propriété de l'esprit beaucoup plus vaste que celle que Ton croyait toucher et que suscitait alors le paysage psychologique découvert par Flaubert. On s'aperçut bientôt que, pour coïncider exactement avec les objets que Ton décrivait, la formule devait être complétée. On adopta alors cette définition qui limitait le phénomène à son expression pathologique : Le Bovarysme est la faculté déparlie à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est « tant qu'un homme est ^ impuissant à réaliser cette conception différente qu'il se forme de lui-même. Mais par-delà la restriction apportée par la nouvelle formule, l'esprit continua de percevoir comme élément principal du Bovarysme ce pouvoir de se concevoir autre sur lequel le Bovarysme des personnages de Flaubert avait attiré l'attention; le Bovarysme devint ce pouvoir même, si bien que l'on en est venu à conserver ici pour désigner la faculté d'évolution elle-même ce terme de Bovarysme qui fut employé d'abord pour désigner une défaillance de cette faculté » • Une telle transposition a pour effet, on le sait, de modifier quelque peu le sens que comporte le mot dans l'œuvre de Flaubert. Mais il a paru

• I j 'il 218 LB bovarysmb avantageux, pour deux motifs, de consacrer méthodiquement cotte confusion qui, par un ennoblissement du spectacle que Ion considérait, s'était d*elle-môme établie dans Tesprit. Par le fait du k malaise ou de la douleur qui fixent sur eux notre I attention, nos états pathologiques ainsi qu'on Ta ! noté déjà, nous sont mieux connus que les autres, , i en sorte qu'ils évoquent des idéos plus claires et I qui nous font mieux pénétrer dans la nature des choses. C'est ainsi que le pouvoir de se concevoir autre se manifeste avec une clarté d autant plus ; vive chez tous les personnages de Flaubert, que [ceux-ci, par leur impuissance à s*identilier avec le modèle qu'ils ont élu, nous laissent mieux ; voir l'écart entre la réalité qu'ils représentent, dont ils ne peuvent se détacher et qui persiste I BOUS nos yeux — et celle que leurs fcestes nous dessinent. D'autre part, il a semblé que 8*il est aisé de classer dans le domaine de la pathologie tels cas extrêmes 'où la conception différente qu'un être se forme de lui-même est accompagnée d'une impuissance absolue & se réaliser, il est jun nombre beaucoup plus grand d'autres cas où il est fort difficile de discerner si l'acte, par lequel un être se conçoit autre qu'il n'est, est de nature à aug^ I menter ou à diminuer sa puissance. Or dans tous CC8 casi ce que l'esprit distingue toujours avec

LB iOVARYSXB 210 netteté, ce qui continue de se montrer comme la marque caractéristique du phénomène, c'est ce pouvoir de se concevoir autre, cette sensibilité par laquelle l'être humain oïre prise aux images, nous enseignant qu'il peut être par elles déplacé, entraîné hors du lieu psychologique où il est présentement situé. I^e Bovarysme apparaît donc en son essence ainsi qu'un appareil de mouvement. Dans tous les cas pathologiques qui furent toOt d*abord énoncés, ce pouvoir moteur s'exerçait avec une force insufnsante ou dans une direction que contredisaient, soit les circonstances du milieu, soit le mouvement même dont était animée déjà la réalité à laquelle il tentait de s'appliquer. Dans les cas normaux où il sera maintenant considéré, il va au contraire s'exercer d'une manière efficace ; il va comporter un pouvoir de réalisation et d^eadaptation, c'est-à-dire qu'il sera un moyen pour un être d'ajouter quelque chose à sa personnalité, de la modifier sans la détruire, de la déplacer sans la briser. Le Bovarysme, comme appareil de mouvement, çeUe définition fixe son importance à Tégard

220 LR BOVAnVAMR d*unc réalilé dont on a constaté qu'elle n*est saisissable que dans le devenir. Plongé dans cette atmosphère du devenir qui enveloppe tout le réel, l*homme obéit & la loi du changement : il devient autre. Physiquement, il se transforme depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse; il en est de même intellectuellement et moralement aussi. Mais tandis que le premier changement s'opère sous des conditions purement physiques, que l'intervention des autres hommes et du milieu ne peut modifier que d'une façon insensible, la croissance intellectuelle et morale semble déterminée en grande partie par cette intervention, par l'exemple immédiat des paroles et des actes, par la notion qui est le legs des exemples et des efforts passés. On a dit, dans la première partie de cette étude, l'importance considérable de la notion par où les bénéfices que réalise l'effort individuel et qui ne profitent guère chez les autres animaux qu'à l'individu, sont transmis par l'homme à ses descendants, que ce legs dispense de recommencer le labeur des ancêtres. C'est ici le lieu d'insister plus fortement qu'on ne le fit alors sur ce caractère de bienfaisance de la notion. Grâce à ce pouvoir d'enfermer les résultats de l'effort individuel dans cette forme transmissible, les générations peuvent ajouter bout à bout. la suite de leurs efforts et en former

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

LB BOVANTtMB 2âl une sorame qui va toujours grossissant. De la sorte rhumanit(^ liistorique tout entière parvient il composer un seul et même être, un ^tre dont la jeunesse est illimitde puisqu'elle se retrempe dans la jeunesse individuelle de chaque g^*nération naissante, un être aussi dont la mémoire et Texpé* rience vont s*enrichissaut sans cesse. Par le pouvoir de la notion chaque individu se conçoit d*une façon supc^ricuro autre qu*il n'est, il voit se refléter dans sa conscience individuelle Timage abstraite de la pensée humaine tout entière. L'efKcacilé de la notion repose donc sur Texistence de ce pouvoir hovaryque qui permet à l'homme de 6*approprier et de s'assimiler les résultats d'un cfTort qu'il n*a pas lui-même accompli. Ce pouvoir bovaryque se confond ici avec la faculté d'éducation. Se concevoir autre par le moyen de l'éducation, subir la suggestion do la notion, c'est se déplacer et progresser, c^est se montrer capable de saisir la corde tressée par l'industrie de l'humanité, et de hisser, par un raidissement de TefTort, sa propre et frèle^ personnalité jusqu'au plateau conquis et aménagé par les meilleurs de Tespèce. Le Bovarysme est donc bien ici un pouvoir d'exhaussement. C'est sous le jour de cette idée qu'il a été considéré naguère* et qu'on en a fait Tapplication à un cas de liltém

The text on this page is estimated to be only 28.97% accurate

S22 LB BOVAITSMB t 'I f ri À ture, en une étude consacrée aux
Concourt et à ridée d*artt. ' Il importe toutefois de fixer ici les limites pri^*
cises dans lesquelles s'exerce avec efficacité; le pouvoir bovaryque,
d'indiquer son rôle et sa place par rapport à un pouvoir plus vaste qui
Tembrasse et dont il n'est le représentant qu'à un moment déterminé : le
pouvoir d'évoluer. Le pouvoir d'évoluer ne fait qu'un avec la loi du devenir
dont il est la traduction sous une forme active et subjective. Or le pouvoir
de se concevoir autre n'intervient que durant la période où ce pouvoir d'évo,
* luer s'exerce sous le regard de la conscience. Il n'est en quelque sorte
qu'un pouvoir de seconde main. Toute nouveauté sort de l'inconscient et
manifeste l'évolution du devenir : mais sitôt que cette nouveauté s'est
formulée et a été convertie en notion en une première conscience
individuelle, la voici propre à se refléter dans toutes les intelligences et à
être transmise à un grand nombre • 1 d esprits. Ainsi propagée elle va
exercer sur toute l. Itfve blanchi^ n* 17 mal ISIH.

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

LB BOTAIT8MB 223 une part de riiumaiiité sa fascination.
Tonte une part de riiumanî^ va la prendre pour idéal, se roncevoir in son image, faire eïïort pour la posséder. On pr>ul dire de ce point de vue que riioromo de génie Jorsqu'il invente, manifeste la seule action de la foi du devenir et qu'il échappe à tout Bovarysme. L*œuvre nouvelle qu'il met au monde procède du mode des germinations et des floraisons naturelles. De nouvelles corolles s'épanouissent au sommet de la tige mentale. La vie se transforme et devient autre en dehors de tout dessein prémédité. Mais pour que cette forme nouvelle ne demeure pas le privilège d'une seule intelligence, il faut qu'un grand nombre d'esprits aimantés vers le sommet où s*ouvre cette fleur nouvelle se haussent au-dessus d'eux-mêmes et se modifient jus(|u'i\ réaliser en eux-mêmes les conditions de cette nillure. Le Bovarysme est donc la forme que prend la loi du devenir durant toute la part du trajet qu'elle aecomplit sous le regard de la conscience. Elle est comprise dans le domaine de la psychologie et c'est pourquoi on parle ici la langue de la psycho« logie sans rechercher encore s'il ne serait pas possible de donner au phénomène une explicatioa plu» profonde. On suppose ici Texemple pourvu 13»

SSI t.B BOVARYSMB d*un pouvoir de suggestion. On adopte le point de vue exposé par M. Tarde, dans son beau livre, les Lois de l'imitation. Il est enfermé dans les limites que Ton vient d*indiquer, et pris seulement comme un moyen de fixer dans l'espèce humaine les inventions réutilisées par les meilleurs hommes, le rôle qu'il convient d*attribuer au pouvoir bovaryque, demeure, on le voit, d*une importance capitale. Or, qu'il soit inhérent à l'essence même de la vie humaine, qu'il soit une condition de son progrès, cela explique et justifie qu'il survive à sa nécessité. Du fait de cette constatation, tous les cas défavorables signalés dans la première partie de ce livre, toutes les déviations et toutes les difformités morales et mentales que Ton y exposa, ne sembleront pas une trop forte rançon des bénéfices qu'il procure. La proportion apparaîtra, en effet, bien faible, de ses conséquences funestes, des cas où il est accompagné d*une impuissance, de ceux où il «létoume une activité. de ses buts véritables, à la

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

LB IIOVARYSMB 225 somme des avantages qu'il procuro. Il suffit pour s'en rendre compte de jeter un regard sur tout ce que l'homme acquiert par le moyen de l'éducation, depuis le langage jusqu'aux notions scientifiques les plus complexes, jusqu'aux jouissances esthétiques les plus hautes. Il suffit surtout de considérer que sans l'existence de ce pouvoir, les découvertes individuelles ne se seraient pas transmises en sorte que le savoir humain serait demeuré à l'état embryonnaire, qu'il n'aurait point formé une somme, qu'il n'y aurait pas à vrai dire de savoir humain. Il n'en reste pas moins qu'il existe une pathologie du Bovarysme, c'est-à-dire que le pouvoir de se concevoir au lieu dont les bénéfices sont répartis d'une façon fort inégale à ceux qui en tirent profit, est pour beaucoup d'autres individus la cause d'égarement et le principe de ruine ou de ridicule que l'on a décrits. Le spectateur ne pourra que se réjouir de cet état de choses. C'est grâce à cette imperfection que la vie demeure pour lui un spectacle. Si le pouvoir de se concevoir autrement fonctionnait dans l'humanité selon un rythme absolument normal, si tous les hommes également jouissaient du pouvoir de se concevoir à la ressemblance les uns des autres

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

f2B LK BOVARYSMB^ I étaient également doués du pouvoir de réaliser cette conception, il n'y aurait plus qu'un seul exemplaire humain. La monotonie de la représentation sentait engendrer un ennui destructeur de la vie même, et le pouvoir d'imiter se verrait aboli faute de types différents, proposés à l'imitation. Le monde se figerait dans l'identique. L'attitude du moraliste sera différente. Avec son habituel souci de réforme et de redressement il mettra les hommes en garde contre les excès, et les déviations du Bovarysme, et s'efforcera de régler le cours de ce pouvoir, d'en réduire l'activité à ses modalités normales. Il formulera à cet effet quelques maximes. La mieux appropriée tient dans cet impératif : « Sois en harmonie avec toi-même. » Flaubert, qui se crut peut-être attiré ! vers Faction et qui se confina dans l'idée, fut cependant dur vers sa vingtième année à ce précepte dont il fit le talisman dans une lettre à son ami Le Poittevin : « Sibi constat », tel est, dit-il, citant Horace, l'état du sage. C'est de cet état de fait qu'il { déduire conseil qu'il se donne à lui-même : « Sois en harmonie avec toi-même. » Cette maxime en effet, si on ne la prend pas comme un frein trop fort de nature à paralyser le mouvement nécessaire à la vie, peut être utile à distinguer la limite où le Bovarysme cesse d'être utile »•

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

I.R BOVARYSaiR 227 l'oxpression d'un progrès normal pour dévîor vers la pathologie : « Soisen harmonie avec loi-mt^mc »>, cela signiie avec plus de dôUiil : Sache parmi le grand nombre de notions qui sont proposées à Tadmiration de ton esprit, sache distinguer celles qui doivent demeurer pour toi de simples objets de, connaissance, de celles qui ptMivent être des buts pour ton activité. Qu'il s'agisse des directions où tu dois appliquer ton intelligence ou de celles que doit suivre ta sensibilité, apprends à reconuiitre parmi ces notions qui brillent dans ta conscience pour fasciner ton énergie, celles qui saccordent avec Timpulsion naturelle de ton intelligence et de ta sensibilité. Pr«*f%ro celles-ci, réserve pour elles toute ton ardeur, qu'elles soient seules pour toi des buts. A Tégard de toutes les autres observe l'attitude d'un spectateur curieux qui demeure en son observatoire et s'intéresse aux contours d'un paysage. Garde-toi de ressembler & ce personnage d'Ibsen, toujours prêt & admirer quelque chose en dehors de lui-même. Ne va pas chercher en dehors de toi un point d'appui pour ton énergie. Sois en harmonie avec toi-même; que toutes les forces de ton être convergent vers un même point, que les forces nouvelles que tu vas développer en toi ne contrarient pas Teflort des précédentes. Construis ta

■ I f . I ê '* • 'w \ I 228 LB BOVALirSMB personnalité fulu.*o
dnas le prolongement de l'ancienne : que Tune puisse s'ajouter à Tautre,
bout à bout. — Le moraliste pourrait ainsi prolonger longuement son
discours. U ignore ou feint d'ignorer que ce pouvoir de choisir avec plus ou
moins do bonheur la direction favorable aux actes^ est luini«^me déterminé
par le degré de convergenco des forces léguées par l'hérédité, qu'un
individu, un peuple, un groupe social quelconque doivent à leur passé, en
même temps qu'aux circonstances du milieu, la possibilité d'adopter pour
leur avenir l'orientation qui convient et que les mémos causes assument
seules le crime d'un mauvais choix. III A 86 départir de Tattitude du
moraliste ou du conseiller pour se retrancher dans le point de vue positif de
Tobservateur, le Bovarysme fournit du moins un mètre qui permet
d'apprécier avec quelque rigueur le degré de force ou de santé d'un être —
individu ou collectivité — et dans une certaine mesure de pronostiquer son
destin.

LB BOVARYIIMS 229 Ce principe d'évaluation peut être utile égale* ment au psychologue et au sociologue. L'un et l'autre ont pour champ d'observation un être dont c'est la fonction essentielle de se concevoir dans une certaine mesure autre qu'il n'est, pour qui l'accomplissement de cette fonction est une condition vitale, au même titre que les actes de nutrition et d'assimilation sont pour les animaux des conditions de vie. Cet être se conçoit-il avec obstination semblable à lui-même» il va périr, car parmi les circonstances du milieu qui changent et exigent une adaptation incessante, voici pour lui toute évolution arrêtée, toute croissance entravée. Cet être qui se répète indéfiniment semblable à lui-même va se trouver dans un état d'infériorité flagrant vis-à-vis de tous les êtres de même nature, qui subissent une évolution normale. En cas de conflit, il lui faut disparaître. Se conçoit-il au contraire à l'image d'un modèle absolument différent, le voici encore destiné à périr. Car il va se montrer impuissant à atteindre le modèle qu'il s'est proposé, et son énergie employée tout entière en un vain effort va se dissiper. Il semble donc que le mode le plus favorable du Bovarysme consiste pour un être à se concevoir autre qu'il n'est, dans la mesure où cette conception nouvelle est assez proche de l'ancienne pour pouvoir s'y ajouter. De

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

I 1 ^ * I I I il ■ II I II I il 230 LE ROVARTdMB la sorte le
Bovarysme est le modo inôme de la croissance, un modo qui associe le
changomont avec ridontiquo dans les proportions qu'il faut pour former
une rivalité o(la dt^velopper. Toutofois entre les doux cas extrêmes que Ton
1 ; vient do signaler, c'est-ii-dirc dans Tintorieur dos i' limites où la faculté
de se concevoir autre trouve À s'exercer et où la vie est possible, il y a place
pour bien dos nuances. Le pouvoir de se concevoir autre, avec les
conséquences défavorables i] qu'il entraîne, comporte, selon les êtres
dilTéronis et au gré des circonstances dilTérentos, une ampleur variable.
Pour apprécier le degré de bienfaisance de révolution bovaryque qui
s'accomplit dans un être, Tobscrvatour devra tenir compte de ces
diiiérences. Dans quelle . mesure un être peut-il se concevoir diiiérent de
lui-même avec bénéfice? Dans quelle mesure peut-il persister à se
concevoir semblable k luimême sans risquer de se voir distancé parTévolu•
tion du milieu où il plonge, et de ce fait menacé de mort? Voici des
appréciations de quantité qui sont d'une importance majeure, qui sont aussi
très complexes, et où Tari de Tobserveur doit tenir lieu de règles fixes et
d'instruments de précision, dont Textième multiplicité des cas défie
l'application. Il semble pourtant possible de formuler à l'égard

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

LR BOVARTSMR %\i (lo ce domaine empirique, ii défaut de lois^ qui'lqucs principes d'évaluation. On a vu que le pouvoir de se concevoir autre apporte un bénéfice dans la mesure où il est DC mière remarque, il faut se hAter toutefois de notifier cette autre. Elle nous avertit de tenir compte dans nos appréciations du degré comparatif de virtualité des réalités en jeu. Or, on peut se représenter le degré de ce pouvoir virtuel conditionné en chaque réalité par une propriété inhérente au germe qui lui donna naissance : il n'est possible, en cette hypothèse, d'apprécier ce pouvoir

232 LB ROVARYSMR que dans les eiïels où il se manifeste et qui ne peuvent être prévus. Mais cette virtualité se montre aussi, en quelque mesure, déterminée par l'intervention des circonstances extérieures: or» c'est lh une action qu'il est possible d'observer et dont ou peut jusqu'à un certain point fixer l'importance. La loi parait être celle-ci : la possibilité de varier, c'est-k-dire, en langage psychologique, de se con* cevoir autre avec efficacité sous le jour de ia conscience, est d'autant plus étendue pour un être — individu ou collectivité — que cet être a varié avec plus de continuité depuis ses origines ; cette possibilité est d'autant plus limit(5e que cet être est demeuré plus longtemps stationnaire à quelque état do son évolution, c'est-à-dire qu'il a été maintenu sons variation dans ce même état pendant un temps plus long. Ce facteur de la durée est à Tégard des évalua* tiens à émettre sur le destin d'un être quelconque d'une importance majeure. On voit de suite que son intervention va, dans certains cas, faire obstacle à ce que le principe posé par la première remarque développe ses conséqueilces. Une réalité, avait-on dit, comporte une virtualité d autant plus grande qu'elle «est plus proche de ses origines. Ce pouvoir virtuel, faut^il ajouter, se trouve |Miral^sé, si cette réalité a été retenue dans

LB BOVAIT8MB 233 une forme fixe, pendant une longue durée, fût-ce à un état de son développement proche de ses origines. Il arrive donc qu'une réalité encore rudimentaire se vote figée & jamais dans une forme fixe, alors que des réalités très anciennes, et qui ont subi déjà un grand nombre de changements demeurent capables encore d'admettre des modifications nouvelles. Les peuplades sauvages offrent un exemple du premier type : fixées d[^]s les premiers temps de leur vie commune aux plus bas degrés de l'échelle sociale par des circonstances longtemps 'immuables qui n'exigeaient point d'elles un changement[^] elles se montrent de nos jours incapables de se modifier. On peut leur opposer en contraste les peuples d'Europe qui, après avoir subi de multiples métamorphoses, continuent de se montrer aptes à accepter encore des changements nouveaux. A préciser par une image cette importance du facteur de la durée, concevons qu'un bloc d'argile demeure propre à recevoir toutes les formes tant qu'un statuaire, le pétrissant sans cesse, lui conserve son élasticité. Satisfait de l'une des formes qu'il lui a imposées, l'artiste laisse-t-il au temps le soin de sécher sa statue sous l'action de l'atmosphère, voici ce bloc d'argile désormais durci et rebelle à toute métamorphose, condamné à

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

834 LB BOVARTSMS montrer toujours la mi[^]me effigie, sinon à être brisé sous le marteau. Les quelques principes d'évaluation que Ton vient de formuler trouvent dans la biologie leur confirmation. Cette science nous montre tout d'abord que les organismes sont susceptibles de changements d'autant plus grands qu'ils sont plus proches de leur origine. L'évolution de la siVio des espèces animales peut, en effet, se figurer par un éventail, dont toutes les branches issues d'un même angle, où il semble qu'elles se confondent, vont par la suite s'écartant les unes des autres, excluant de plus en plus toute possibilité de communication entre elles. On trouve au sommet de l'éventail une virtualité que Ton peut croire illimitée, un germe que Ton peut croire gros de toutes les formes futures de la vie. Mais sitôt que Ton considère une des branches de l'éventail en dirigeant l'observation dans le sens qui va vers son[^] extrémité, on voit diminuer, à mesure que l'on approche de cette extrémité, le nombre des variations possibles. C'est ainsi qu'à sa souche, le groupe échordé possède le pouvoir de donner nais

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

LE BOVARYSMB 233 sîuico aux /rjiforarJrs. aux ttatiriers et aux verlé^ hn's. Or silùl que la forme verléhréc csl consliluéc la possibilité est écartée pour elle d*engcndrer les iiniciers et les loptocardes, en sorte que sa virtualité se trouve diminuée d'autant. C'est ainsi de morInnce, reçoit des faits biologiques une confirmation éclatante. On rencontre tout au bas do Técholle animale des formes d'une extrême simplicité et dont la période d'évolution semble avoir été très brève : l'amibe est de ce nombre. Ces formes manifestent pourtant une invincible obstination h demeurer semblables à elles-mêmes et se montrent réfractaires à toute modification. Au contraire, des organiamett dont les formes ancestrales n'ont jamais été fixées à aucun moment

236 LB BOVARYSMB de la durée, se montrent toujours capables de métamorphoses malgré leur haut degré de perfection. Il en est ainsi des oiseaux ^ Il appartient au sociologue d'appliquer aux collectivités humaines, pour apprécier leurs chances de durée, les remarques que Ton vient de faire, et dont les exemples, empruntés à la biologie, ont paru confirmer la justesse. Il est permis de penser qu'il en est des groupies sociaux comme des organismes animaux, en sorte que l'apparition d'une conception bovaryque assume parmi les collectivités humaines une signification opposée selon qu'elle se manifeste parmi une société en formation ou parmi une société ancienne, pourvue par une longue hérédité historique d'organes religieux, moraux et politiques que coordonnent entre eux les fibres d'une sensibilité homogène et invétérée, élaborée aux sources de Téthnicité de la langue et de Thabitat communs. i. Les travsn de M. R. Qnlnton, établissent sans conteste la •apèrioriU snatoniiquegeoiDéaie temps que l*eztiémer6cenee de la daaee des oiseaux. Y. G. R. de l'Académie des Sciences, 14 avril iW.

LB BOVARYSMB 237 Une société de ce type ancien peut bien, à vrai dire, évoluer encore, mais elle n'a pas le choix entre un grand nombre de directions. Si l'instinct de conservation continue de l'animer, elle n'évoluera que dans le sens nécessité par ses antécédents historiques. C'est ainsi qu'elle pourra mobiliser tout ce qui est en elle pouvoir d'inhibition, afin de proportionner ses forces régulatrices à l'impulsion diminuée de son activité assagie. C'est ainsi que le frein religieux pourra peut-être sans danger être aboli, faisant place à une coutume morale convertie en instinct par une longue pratique héréditaire. La foi religieuse pourra disparaître, ne subsistant plus en effigie que dans l'extériorité de quelques pratiques, à l'état de beauté archéologique et de vestige d'un passé, sans lequel la réalité actuelle du groupe social n'eût pu se constituer; mais elle ne pourra sans danger être remplacée par une autre. Non plus, la coutume morale issue de cette foi ancienne, accommodée au moyen de mille compromis ingénieux au tempérament de la race, ne pourra être remplacée par une coutume morale dérivée d'une forme religieuse différente et apprêtée par le tempérament d'une autre race. Cette coutume morale différente viendrait ici comme une branchiole de poisson mis à la place d'un poumon de mammifère*

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

I I 238 LK BOVAIIYSMB fèro, elle ne correspondrait à aucune des nécessités de l'organisme auquel on voudrait l'appliquer, et par ce défaut de coïncidence, y causerait un désordre mortel. Il semble donc qu'il faudrait interpréter comme le signe d'un déclin, comme un symptôme de décomposition et de mort, de la part d'un (groupe social ancien et décliné, le fait de se concevoir, au point de vue de sa coutume morale, au point de vue de ses préjugés de sensibilité, au point de vue de ses évaluations sur les choses, à l'imitation d'un groupe social différent. Si l'apparition d'une conception bovaryque. comporte en un groupe ancien les conséquences désastreuses que Ton vient d'énoncer, il en est tout autrement — et c'est ce qu'on se propose en ce chapitre de mettre en lumière — pour un groupe de formation récente. Celui-ci, qui ne possède encore aucun plan organique, aura tout avantage à se concevoir autre qu'il n'est, à mettre à profit les expériences des autres groupes déjà constitués, car il abrège, par cet expédient, la lente période de formation par laquelle ces groupes ont dû passer avant de parvenir à l'état organique, il s'épargne mille vains essais; du premier coup, il use d'un système qui déjà a prouvé son efficacité à faire vivre des hommes en société. Cet emprunt à un modèle étranger ne contrarie en lui aucune

d

LK ItOVARVSMB , ^39 (liiiposilion déjà prise, ne brise rien t|iii

The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate

2fO . LB IIOVAIIYSMK t ' • I (Celle fuusse conception d olíos-
mêmcS, leur a doiir. élé utile h se fornior en nations; mais on voit s^inscrire
la r<5aclion de ces jeunes énergies aux dilTérences qu'elles imposent
jusqu'à la Hc^formc, au gré de leurs convenances et de nécessités
particulières, i\ la règle identique h laquelle elles avaient fait appel pour
prendre forme sociale. De même, ainsi qu'on l'a déjà noté, la civilisation
romaine a servi de corset utile à celles de ces masses humaines qui se
fixèrent dans le sud de l'Europe : agissant d'une façon plus directe que
l'idéal chrétien, elle a été pour elles un puissant moyen d'organiser le droit
de propriété, base et moyen à son tour de toute civilisation supérieure.
Notons encore, qu*en matière sociale, le rùlo de la durée montre clairement
son importance et de la même façon dont il Ta manifestée à regard de la
biologie. Le fait qu'une société est demeurée très longtemps sans varier,
durcie dans une même forme pendant des siècles, — plus que le fait de
s*être écartée de ses origines par un grand nombre de transformations, — la
rend impropre à des métamorphoses nouvelles. L'exemple de la Chine»
figée depuis une période voisine, sembler-il, de ses origines dans la
répétition des menées pratiques et incapable de se modifier à Tinstiga

Lit ROTAITIIMII 241 tion d*uno civilisation supérieure, cet exemple est caractéristique. 11 Test davantage si Ton considéra par contraste Textraordinaire puissance d'assimilation dont témoigne le Japon et si l'on remarque que les parties connues de Thisloire de ce petit pcMipIo, nous le montrent de tout temps instable et changeant, présentant des phases variées et s*acheminant vers les temps modernes à là fa(;on de nos barbares d'occident par la pratique d'ins^ titutions féodales qui inïpliquent par la multiplicité des foyers d'influence et d'initiative possible, une multiplicité. aussi d'expériences diverses. L'Amérique aussi nous offre un exemple pareil et plus signilicatif encore par IVcrasement d'une race par une autre. Les Indiens, représentants d*une civilisation primitive, qui a peu évolué et qui peut c^tre réputée très proche de l'état originel de toute civilisation, les Indiens se montrent incapables de s'adapter aux modalités nouvelles avec lesquelles ils entrent en contact. A demeurer durant un long intervalle sous le joug do coutumes immuables, ils ont perdu le pouvoir do se modifier. Au contraire, les Anglo-Saxons, les Germains, les Latins et les Celtes, qui ont fondé dans ces contrées leur empire et qui y instituent des expériences nouvelles si appartiennent tous à des groupes européens d'une civilisation avancée, mais

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

i 242 LR BOVARY8MB , j . I (« 'I i qui n*ont cessé de se transformer conslamniont. ! Il importe donc, on le voit, pour évaluer les I « chances d avenir d'un groupe social, de ne pas I tenir compte seulement de son état de civilisation I avancée ou rudimentaire. Il faut s*inquié(er aussi I de son aptitude antérieure à varier insensiblement, ; à se concevoir continûment quelque peu différent t do lui-même. La vitalité d*un peuple stMuhle j compromise par deux mesures extr(^nics : i'imitai tion servile de lancêtre et Timitation du modèle I étranger dans des proportions trop fortes et qui ne i permettent plus Tassujettissement des modes de la réalité imitée & ceux de la réalité ancienne. Entre ces deux mesures extrêmes, il y a place ; pour un lent pouvoir de métamorphose où la i faculté de se concevoir autre fait preuve du ; caractère d^excellence que ce chapitre avait pour objet de rendre manifeste. A Tappui de cette excellence on ne saurait invoquer d'exemple plus décisif que celui de la Renaissance. Aussi importe-t-il de confesser ici que si Ton a pu montrer dans la première partie de cette étude les quelques déviations subies, du fait de ce formidable phénomène do suggestion, ;: ! par quelques activités originales, on no saurait mettre ce dommage en ligne de compte avec Textra* ordinaire enrichissement qui fut réalisé par la

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

LR BOVARYSMR tMî Renaissance au b n ce de rhumanit 
tout entière Si /e pouvoir défi se concevoir autre^ de 8*appliquer les
bienfaits do notions et d*une culture que Ion n'a pus soi-ni me inventées,
s*exerce en cette cir* constance au détriment de quelques variétés
humaines particulières* il faut proclaraor qu*il se montre ici, avant tout, le
moyen même du phéno* mène humain, sans lequel ces variétés
n'existeraient point. C'est par son pouvoir de se concevoir autre que
l'homme peut évoquer, sous le regard de sa conscience et utiliser pour son
règne sur les autres espèces et sur les choses, la somme de tous les elTorts
accomplis par les individus de son espèce. Le Bovarysme, facuU de
mécontentement et d'insatiabilit i s'avère ici la faculté humaine par
excellence. 14»

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

T r i I MCHAPITRE II BOVARTSm mSBNTIBL DE L*ÊTB
ET DE l'hUMANITÉ !• Le Ton de fexistenca phénoménale conçu comme
on déttr de possession de PoUmdnie dans la connaissance. — II. Utilité de
la croyance an libre arbitre et de riilusion du moi pour réaliser ce ▼œa de
connaissance* I Les quatre manifestations*, ofi Ton a observé dans la
première partie de ce livre les effets truii fiovarysme essentiel de riliimanité,
sont unies entre elles par un lien de déjx'iidancosi étix>il qu'il semble
préférable de ne pas les séparer, pour les examiner du point de vue nouveau
auquel nous a fait accéder la réduction deTidée de vérité à Tidée d'artifice,
de moyen, d^illusion. Attaché à la croyance en une vérité objective,
persuadé que toute conception, pour être acceptée, devait être évaluée sous
le jour de cette vérité et recevoir sa i. Le Libre arbitre, rOnité dn mol, le
Génie de rEspèee, le Génie de U Connaissance. 1 I :

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

LB BOVARTSMB 215 sanction, on s'était évertué tout d'abord à nier à quel point l'idée du libre arbitre est réfractaire à toute construction à quel point elle implique contradiction : c'est ce grief qu'on lui avait imputé, c'est de ce chef qu'on l'avait condamnée. De rien du tout on avait dissocié les éléments qui composent l'idée du moi d'avec la discrediter en la montrant illusoire. De même encore, on avait montré refléter des hommes pour augmenter leurs joies vainement orienté vers ce but irréel. Délivré de la croyance en une vérité objective, on va maintenant considérer ces mêmes manifestations de l'activité humaine sous le jour de leur efficacité à procurer les fins où l'on voit que l'activité humaine aboutit. A vrai dire la destruction de l'idée du moi à laquelle avait conclu déjà l'une de ces analyses précédentes avait bien pour effet de rendre sans objet toute l'illusion que semblait devoir entraîner après elle la découverte du caractère illusoire inhérent à l'effort humain. Qu'importe, en effet, l'exploitation de l'individu par le Génie de l'Espèce ou par le Génie de la Connaissance, si le moi individuel n'est qu'une apparence inconsistante, le point où à quelque moment de la durée, se fixent, en un équilibre instable, des forces multiples, complexes et insaisissables, qui tout d'un coup, sous une même étiquette, auront formé

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

i . (I y SIC LE BOVARYSMV ^ des comliinaisons nouvelles ?
L'individu recherche j la volupté qui lui semble son but k elle-même, il !'
veut augmenter son bien-Atrc par la science ; qu*imjj, porto si son (h»sir le
trompe et exploite son eflbrt i! • au profil d^autres buts, puisque aussi bien
cette '\ forme individuelle qui, sous ce nom de moi, désil rait, sVst déjà
dissipée pour faire place à un fan•J lôme nouveau et aussi éphc^mère? r
Désintéresse dos buts illusoires que s'obstine h ; convoiter une entité
imaginaire, il est donc plus aisé de s'attacher, ainsi qu'on a résolu de le faire
ici, aux phénomènes qui, parmi IVcoulement des individus, demeurent à
travers la durée sur la scène du monde, ik ces fins que réalise le désir
humain détourné des objets chimériques pour lesquels il 80 consume : la vie
de TCspèce et la Connaissance. t ' il 1 1 ' I 1 1 ' Si d^ailleurs, on s^enhardit a
donner un sens au fait même de Texistence phénoménale, il semble qu'il
faillie mettre i\ sa source un désir de connaissance. Il est à la rigueur
possible pour Tintelligence, d'un pfûnt de vue métaphysique, d*iu)aginer en
dehors de l'existence phénoménale, un être privé de la connaissance de soi-
même. Mais dès qu'un pareil être sort de cet état d'inconscience où on 4e
situe et, brisant son unité, se pose vis-à-vis de lui-même eu une infinité
d'objets pour une inii• h

L'« BOVAIIY8MS 217 nité de sujets, il ne semble pas possible de donner à cet acte une autre explication que le désir de prendre conscience de soi-même et de se donner à soi-même en représentation. Quelque effort que fasse l'esprit pour attribuer à la vie une autre signification, il n'aboutit qu'à des conceptions puériles où il construit, avec des matériaux fragiles et éphémères, dont l'instabilité fait seule le charme, un état qu'il imagine heureux et parfait. Mais il n'imagine cet état heureux et parfait qu'en attribuant à ce qui est privé de mouvement, à ce qu'il formule éternellement semblable à soi-même, les propriétés et les passions de ce qui est en mouvement incessant sous l'aiguillon d'un désir inassouvi et qui ne se peut procurer de la joie que par l'intensification de la douleur et de la privation. L'esprit s'élève-t-il au-dessus de cette conception contradictoire, il ne trouve un terme et un but à la vie phénoménale que dans la cessation de celle-ci, dans sa résorption en un état d'unité absolue hors de la conscience de soi-même : c'est à quoi aboutissent tous les efforts logiques du souci religieux ou métaphysique, le Bouddhisme avec une entière sincérité, le Brahmanisme et le Déisme avec la conception de fusion en Dieu assignée comme but à la perfection individuelle. Tandis que la première solution ne supporte

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

!. S48 LR nOVAllytMl N •p pas Texamon parla contradiction qu'elle inipli(|iio, f la seconde est une condamnation de l'existenco pliô^ nomt^nale puisquVllo ne lui donne d*aulre aspira■ tion que sa propre suppression. En doliora de ces deux tentatives dVx|dication qui, ni Tune ni Taulre n'atteignent leur objet, il n*en reste pas d*auli'e que celle qui consiste h voir dans la eons

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

t.K ll«lVAIIVrtre. 1/illusion du libre arbitre devient ici le reflet de cet acte arbitraire, c*ehl-ù*dire écbappant h tout dfHerminisnie, par le(|uel TKtrc, brisant le sceau de sou unili^ et s éveillant du soniueil de Tinconscience, prend connaissance de lui-même dans lu division infinie de sa subsinnee. Un peut imajriner (|u*il y a en tout indivitlu particulier, fragment dans Tunivers pbéuoni(*nal

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

I •> I I . Il ! I I 'i I â5(> LB DOVAnVSMR \ le contour inflexible des décors. Ces héros ne congl quièrent donc le sentiment d'une liberté unifiée plus que pour voir dans les événements de leur vie les effets incommutables de cette liberté et pour ;. se poser en spectateurs devant l'image de leur destin. C'est l'attitude esthétiquement où ne se hausse qu'un petit nombre d'individus. Mais ce petit nombre suffit pour que soit réalisé d'une façon concrète le vœu de connaissance où Ton a situé la raison d'être la cause et la Un de l'existence phénoménale. Il Pour l'ordinaire, les hommes ne parviennent pas à cette attitude sereine où la joie du spectacle qu'ils ont institué leur compense les angoisses où parfois ils se débattent comme acteurs. C'est qu'aussi, cette attitude, réalisée en un trop grand nombre d'êtres, aurait pour effet de diminuer l'intérêt du spectacle. A savoir écrit d'avance le texte entier du drame, à savoir qu'aucun effort n'y peut rien changer, à savoir qu'ils ne sont rien de plus que des acteurs, les hommes

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

I.K HOVANVhMk tS*il KiMl(*siiiléi*c88craienl(lc leur jeu, de leurs paroles et (l«; leurs mimiques; ils ressembleraienl k ces cabotins, qui rt^citent pour la salle des tirades pulliotiques, tandis qu'ils murmurent quelque gaudriole & l*oreil]o de Tactricc qui leur donne la réplique. La lictiou de la personuuliU^ et relie du libre arbitre font obstacle à ce ralonlissemout de riutorôt et suscitent les péripéties lt»s plus poiguanles do la représentation. Par la première de C(*s lictions le souvenir est aboli du lien qui faitdt* cliaque ôtre individuel une consé(|u

The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate

25â LE HOVAnVSMB germination de motifs, afin d'enraciner
Tucle dans les régions profondes de leur volonté, de lui imprimer le sceau
de leur personnalité coulumière. La croyance au libre arbitre remplit à
Tt^gard de riunianité roflice de cctic suggestion. A savoir qu'ils ne peuvent
rien cbanger à la forme de leur volonté, aux modes de leur activili% à la
fatalité de leurs passions, non plus qu'aux circonstances avec- lesquelles
leur personne doit en venir aux prises, la plupart des hommes seraient
atteints de désespoir ou frappés de torpeur. Au contraire, une confiance
joyeuse, une ardeur singulière et un intérêt puissant les stimulent à se
persuader qu'à tout moment ils sont maîtres de changer leur destinée en
modi liant souverainement la forme de leur âme, en modifiant, oussi en
quelque mesure . la forme du monde. La croyance qu'ils peuvent agir sur.
eux-mômos donne naissance à toutes ces complexités du monde moral que
Ton a décrites en traitant une première fois de Tillusion du libre arbitre, et
qui sont le sentiment du mérite et du démérite, celui de la responsabilité,
celui du remords, toute cette floraison d'apparences psychologiques qui
jetteAt tant de trouble et de violence dans les actes humains. Par là donc est
assuré l'intérêt d'un spectacle dont la cruauté même se trouve justifiée par

LB BOVARYSMB 253 la joie du spectateur qui se repaît de sa
vue. Cet ensemble de croyances au moyen desquelles le sujet qui connaît
est déterminé à être pour lui-même un objet d'étonnement, d'étude et de
contemplation, apparaît ainsi que la manœuvre la plus avisée de Tôte
phénoménal pour satisfaire son

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

S54 LB nOVARTSMB hommes de ses découvertes, fait sa joie du seul fait de connaître, du seul spectacle de toutes les choses créées par l'activité objective de Têtre. Si Ton observe que le cycle des illusions qui aboutissent à favoriser le vœu du Génie de l'Espèce ont du même coup pour effet d'engendrer les êtres qui vont être les spectateurs du drame phénoménal, il apparaît que cet ensemble d'artifices» qui se traduisent chez l'Homme par autant de conceptions bovaryques, tend à réaliser cette volonté unique d'un être qui se veut étreindre et posséder dans la connaissance de soi-même.

The text on this page is estimated to be only 16.50% accurate

QUATRIÈME PARTIS LE RÉEL

The text on this page is estimated to be only 18.34% accurate

LB RÉBL î. !j« Bovwrysmf comme moyen de production da réel.
— If. Mode de production de la réalitè psychologique. — 111. Modes fie
production de la réalité objective : Un compromis entre un principe de
luouTementet un principe d'arrêt; —.un compromis rntre un principe de
dissociation et un principe d*astociation* — IV. l/utilité humaine cause
arbitraire de la création du réel. — Utilité de connaissance. — Utilité v^le.
— V. An caractère illiisoire de la croyance en une vérité

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

SoH LE BOVARVftMR rcuse, toutes lc8 divergoncos et toutes les
oppositions où 80 nfinnileste le fuit de Texistence phénora

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

LE BOVARTftMB 259 croyance à celle vfrilé. On aperçut qu'il n'y a pas lieu de tenir rigueur à un pouvoir qui nous fait concevoir les choses autres qu'elles ne sont si, à vrai dire, les choses ne comportent pas une réalité fixe, et, dans la troisième partie de cette étude on reprit avec complaisance l'examen des diverses conceptions au moyen desquelles l'esprit, par la vertu de ce pouvoir de déformation, nous ouvre sur les choses les perspectives où nous les saisissons. Il reste maintenant & fournir une dernière explication sur la dif^flinilion que l'on a donn^ce du pouvoir bovaryque de l'esprit. Cette déHnition prorèdo de lancieu stylo. Kllc date de l'époque où la foi en Taxislence d'une viVit<5 objective était le point de départ de toute spéculation mentale. Du point de vue auquel on se tient actuellement, le pouvoir de concevoir les choses autres qu'elles ne sont ne doit plus apparaître que comme une expression mythologique du pouvoir pur et simple de eonnaitre, ce que l'on nommait le pouvoir de déformation de l'esprit doit apparaître ainsi qu'un pouvoir créateur. Il n'y a pas de vérité objective, mais la croyance en une vérité objective n'en continue pas moins tt gouverner l'humanité. C'est du point de vue de cette croyance que la définition du Bovarysme est donnée. Principe de toutes les autres conceptions bovaryques, la croyance en une vérité

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

I , 200 LK BOTAIirilMR olijoclivii» (jiiî ne parvient jamui» h se
sulisrairo inlellcotuollcnicnt, est comme toutes ces uuitros conceptions le
hioyen de quelque chose. On va montrer au cours de cette dernière partie
qu*ello osl, avec Tensemble de ces conceploas, le procéda d*invenlioQ du
rdel. Quelque manifestntion do la réalité que Ton considère, il nppnratlra
que celle forme quelconque doit son exi^lence h, un état d*anlugonisme
enlro deux tendauceâ d*une mfime force. Il apparailra que, dans tous les
cas, chacune de ces tendiinces aspire à supprimer lautre, aOn-de régner
fseule, quelle exprime cette aspiration en une suite de propositions qui se
donnent pour des vérités et dont le faiscena constitue la Vérité. Il apparaîtra
qu*îi supposer réalisé le vœu de Tune ou Tautre de ces tendances, ce
triomphe causerait, avec la ruine de cette tendance^ la suppression de toute
réalité. ri I i Il en est ainsi en ce qui touche Ma n^alité psychologique où
toutes les autres formes de la réa<

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

1.1! BOVAKYllMt 3mc. Parle triomphe absolu do r.'ittihitle subjective, il arriverait en effet que, faute d'un objet pour dt'^lterminer le sujet, celui-ci qui ne prend conscience de lui-m(^me que comme objet, 8*abtmerait «lans rinconscience. Par le triompheQbsoluderattitudcobjective,robjet, faute d'un sujet pour le percevoir, se verrait pri vi* de toute forme, de tout contour, de toute propriiHé; il s'évanouirait et se dissiperait dans Tinsaisissablo. Il est donc vrai que, dans cette hy {)Olb&se, chacune des attitudes du moi ne subsiste, et ne laisse subsister avec elle quelque réalité, qu'autant qu'elle ne parvient pas à un règne absolu, qu'autant qu'elle demeure limitée et définie par l'existence do son contraire. La réalité est donc bien ici un compromis entre deux forces dont Tune

202 LE BOVARTSMB tend à convertir en objet — matière inanimée, spontanéité inconsciente ou automatisme — toute la substance de l'Etre ou du moi, dont l'autre tend à transformer en sujet — miroir, œil» regard, contemplation — toute cette même substance de l'Etre ou du moi. Dans l'hypothèse où Ton accorde l'existence du monde extérieur, les conclusions auxquelles il faut aboutir demeurent encore les mêmes. Les objets du monde extérieur ne deviennent des rivalités pour le moi que par le moyen des sensations de plaisir ou de douleur dont ils résultent. Le moi n'entre en rapport avec eux et ne réussit à les distinguer que dans l'émotion qu'il ressent à leur occasion ; c'est de l'unique substance de cette émotion qu'il tire la représentation qu'il en forme ; c'est cette émotion même dont une part plus ou moins grande se transforme en connaissance. Dès lors, le même antagonisme apparaît, que Ton a vu surgir dans l'hypothèse précédente et cet antagonisme engendre les mêmes conséquences. C'est ainsi que la force d'analyse que nous usons à prendre conscience de nos émotions est soustraite à la force au moyen de laquelle nous les éprouvons : notre colère tombe sitôt que nous nous absorbons tout entiers à la considérer. Voici abolie par hypertrophie du désir de connaître

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

LB DOVART8MR 203 avocla disparition de Tobjelque nous nous propositions de connaître, la possibilité de sa connaissance. Ce n'est point sans vérité que l'on a constaté que les grandes passions sont fugitives et sont inhabiles à se dépeindre : de fait elles ne se connaissent pas, toute leur force, tendue vers l'acte, est aveugle sur elle-même. Au contraire le poète, qui meurt d'amour ou de jalousie, revient à la vie dans que sa passion, renétée dans le miroir de sa conscience, s'est objectivée en ses strophes. L'activité du sujet qui veut connaître s'exerce en lui tout instant aux dépens de son activité spontanée. Chez les poètes, chez les artistes de tous ordres, qui possède à quelque degré le Génie de la Connaissance, il existe une tendance à faire de leurs émotions des spectacles, et, cette transformation de leur activité les dispense parfois de la satisfaire, d'une façon durable, sous sa première incarnation. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la remarque de Nietzsche, « les poètes savent toujours se consoler ». Ainsi une hypertrophie de l'activité de la conscience a pour effet chez l'individu de supprimer l'activité passionnelle. Avec l'abolition totale de cette activité, voici l'abolition, avec l'objet qui se relie à l'humain, l'homme humain (Ed. du Mercure de France), p. 118»

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

• 1 1.201 î.r ROVARYSMft tailduiis la conscience, Tactivité elle-même de lh conscience où plus rien n'apparaît. Nielzsclic s*C8t élev^ avec force dans son Zarathoustra contre ces purs contemplatifs, contre ces dévots « do Timmaculée connaissance » qui se posent devant la réalité ol)jec(ive ainsi que des miroirs aux cent faces et ne veulent éf rc qne des reflets, renonçant, pour mieux connaître, & se mêler aux acteurs du drame phénoménal et retranchant de leur âme toute passion et tout désir. Dans un monde oii le spectacle ne persiste qu'autant que les spectateurs consentent à être aussi en partie des acteurs, il lui semblait que ce dilettantisme était une menace pour l'intérêt dramatique de la représentation. On pourrait objecter, semble-t-il, à cette préoccupation du philosophe que, par le fait de la multiplicité des êtres, de la diversité des désirs et des goûts, les purs spectaculaires sont assurés de n'être jamais sevrés de leur spectacle. Cependant, à pénétrer plus profondément dans le mécanisme de Tacte qui aboutit à connaître, il apparaît que malgré l'existence des nombreux objets que présentent il leurs regards les formes de la nature inanimée, les floraisons végétales, les activités animales et les passions humaines, ces contemplatifs risquent pourtant, par Texagération de leur passion, d'en voir disparaître Tobjet. Ils n*entrent en effet en

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

LR BOVARVSMK STiS relation avec tous ces objets du niomlc extérieur, ainsi qu'on vient d'en faire la remarque, qu'autant que leur sensibilité est encore affectée par eux : quelque joie à considérer les formes et les couleurs leur rend seule perceptibles les formes et les couleurs, quelque émotion, au contact des passions humaines leur permet seule de connaître les passions humaines. Cette joie de curiosité affaiblit encore et maintient l'inexistence du sujet. Elle joue le rôle de la couche gélatine qui, au fond de la chambre noire, se montre sensible à l'action de la lumière et s'empare, pour le fixer, du reflet des objets. Si l'on retranche cette joie, comme étrangère à l'acte même de la connaissance, voici le pur contemplatif privé de toute communication avec les objets de sa contemplation; le voici supprimé lui-même comme sujet par cet effort suprême où il tente de convertir en objet de contemplation cette dernière passion qui l'animait encore en tant que sujet. L'exagération contraire aboutit à un même résultat. La tendance à accomplir des actes avec perfection, en vue seulement de leur utilité et sans aucun souci de leur valeur représentative, a pour conséquence un automatisme dès qu'elle est réalisée. Cet automatisme, qui semble probable en ce qui touche aux actes pourtant complexes de cor

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

SfIO LR nOVARTBMfi luins insoctos, les aboillos, les chcDÎHes, les rourmis, qui semble le cas normal en ce qui touche à toutes les fonctions gouvernées par le grand sympathique, respiration, digestion, circulation du sang, CT»t automatisme se peut observer légalement à IVgard de toute une série d*actes habituels qui sont exécutés tout d*abord sous le regard de la conscience, mais qui, enregistrés par l'organisme d*une façon parfaite, s'accomplissent par la suite inconsciemment. Ces acles cessent en quelque sorte d'exister pour celui qui Ips accomplit dans le moment qu*il les accomplit. Ils ne témoignent par la suite qu'ils furent pourtant accomplis, que par leurs conséquences, perçues et appréciées en un temps postérieur, alors que la complexité des nouveaux acles à commettre a fait surgir chez l'individu Tapparition de la conscience. Au lieu de ces brèves périodes d'activité automatique et qui n'intéressent qu'un nombre de mouvements coordonnés relativement minime, on peut imaginer dans une vie sociale mieux réglée, de laquelle on serait parvenu à éliminer l'accident et l'imprévu, des suites beaucoup plus longues d'actes automatiques; En idéalisant Thypothèse, on irait jusqu'il imaginer une vie humaine devenue entièrement automatique où la conscience n'apparaîtrait jamais et que l'on ne conçoit, à

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

LB BOVARYSMB 207 vrai dire, soustraite au néant, que par racle de perception consciente que Ton fait en l'imaginant. Ce qu'il faut retenir de ces développements, c'est que la réalité psychologique de quelque façon qu'on l'imagine, est bien un compromis entre deux forces dont l'une s'exprime en une tendance à agir et l'autre en une tendance à prendre conscience, à titre de spectacle, des actes accomplis, c'est que cette réalité qui a pour support les combinaisons les plus diverses, les états d'équilibre les plus variés entre ces deux tendances, se voit abolie dès que l'une d'elles, triomphant de l'autre absolument, l'exclut: en sorte que, selon un Bovarysme essentiel, l'existence de quelque réalité psychologique suppose l'antagonisme de ces deux forces, dont chacune tient les conditions de sa mort pour les conditions de son triomphe et ne persiste dans l'être que par la vertu de sa défaite tout au moins partielle. III Cette réalité psychologique que Ton vient de montrer conditionnée par la loi d'un Bovarysme essen

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

Il est dit, ainsi qu'on Ta dit, la source de
l'élévation de toutes les autres formes du réel. Le moi psychologique
n'est pas autre chose que le lieu où la substance de l'être se divise, selon
une infinité de proportions, en objet et en sujet et compose, pour se saisir,
une infinité de compromis entre un principe d'acte et un principe con-
templatif. C'est seulement dans ce lieu psychologique, où éclot le
phénomène de la connaissance, qu'il est possible d'observer les formes
diverses de la réalité, car c'est là seulement que la réalité prend forme
objective, c'est là seulement que se rencontrent des objets. De même que la
réalité psychologique est un compromis entre un principe d'acte et un
principe de contemplation, on peut remarquer tout d'abord, en ce qui touche
à l'objet considéré isolément, qu'il apparaît et prend forme sous le regard de
la conscience, à la suite d'un compromis entre un principe de mouvement et
un principe d'arrêt. La réalité phénoménale, a-t-on dit est située dans le
devenir. Empiriquement à notre vue l'univers se meut. Métaphysiquement,
le geste analytique selon lequel l'Etre se divise en objet et en sujet est
proprement le geste créateur de la réalité phénoménale et ce premier
mouvement, brisant le sceau de l'unité, fait jaillir la source d'un mou

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

LR bOVARTSMB SCO vomont sans fin. Instituant les perspectives de respace, ce geste créateur ne parvient à lier les choses entre elles par le mécanisme de la cause, à varier indéfiniment, devant le regard du sujet, le spectacle de la multiplicité des objets qu'en livrant toutes les choses au flux du temps. C'est parmi cet écoulement du temps que toutes les choses, objets et sujets tour à tour les uns pour les autres, se rencontrent et se considèrent, ardentes à assouvir le désir de connaissance intégrale dont on a fait le principe de la vie phénoménale. Ce flux du mouvement vient-il à s'arrêter, voici l'univers phénoménal figé dans l'espace: ainsi de quelque fleuve immense dont la surface se serait glacée et qui serait devenu soudain impuissant à faire mouvoir les bateaux lourds de denrées et les barques chargées de messages que ses eaux agiles portaient vers les contrées les plus distantes. Les échanges sont supprimés entre des peuples qui tombent dans l'oubli les uns des autres, un rideau tombe devant des regards sur une partie du spectacle du monde. Mais à côté de cette image restreinte, voici, dans l'hypothèse métaphysique que Ton élève, parmi l'univers immobile, l'abolition de toutes les relations infiniment nombreuses que réalisait seul, entre objets et sujets, le mécanisme de la cause par l'intermédiaire

S70 LB BOVAnrSMB diairc du temps, en sorte que» supprimant tout état de conscience, cette hypothèse se montre elle même inimaginable, la vision qu'elle suscitait s'évanouissant dans Toblme où elle entraîne avec elle toute existence phantU toute représentation. Sans mouvement, il n'y a donc pas de réalité objective. Si toutcrois le fait du mouvement conditionne le réel, il ne saurait le constituer à lui seul. L'idée abstraite du mouvement ne donne naisstince k aucune représentation possible. Elle ne laisse apparaître un objet qu'autant qu'on la suppose appliquée à un principe immobile qui, sous l'action du mouvement, est contraint de se déplacer d'un lieu dans un autre. Si Ton considère, pour le mieux concevoir, ce phénomène de réalisation par rapport au sujet, il apparaît que tout état de conscience où le sujet s'empare de Tobjet, exige le recul d'un spectateur rapportant à lui un fait accompli déjà, par lequel il est nécessaire qu'il ait été devancé, par rapport auquel en conséquence il témoigne de Texistenco d'un pouvoir d'arrêt et de ralentissement. L'intervention de la mémoire, élément indispensable du fait de conscience, a pour eiïet de resserrer dans la minute présente et de maintenir unis ensemble deux tronçons de la durée qui tendent

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

LB BOVAKYftXB 271 ù se séparer riin do ruulrc, s'enfuyant vers les directions opposées de Tavenir et du passé. G^cst par rentremise de ce principe d*arrCt et de concentration que 8*érigen(, au-dessus de Técoulement de la substance phénoménale, ces observatoires (III la vie prend conscience d'elle-même dans Tillusion de Tindividualitéet delà personne. L*état de conscience, qui suppose pour se couslituor l'intorvontion de ce principe d'arrêt, persiste, se perfectionne et s'amplifie par rexercicc du même principe. La conscience s'empare des phénomènes et les possède d'autant mieux qu'ils s'écoulent plus lentement : passé un certain degré de véhémence, elle cesse de percevoir, avec le changement qui est le mode du mouvement dans lobjet, Tobjet lui-même. Ainsi Tobjet ne se condense sous le regard du sujet qu'autant que le principe d'arrêt qui a pour mission de refréner la violence du flux phénoménal remplit son office. Son vœu est de glacer la surface de l'océan des apparences : réalisé intégralement, il irait, ainsi qu'on l'a dit, jusqu'à supprimer toute réalité; mais il est limité par cette force incoercible du mouvement, animée d'un désir non moins absolu et dont il ne réussit jamais à triompher entièrement. La réalité objective se voit donc engendrée par la lutte entra ces deux forces opposées : ello

27â L1 B0VARY8NB dure tout le temps qu*clles se dressent l'une contre l'autre, et, ainsi arc-boutées, se soutiennent sans parvenir à se vaincre. Elle apparaît au point - d*intersection de deux tendances dont l'une est ' une puissance de mouvement et l'autre une puissance d'arrêt. La réalité objective consiste en un certain état de ralentissement du mouvement. Elle est du mouvement ralenti, au degré et dans les limites où la perception dans la conscience de l'objet pur le sujet devient et demeure possible. . Si, avec un plus grand détail, on observe à l'égard de la matière l'exercice de ce pouvoir double et contradictoire qui se manifeste dans la production de la réalité objective, on peut considérer le principe de mouvement qui vient d'être décrit comme un pouvoir de division à l'infini, le principe d'arrêt qui lui était opposé comme un pouvoir de cohésion. A employer deux termes qui s'opposent plus nettement on peut dire que la réalité phénoménale, en tant qu'elle se manifeste en des formes matérielles, est un compromis entre des forces de dissociation et d'association. Cette remarque n'est, à vrai dire, qu'une appl'

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

L1 BOVARTSMB S7S pHcation des raisonnements précédents.
Il apparaît suffisamment qu'il n'est pas de connaissance possible de
Hudivisible et du continu que, d'autre part, une matière qui irait se divisant
à Tinlini, reniant à tout moment ses états antérieurs, et répudiant toute
détermination, serait de même insaisissable. Il faut donc conclure que la
réalité consiste en un état d'équilibre entre deux forces, dont l'une tend à
disjoindre et à diviser sans cesse le continu et l'homogène, dont l'autre
s'oppose à ce travail de disjonction et s'efforce de maintenir assemblés, de
soustraire à la possibilité d'une division nouvelle les états fragmentaires
déterminés déjà par la force adverse parmi la trame du continu. La réalité
matérielle se formule dans la mesure où le pouvoir de cohésion triomphe
partiellement de l'autre. Les parties qu'il réussit à maintenir liées entre elles
se détachent alors, visibles et précisées quant à leurs contours, sur le tissu
inconsistant et sur la fuite de tout le reste*

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

LS BOVANY8MB I I I I M i:l I > IV Après avoir écarté la conception (l*une vérité objective assignant un but fixe à révolution de la vie, on a situé précédemment la cause de la production du réel, dont on vient de déterminer quelques modes, dans un désir de connaissance de soi-même, attribué à Têtre métaphysique. A considérer les choses d*un point de vue plus positif, il semble possible de situer cette cause productrice de la réalité phénoménale dans un désir du sujet. A vrai dire, il est impossible en théorie de construire quoi que ce soit en dehors du sujet, en dehors du moi humain. La création de Tobjet et du sujet qui, du point de vue métaphysique» est tenue pour l'œuvre de Têtre universel mù par un désir de possession de soi-même dans un état de connaissance, s'accomplit en chaque moi humain. C*est là que nous la percevons d'une façon empirique. Des sensations de douleur et de plaisir affectant le moi, transformées par le moi en perceptions, situées par le moi dans l'espace et dans le temps, voici toute la substance de Tunivers. La douleur et le plaisir déterminent ici et

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

LE BOVAHYSMK !275 fixonl le 6ujot (lui disperse hors ilc lui, parmi les perspectives de respuce et du temps, les causes de SCS douleurs et de son plaisir. Le monde objeo tii* lout entier sort ainsi du fait confus de la sensaion, enfanté parce labeur d*artiste et de poète (lui transforme en couleurs, en sons, en odeurs, eu n^sistances et en contacts ce phénomène indisliuel et solitaire. Or, pour créer ces apparences, le moi ou IVsprit fait un usage constant des doux procédés que Ton a décrits; il utilise à Sun service ees deux forces que Ton u montrées modelant la matière objective par les rapports qu'elles soutiennent entre elles^. D'un geste analytique il divise et délimite : c'est ainsi qu'il distingue la perception de la sensation; mais, pour dislinguer les formes objectives en lesquelles il imagine les causes de son propre changement, pour préciser les modifications où il prend conscience de lui-mème, pour les diiï

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

276 LB BOVAHYSMK il association et de dissociation que
l'esprit crée la diversité du monde phénoménal et rend la connaissance
possible. Au moi créateur comme à l'être universel de la métaphysique, en
l'absence d'une vérité objective qui commande leur activité, on ne saurait
attribuer d'autre raison d'agir, de créer la réalité phénoménale et d'en
déterminer les formes, qu'en principe d'utilité personnelle dont nous ne
saisissons le sens que dans les fins où il semble qu'il aboutit. L'utilité
humaine, parce qu'elle représente en cet ordre la seule réalité qui nous soit
connue, l'utilité humaine apparaît donc la loi qui préside à l'invention de
toute réalité. Il semble tout d'abord, pour le moi humain, comme pour
l'être universel que cette utilité s'exprime dans la joie de connaître : tous
les efforts de l'homme, pour augmenter la somme de ses sensations
heureuses au détriment de ses déplaisirs, se heurtent, ainsi qu'on l'a montré,
à cette faculté de mécontentement qui transforme l'assouvissement de ses
convoitises en une sensation d'ennui ou en un malaise nouveau : à cette fin,
que les individus semblent poursuivre et qu'ils ne réalisent jamais W}
surcroît de bien-être ^\\ semblerait donc qu'il convienne de substituer cette
autre qui

The text on this page is estimated to be only 26.54% accurate

L.B nOVARTSMS ST' se montre sans ccsso et par chaque eflbrt accom-' plie, rcmbecllissement et ronrichissement du spec* tacle* phénoménal oïiert h Tesprit. La raison d^être de l'activité du moi s*cxprimerait en une formule de pur intcHoctualisme : transmuier la sensation en perception^ transformer en spectacles des émo* tions. Mais la loi de Bovarysme, qui gouverne roxistence du réel, intervient ici, ainsi qu'on Ta montré, pour imposer à la tendance que traduit cote formule, comme condition de sa persistance, l(* froin d*une tendance contraire. Le vœu d'intellectualisme, attribué à Tindividu comme on Tattribua it TEtre universel, est condamné, pour jouir de ses réalisations partielles, h ne s*nssouvir jamais intégralement, h se voir toujours contrarié par le vœu contraire, par la tendance passionnelle dont il tire sa substance et où il prend ses racines. Du point de vue même de cette interprétation purement intellectuelle de Texistence phénomé* nale, il faut donc faire place h la tendance de Tôtre humain qui s'exprime on ce vœu : fonder son bonheur sur ta sensation. Cette tendance se traduit sous deux aspects : Tun passionnel, Tautre moral. Sous ces deux aspects, un même but est envisagé : il s'agit de réaliser un état de contentement, avec la sensation comme moyen et comme mati^re première. Sous le premier aspect, ce contentement

S78 LE nOVARYSMR est rocherchn dans un assouvissement immédiat de la sensation. Sous le second aspect^ sous la forme du souci moral, la recherche est, à vrai dire, la nu^me, quelques voies tortueuses et di^tournées où elle s engage pour atteindre son but. Mais, avertie par les obstacles et les d(^boires rencontrés au cours des premières expériences, elle se propose de trouver pour la sensation, en même temps parfois qu'un état de raffinement, un mode d assouvissement collectif et le |)lus universel possible, c'est-à-dire combiné de telle sorte que la joie do Tun ne contrarie plus la joie de l'autre. Sous ce double aspect passionnel et moral, le rôle de la sensation, considérée comme but, est considérable dans la vie phénoménale : c'est elle qui prépare le spectacle, les intrigues et les complications dont l'esprit spectateur va se repaître ensuite d*un point de vue analytique ou esthétique. C'est elle enfin qui, avec le fait passionnel de la joie esthétique, rend possible la connaissance et la contemplation. L'intellectualisme, pris comme but de l'existence, suppose donc tout d'abord le fait de Texistence, il est de plus intéressé à son exubérance. La vie se montre le support et le moyen indispensable de la connaissance^ son intensité détermine strictement l'horizon de la connaissance future : on a déjà précédemment

I.R DOVARTSMH 279 touché la même conclusion en montrant le Génie de l'Espèce serviteur et moyen du Génie de la Connaissance. Les considérations précédentes nous avertissent qu'à côté de cette utilité de connaissance qui fut tout d'abord désignée comme cause de toute invention réelle, il est nécessaire de faire place à une autre utilité, qui s'exprime dans la recherche du bonheur par la sensation, et qui semble justement ici avoir donné naissance à presque toute spéculation philosophique, ainsi qu'à toute conception religieuse, économique ou politique. Intervertissant les termes de la proposition précédente, ce souci fait de la connaissance un moyen et de la vie le but. Vivre a une telle importance, pour connaître que les esprits qui spéculent du point de vue de la connaissance comme but se doivent montrer bienveillants pour ces intelligences adverses, en se gardant d'attendre ou de réclamer d'elles une indulgence pareille. Il faut donc reconnaître que, pour la plus grande part de l'humanité, les joies et les souffrances attachées à la sensation et à ses dérivés sont si fortes qu'elles expliquent tous les efforts tentés pour augmenter et fixer les états de joie, pour diminuer et abolir les états de souffrance. Les bienfaits provisoires, mais immédiats,

280 LR II0VAIIT8MR apportés à tout moment de l'évolution historique, et en toutes occasions, par l'industrie de l'intelligence, expliquent suffisamment que l'humanité ait considéré la connaissance comme un moyen d'améliorer la vie et bien que la plus grande part des développements précédents nient eu pour objet de faire voir en cette croyance une illusion, il n'y a pas lieu, du point de vue intellectuel, de penser que cette illusion puisse disparaître. Que l'on se place au point de vue de l'intellectualisme tenant la vie pour un moyen dont la connaissance est le but, ou que l'on se place au point de vue de l'illusion vitale tenant la connaissance pour un moyen, dont la vie heureuse est le but, ce que l'on se proposait de montrer ici en évidence, c'est, d'une part, que selon la rigueur du principe bovaryque, chacune de ces conceptions, qui tend à envahir tout le champ du réel, ne reçoit elle-même sa réalité que des limites que lui inflige la conception contraire; c'est, d'autre part, que dans l'une et l'autre hypothèse, toute l'activité dépensée dans le monde a pour principe unique l'utilité humaine sous l'un ou l'autre de ses deux aspects, qu'il lui faut en sorte toujours supposer pour but de satisfaire une utilité de connaissance ou de satisfaire une utilité vitale. Ainsi faut-il expliquer par l'un ou l'autre de ces deux mobiles tout ce

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

I.K nOVAITfIMB 281 travail d'association vi de dissociation par loquel on a vu que l*csprit engendre la réalité phénoménale. On à dit qno parmi lo mouvomenl de dissociation universelle qui connienrc avec la division de riître en objet et en sujet et se propage en une suite indéliniedesubdivisions,respitserait impuissant il saisir aucun objet si, par une décision arbitraire et qui ne se justifie que par un désir de connaissance, il n'usait à quelque moment de son pouvoir d'arri^l. Par l'exercice de ce pouvoir, le morcellement indrlini qui entraînait la substance]diénomenalc en une diiiérenciation incessante d*elle-niôme prend fin : ce qui était fluide et échappait (1 toute étreinte se glace et s'immobilise sous le regard de Tcsprit qui 8*en peut emparer. En même temps le triomphe de ce pouvoir d*arrêt crée dans Tesprit une fiction : quelque objet fragmentaire et que le pouvoir de dissociation pourra dissoudre dès quMl viendra à l'emporter sur le pouvoir adverse, quelque objet fragmentaire est tenu momentanément pour une unité indécomposable, pour un corps solide qu'il est possible de combi

S8â LE BOVAIIY8MB I i ner avec cl*aiilrcs unités analogues
 afin d'en composer la diversil« des corps de l'univers. Colle ' présomption
 s*e\prime en une suite de vérités et tant que s'exerce avec efficacité l'action
 prépondérante du pouvoir d'arrêt, l'esprit construit à loisir, au moyen de ces
 vérités, un système* de connaissance dont il ordonne entre elles toutes les
 parties. Au contraire, la digue qu'opposait au mouvement ce pouvoir d'arrêt
 vient-elle à se rompre, le caractère fictif qu'impliquait le récent état de
 connaissance se dévoile au regard de l'esprit qui va s'ingénier à
 recommencer son œuvre de construction systématique à l'égard d'un état
 plus fragmentaire de la substance phénoménale immobilisée par une
 intervention nouvelle et victorieuse du pouvoir d'arrêt. Ce processus de
 connaissance est aisément observable en tant qu'il se manifeste dans les
 procédés de la connaissance scientifique, c'est-à-dire de la connaissance la
 dernière venue. On voit bien en effet que la science ne parvient à se
 constituer qu'en tenant pour vraies des propositions et des conceptions
 qu'une analyse plus pénétrante doit montrer par la suite illusoire. La
 biologie dont les progrès récents ont été très rapides nous offre un exemple
 saisissant de cette nécessité qui contraint l'esprit pour saisir ou inventer
 quelque chose ; i • I t

LB bovautsmb 283 r(^Hlik6, à concevoir toujours les choses autrement qu'elles ne sont, à considérer comme indivisible ce qui est composé, comme un ce qui est multiple, comme stable ce qui est instable, comme immobile ce qui se meut. L'objet de cette science en effet s'est un peu de temps entièrement transformé. L'idée de ce qui est vivant attachée par les premiers observateurs à l'animal tout entier fut ensuite reléguée dans la cellule. L'animal ne fut plus qu'un édifice aux formes diverses construit en grande partie avec de la substance morte pour abriter la vie multiple des cellules. Sous le microscope, la cellule elle-même apparut bientôt un composé dont le noyau se déclara l'élément vital prépondérant. En dernière instance, il est apparu que la cellule, avec son noyau, n'était que le point central où se tenaient et duquel rayonnaient divers ferments en lesquels se concentrait au moment au regard scientifique la réalité vitale. Toutes ces conceptions où s'est tour à tour arrêté l'esprit scientifique ont été des vérités en leur temps. Pour fausses qu'elles aient été reconnues depuis, elles n'en ont pas moins été les moyens par lesquels s'est constitué le savoir. Ces vérités ont été le lieu où, en concevant la nature des choses autre qu'elle n'est, l'esprit humain est parvenu à se former quelque image de la réalité phénoménale.

284 LR BOVAUTSMIt J é \ Cette fausse conception, qui se manifeste à la source et se montre le moyen de tout savoir scientifique, soutient également nos notions le plus universellement acceptées et qui semblent le plus incontestables. Si nous ne les voyons pas changer, si, en raison de leur durée, ellos assument à nos yeux un caractère d'éternité, et nous masquent, sous l'apparence de la loi, l'acte arbitraire qui leur donna naissance, c'est parce qu'en raison de leur utilité fondamentale, au point de vue de la connaissance l'Esprit exerce à leur profit, avec une i ténacité extraordinaire, le pouvoir d'arrêt dont il dispose. Que nos idées se modifient et se transforment touchant la nature et le siège de la substance vivante, que des perspectives diverses apparaissent, que des états divers du savoir humain se succèdent sur ce point extrême, ces métamorphoses du spectacle qu'il nous est ainsi donné de contempler ne sont point de nature à mettre en péril l'intégrité de notre faculté de connaissance elle-même. Sans doute sont-elles propres au contraire à piquer vivement notre curiosité et à stimuler notre ardeur à connaître. Il en est de même en ce qui touche à beaucoup d'autres parts du domaine scientifique, où l'on voit que les vérités se succèdent et se détruisent les unes les autres, sans qu'il en résulte autre chose qu'un épanouissement et une illumination.

The text on this page is estimated to be only 28.91% accurate

LK BOVARY8MK i85 exubérance de la faculté de connaître. Mais aucun système de connaissance ne serait possible s'il ne comportait à sa base des éléments plus durables, des unités de connaissance en quelque sorte inaltérables. Ce sont ces unités qui, se retrouvant combinées entre elles selon les assemblages, il est vrai, le plus divers, en des systèmes de connaissance plus complexes, réussissent à former par leur fixité un lien entre ces divers systèmes et les maintiennent tous sur un même plan de connaissance. Ce caractère d'utilité fondamentale pour l'exercice de toute connaissance subséquente suffirait à expliquer l'autorité en apparence souveraine et l'aspect nécessaire des notions de temps, d'espace et de cause, ainsi que des lois arithmétiques, géométriques ou logiques qui se bornent à décrire les conséquences de ces notions et les relations qu'elles nouent entre elles. Aussi quelques philosophes ont-ils contesté déjà le caractère de nécessité métaphysique de ces notions et de ces lois. Quelques savants ont eu la même hardiesse ou le même scrupule* n semblerait permis, d'après les uns et les autres, de supposer qu'une conception du réel, différente du tout au tout de celle que nous avons formée, fût possible, fondée sur une conception différente du temps, de l'espace ou de la cause, ou inventée

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

LK aovAnīs3 peut-être avec d'autres artifices, d'autres points de repère, d'autres conventions arbitraires, d'autres moyens de connu issanco. Dans cette hypothèse, la haute antiquité de ces notions primordiales, leur durée considérable, le nombre infini de connaissances secondaire» qu'oites soutiennent, seraient les seules causes qui les garantiraient contre la possibilité d'une dissociation; elles ne tiendraient plus leur autorité d'niic loi inhérente à la nature, des choses, mais elles la recevraient d'une considération d'utilité. En dehors de cette hypothèse, une seule est imaginable, - celle qui fut Kant, que développa Schopenhauer et OD s'est rallié en un livre précédent'. E à tenir pour une conséquence inévitable physique de la dictation de l'être (en sujet l'intervention de ces notions d'espace et de cause. Ces notions sont les moyens et les conditions nécessaires à l'état de connaissance. Cette interprétation laisse, comme l'indiquer du tout sa rigueur le point Boverlyame dont l'épilogue fait l'objet 1. M A'mJ * Ni*tneAf IJM. to Itmttir* dt Fnm

élude : car ces notions primordiales, et que Kant veut a priori[^] ne sont autre chose que les formes de toute connaissance possible. Du point de vue métaphysique, elles sont les moyens précisément par lesquels l'Être unique se conçoit autre qu'il n'est, en prenant conscience de lui-même dans la multiplicité phénoménale. D'un point de vue plus positif, elles se montrent encore le moyen inflexible par lequel le contenu de toute connaissance apparaît nécessairement indéterminé, inconsistant et instable, en proie à la possibilité d'une dissociation indéfinie, le principe de causalité contraignant l'esprit, à l'occasion de tout phénomène quel qu'il soit, à remonter sans répit de cause en cause, sans lui permettre de toucher jamais une origine première, les lois de l'espace et du temps secondant, par leur élasticité sans limites, la tâche de la causalité pour égarer l'esprit, donnant naissance à ces antinomies qui nous avertissent du caractère fictif de toute connaissance et aboutissent à nous présenter l'univers, ainsi qu'on s'est efforcé de le montrer au deuxième chapitre du livre précédemment invoqué [^] comme un système d'illusionisme. C'est contre cet écoulement que Kant à Siez\$ck\$: L'insistance de connaissance, KufU «l rffntfûiii\$m€, \ n

288 LB BOTARYSliS lement indéliai de la substance
phénoménale, ' entretenu et causé par les lois formelles que Ton vient de
dire, que s*élève, pour créer le réel, ce pouvoir arbitraire de Tcsprit qui,
suscité par une utilité de connaissance, immobilise et charge des liens de la
vérité cette matière fluide, lui imposant, le temps de la saisir, une forme
déCnie, la tirant du chaos pour la réaliser. En ce qui touche aux réalil

tB DOVARY8MB 289 intellectuelle; elles, nous montrèrent aussi, sous leur aspect provisoire de vérités successives, leur valeur purement transitoire, leur caractère de moyen pour atteindre des conceptions nouvelles et des représentations plus complexes. Les vérités morales, c'est-à-dire celles qui, dans l'ordre vital, semblent aussi les dernières venues et se sont constituées, comme les vérités scientifiques, avec la collaboration ou tout au moins sous le regard de la conscience humaine, les vérités morales vont aussi nous laisser voir, malgré le masque rigoureusement dogmatique qu'elles affectent durant le temps de leur règne, leur caractère éphémère et leur rôle secondaire de moyens pour procurer des fins très différentes des buts vers lesquelles elles ordonnent de tendre. • Parmi les réalités qui intéressent directement la vie, il n'en est pas de plus manifeste que celle qui se traduit dans le fait de la perpétuité de l'espèce et qui a pour moyen la génération. Aussi voit-on que l'homme s'est préoccupé à toutes les époques et dans toutes les contrées, de promulguer une morale propre à réglementer les relations des sexes. La morale ainsi promulguée a pour effet de procurer la fin voulue par l'utilité vitale, soit la multiplication de l'espèce, et c'est du fait de cette

290 Ltt BOVAhYSMB t utilité vitale que les vérités religieuses ou rationnelles, où cette morale s*exprime, tirent leur consistance et leur crédit. Or il convient de noter que ces vérités, tandis qu'elles atteignent en réalité ce but, la multiplication de l'espèce, s*assignant toujours lui autre but, un but chimérique et qui n'est jamais accompli. Cette loi de contrariété bovaryque s'exerce donc encore ici, qui oppose à la volonté consciente des hommes et à leurs desseins prémédités une volonté secrète et plus forte, au profit de laquelle est exploitée l'unique énergie suscitée en vue d'une autre (in). C'est ainsi, pour ne faire entrer en ligne de compte que des exemples invoqués déjà et familiers, c'est ainsi que les anciens Hindous, les premiers Grecs et les premiers Romains pourvoyaient à la satisfaction du vœu de l'espèce par la croyance que Ton a décrite en une vie posthume et souterraine. Leur intérêt posthume exigeait qu'ils se pourvussent de descendants : car seuls ces descendants pouvaient, au gré de leur croyance, apporter à leurs mânes les repas funèbres. Or il nous apparaît que la croyance de ces anciens peuples était chimérique, et que les mânes n'avaient souci des nourritures dont les vivants leur avaient assuré, par la procréation d'une famille, le bénéfice et le tribut, mais il nous apparaît bien que cette croyance chimérique, en leur

■p I.B BOVARYSMB 291 faisant redouter le célibat, en ies
contraignant à contracter des unions consacrées selon les rites religieux et
sociaux, et à élever une famille, il nous apparaît bien que cette croyance
singulière favorisait le vœu de Tcspèce. Par une voie plus paradoxale encore
le christianisme atteignit le même but. Il érigea en vertu suprême la
chasteté. L'effort des hommes pour se conformer au précepte, s'il échoua
sous sa forme absolue, réussit du moins à contenir la volupté dans les
limites de la monogamie, resserrant les mailles de la famille, ce milieu le
plus propre, dans une société organisée, à faire éclore, & faire vivre et à
développer l'enfant. La chasteté prise pour idéal fut ainsi l'un des moyens
par lesquels le monde barbare christianisé peupla l'Europe. Dès qu'il s'agit
de l'homme, d'ailleurs, vivre se confond avec vivre socialement. Tout ce qui
a pour effet de rendre possible la vie sociale et de favoriser le
développement doit être considéré comme utile à la vie même de l'espèce.
Dès lors, il ne reste qu'à rappeler les considérations que l'on a fait déjà
valoir en l'un des chapitres précédents. On y montrait comment l'idée
chrétienne, en prêchant le renoncement à la vie immédiate, le détachement
des biens terrestres, la fraternité,

292 LB BOYARTSMB II II IVgalité entre les hommes et le mépris du savoir, en modérant par celle doctrine absolue, sans la réduire toutefois, Ténergio excessive du moncK^ barbare, qui sans ce frein ne fût pas parvenue h se coordonner, a rendu possible l'organisation des sociétés modernes que Ton voit fondées sur le principe de hiérarchie, qui sanctionnent le droit de propriété, qui, par Taccroissement du savoir, tendent à Taccroissement du bien-être, qui, sur tous les points et dans loutes leurs conclusions, contredisent et renient le principe chrétien, ce principe chrétien qui aida à les fonder et qui, développé avec outrance, aboutirait à les supprimer. Afin de mettre encore en lumière le rôle pré* pondérant de Tutilité humaine en tant qu'elle confère la puissance aux vérités propres à constituer le réel, il convient de faire remarquer que ces vérités ne survivent pas à leur utilité. Ayant procuré le bénéfice qu'elles étaient aptes à procurer, elles s'aHaiblissent et meurent parmi les groupes sociaux oik elles ont accompli leur office. C'est ainsi que la vérité chrétienne ayant réalisé en Europe l'un de ses effets indirects les plus importants, le peuplement des grands territoires occidentaux, s^efTrito peu à peu parmi les consciences. Si la vie abondante de l'espèce n*a d'autre intérêt

LB BOYARTftMI 293 elle n'est elle-même, ainsi qu'on en a posé l'hypothèse, qu'un moyen pour la connaissance de se réaliser, on peut imaginer que des vérités nouvelles seront un jour inventées pour régler dans les limites qui conviennent le nombre des naissances sur une planète où il est déjà possible de prévoir une densité trop grande de la vie humaine. Ainsi les vérités ne sont indissolubles qu'en apparence et durant le temps qu'elles sont utiles à la vie ou à la connaissance. L'utilité qui les a formées les laisse sans force dès qu'elle cesse de les vivifier. Les vérités n'ont par elles-mêmes aucune réalité objective, mais elles sont des moyens de créer des réalités, c'est-à-dire des phénomènes, mœurs, sentiments, actes, états de connaissance. C'est pourquoi les vérités, au gré de l'utilité humaine, se forment et périssent, voient s'associer et se dissocier les éléments qui les composent. M. Remy de Gourmont a mis en scène avec un art concret et une clarté parfaite dans son beau livre, la Culture des Idées, ce travail d'association et de dissociation. Les chapitres qui traitent de la Morale sexuelle ou de la Démonstration des . La Culture de l'Être par Remy de Gourmont (Bd. du Jfr)

,') li II • 1 II .!• i. tdl LB BOVAIT8MB /r/ (^f 5 ouvrent sur ce point les aperçus les plus neufs. Aussi les esprits curieux d'assister à cette genèse et à cette agonie des vérités réputées absolues trouveront-ils au cours de ces pages à se satisfaire pleinement : dans le milieu historique ils y eurent, en de multiples exemples, se joindre ensemble dans un but d'utilité intellectuelle ou TitalCy des éléments idéologiques qu'une utilité différente montrera bientôt désunis. Dans une étude précédente sur la Nature des Vérités^ ^ ces exemples ont été d'ailleurs mis à contribution pour illustrer des développements parallèles à ceux que Ton vient d'exposer ici. A s'efforcer en quelques traits de marquer le centre du point de vue que toutes les considérations précédentes avaient pour objet de créer, on pense devoir mettre en évidence ce fait : l'incompatibilité absolue qu'il a fallu constater — entre • t. Mereur9 de Frtmce^ septembre 1901*

The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate

«««M LB BOVAKYSMB .295 rexistence d*une vérité objective fixaiil un terme au mouvement, — et une réalité située dans le devenir et dont Tesscncc est le mouvement. Cela revenait à dire, la réalité nous étant donnée, qu*il n*y a pas de vérité objective. Que Ton juge de ce point de vue les diverses attitudes adoptées par les hommes et où ils témoignent de leur foi en une vérité objective, celles des anciens Grecs qui crurent à la nécessité de recevoir des aliments dans le tombeau pour vivre heureux après la mort, celle de Pascète à qui la vérité commande de supprimer la volupté, celle du skoptzy à qui la vérité commande d*en supprimer les moyens. Par-deUi ces applications particulières des croyances en lesquelles s'objectiva tour à tour la vérité, que Ton prèle loreille aux déclamations ferventes en lesquelles éclate, avec quelle ardeur religieuse ! la foi abstraite en Texistence même do la vérité. Voici Fiebte s*éeriant : « Il faut que la vérité soit dite, le monde diU-il périr. » Voici le pi*opos semblable d'Amiel : « Il nVst nullement nécessaire que TUnivers soit, mais il est nécessaire que justice se fasse >»• Pereat mtmdus^ fiât jusiîiia. Voici autant de croyances et do pratiques absurdes, autant de paroles d*énergumènes, autant de clameurs fanatiques et qui humilient rintelligence. 17*

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

!^ • . ^ • 'I • ;1. 1. N 'i 1 i

LI BOVARTSXI 297 Mais ce geste arbitraire sitôt qu'il apparaît sous la conscience prend une signification morale et rationnelle. Le pouvoir d'arrêt qu'il exprime ce pouvoir d'arrêt qui évoque, hors de l'infini et de l'instable, qui Tixcot matérialise, sous le regard de l'intelligence, quelque état du mouvement, ce pouvoir se représente en croyance. L'état quel conquiert du mouvement qu'il immobilise apparaît sous le regard de la conscience[^] comme le seul état parfait; il emporte la foi absolue en lui-même et fait tenir le nombre illimité des possibles dans les limites qui le définissent.

. ,l ' l I * I l l 'l M SOB LB BOVARYSMB Il l f lier du réel se constitue par rinterycniion de cette îi croyance en une vérité fixe, c'est une croyance, pareille eu son principe, qui restitue à la substance phénoménale le mouvement dont elle avait été privée par la première croyance. Une vérité n'est détruite que par une autre, ou au nom do celte croyance qu'il existe une vérité objective dont la vérité actuelle usurpe la place. En politique, en morale, en sociologie, en religion, en philosophie, le conservateur de la doctrine ancienne et le révolutionnaire le plus acharné à détruire les vérités présentes se confondent dans l'identité d'une même foi. Leur fanatisme est de même ordre ; car ils croient l'un et lautre qu'il existe une vérité objective, propre, k Texclusion de toute autre conception, h assurer le bonheur humain. Si les vérités ne sont rien en elles*mêmes, si elles ne renferment aucune réalité, en sorte qu'il n*y a pas de vérité objective, elles se montrent donc les ressorts, appareils en même temps de mouvement et d'inhibition, au moyen desquels la réalité 86 forme et se meut et sans lesquels il n'y aurait pas de réalité. La croyance en l'existence de la vérité, absurde du point de vue intellectuel, conditionne l'existence du réel qui se fonde sur l'ar* bitraire et sur l'irrationnel.

^IP» mt LB BOVARYSMI 209 ii Ce point «le vue engendre une façon dilTt^rentc de la commune d'apprécier le réel. Que Ton mette en cause une conception de l'ordre morale politique, social ou religieux, il ne s'agit plus de la comparer avec un modèle idéologique d'une valeur présumée absolue, dont on sait maintenant l'origine arbitraire, avec une idée divinisée de vérité ou de justice, dont on connaît qu'elle n'exprime autre chose qu'un état de sensibilité particulier et propre à un temps donné. Ce qui importe, c'est de considérer dans quelle mesure cette conception nouvelle est propre à s'agencer avec la réalité actuelle, — à la fortifier et à la développer si l'on se propose de favoriser cette forme du réel, — h la dissocier, si au contraire on a pour objet de détruire, comme hostile, cette forme régnante. Du point de vue intellectuel, comme du point de vue politique, il n'est point d'autre mode d'appréciation d'une vérité. La discussion qui s'éleva entre Napoléon et Volney, lorsque l'empereur résolut de rétablir en France le culte catholique, offre un exemple parfait d'une attitude de connaissance opposée à une attitude de fanatisme vital. Tandis que le phi* losophe, dupe de la croyance en une vérité objec*

/^ tIUO LK BOVAllyfIMIt tivo, se fonde, pour maintenir la suppression du culte, sur ce fait que la religion catholique, comme toute autre forme religieuse, est fausse et constitue une superstition, losprit clairvoyant du politique sachant que la superstition, le préjugé, la croyance sont rétoïie et Tunique tissu du réel, se préoccupe uniquement de rechercher quelle forme du préjugé est utile k la réalité française dont il identifie avec le sien Tintérèt. Sous le jour de ces considérations, il conclut au réta|)lissement d*uu culte auquel se montre attachée la majorité de la nation. — Il faut tenir pour un geste de pure passion intellectuelle ce coup de pied impérial par lequel • prit fin une discussion où s*obstinaient Tidéologisme religieux du philosophe et son défaut do scepticisme. A considérer de ce point de vue de pur intellectualisme l'un des exemples invoqués au cours de cette étude, on jugera plus équitablement cette croyance absurde k une vie prolongée dans le tombeau & laquelle s'étaient attachées les premières sociétés aryennes et en vue de laquelle les Grecs et les Romains modelèrent leurs institutions. S'il existait une vérité objective on pourrait penser que Tadhésion k cette croyance, qui nous semble aujourd'hui singulière, retarda Tavènement d*une forme sociale conforme k cette vérité. Mais

^ I I ^ji. j. ^mk VB BOVARTSMB 301 celle véritable ii*ayant point
 d'existence, ce qu'il nous faut constater^ c'est que cette croyance aln surde
 fut assez forte pour créer une réalité, pour ^Ircun moule, pour contraindre la
 substance phénoménale — c'est ici la mentalité humaine — & rc^péter h
 travers la durée une suite de mouvements semblables et dirigés vers un
 même but. Ces faits de convergence et de répétition sont les facteurs
 indispensables de toute invention de réel: c'est par eux, au moyen du
 phénomène de ralentissement et de condensation qu'ils déterminent, que le
 réel apparaît stationnaire en marge de la fuite continue du mouvement, qu'il
 se détache, opaque et consistant, sur le tissu impalpable du change* mt'nt.
 Lorsqu'aux époques plus récentes des civilisations romaine ou grecque,
 Fustel de Coulange nous montre la réalité sociale du moment en
 contradiction avec celle qui s'était modelée sur l'ancienne croyance et qui
 persistait encore dans les lois religieuses et civiles, gardons-nous donc de
 penser que cette réalité présente, et qui entraine en guerre avec l'ancienne, fût
 par comparaison meilleure et plus proche de la vérité objective. Concevons
 qu'elle est seulement différente. La racine de la croyance ancienne nous fait,
 k la vérité, apparaître l'écart qui existe entre le Grec et le Romain d'alors

303 LI BOVARYftMB et riiuugc quo leur prosentaient d^eux-
mèmes leurs rites et leurs lois. G*est que les instincts naturels, — sentiment
de la famille, amour de la liberté individuelle, attachement aux biens
immédiats et à la vie présente, — formes de Tégoïsme élémentaire,
représentants d*une réalité antérieure à la genèse des sociétés humaines et
contemporaine des premiers stades de la biologie, c'est que ces instincts
réagissent maintenant contre la contrainte que leur imposa la croyance.
Cette croyance n'en est pas moins la forme rigide qui, en torturant durant
une longue période ces instincts, coordonna des hommes entre eux et
composa une réalité sociale, la réalité grecque et la réalité romaine.
Constatons encore que la' réalité nouvelle, quo Ton voit se développer à
Rome et en Grèce après TalTaiblissement de la première croyance, continue
de prendre son point d'appui sur la réalité ancienne : les, fictions romaines
sont un admirable exemple de la façon dont se comporte une réalité qui
conserve le pouvoir d'évoluer jusque dans sa Ihaturité : elle se meut et
progresse, mais parmi toutes les modifications selon lesquelles elle 86
métamorphose, elle ne manque pas de conser* ver avec son passé le plus
ancien des communica* tioDS secrètes et d'intimes analogies. Il existe

^*«^"^^»^^p^^p LB BOVARY&MI SttK) encore jusque dans
Torganisation sociale française des vestiges de la réalité romaine. En même
temps cette réalité qui continue de vivre et de prospérer en se mouvant dans
la pérennité et comme dans le relâchement du moule qui la pétrit, va se
dissoudre et périr sitôt que le principe d'une forme idéologique différente,
l'idée chrétienne, marque son empreinte sur ses institutions. Dans tous ces
cas la vérité se montre un principe arbitraire qui s'exprime dans la croyance
qu'elle inspire et dont la vertu consiste à contredire une force contraire qui
lui résiste. Cette contradiction et cette résistance dessinent en leurs points
d'équilibre les contours du réel; mais pour que le réel se forme et devienne
perceptible une condition est nécessaire : c'est une certaine durée de l'état
d'équilibre qui s'est établi entre les deux forces antagonistes. Cet équilibre
est-il trop tôt ou trop fréquemment rompu, la force d'arrêt et
d'association qui contredit le pouvoir de mouvement et de dissociation
s'exerce-t-elle trop faiblement, voici une série d'avatars qui n'aboutissent
point

Kx l' 304 LB B0VAIIY8MB à se formuler, qui ne parviennent point à ce degré de fixité où un état de conscience les enregistre. M**
Bovary, prise comme idéaliste, en tant qu'elle nous apparut en proie à cette haine du réel qui lui fait imaginer en face de toute réalité présente une réalité nouvelle et différente, symbolise ce pouvoir excessif de dissociation et de changement. Cette fuite trop rapide, cette ardeur trop vive de nouveauté ne donnent naissance qu'à une réalité falote jusqu'à devenir imperceptible. C'est à la prédominance peut-être d'une telle accélération qu'il faut attribuer ces états intermédiaires qu'en tout ordre de phénomènes nous ne parvenons pas à saisir. Ce qui dure est seul perceptible, il n'y a pas de connaissance de ce qui serait absolument instable et éphémère. Par contre Timmobile, ce qui sous la contrainte d'une vérité trop forte, d'un pouvoir d'arrêt excessif vient à se figer dans la durée hors de tout changement possible, tombe au-dessous de la conscience dans l'automatisme. D'un point de vue de connaissance on ne demande donc pas si une réalité est conforme à une vérité objective, ni si une vérité est vraie. On recherche quelles vérités, c'est-à-dire quels procédés présidèrent à la formation de cette réalité, durant combien de temps ces vérités eurent le pouvoir de sculpter ses contours, dans quel sens précis

I.I BOTARTtMB 303 elles agissent. Ces diverses connaissances sont propres à déterminer quelles transformations peut subir encore cette réalité donnée, quelles transformations la briseraient. Une réalité est d'autant plus modifiable, elle peut accepter indifféremment un nombre d'autant plus grand de vérités nouvelles qu'elle a subi moins longtemps le joug d'une vérité spéciale; car, dans ce cas, elle est encore indéterminée, elle est encore, dans une certaine mesure, une matière première. A cette réalité informe s'applique le mot de Nietzsche : « Mieux vaut n'importe quelle règle que point de règle du tout. » La première condition de sa formation sera l'autorité sur elle de la vérité qui la contraindra : par là elle acquerra cet élément premier de toute réalité : la durée. Nécessité, dit encore Nietzsche, nécessité pour tout ce qui vit

906 LK B0VART8MB I . M I I 't '.I purlaut qu après Taulre, la question d*autonlé . qui assure la durée. Lorsque voici form(5o, par Tappoint de ccUc condition de durée, une réalité quelconque, voici aussitùtiimité, en ce qui la concerne, le nombre des changements qu*elle peut accepter. Kilo ne peut se mouvoir désormais que dans le sens g«'néral qui lui fut d^abord infligé. Tout changement de direction trop brusque, toute divergence trop forte vont la briser. Ainsi cet élément de la durée, sans lequel aucune réalité ne peut se constituer, peut-il devenir aussi un obstacle au développement futur de la réalité qu*il a fait naître ; condition de vie, il est aussi une menace de mort. Toute réalisation est un choix et une restriction. Selon le principe de contradiction où Ton a montré la loi de toute chose vivante, une réalilé ne parvient à se survivre en une suite de modiii* cations d*elle-même que si elle nie à quelque moment et dans quelque mesure une part des éléments qui la composent. Quelque état de la substance phénoménale pour se réaliser doit durer, il faut donc qu*il se prête à une longue répétition de soi-même dans le temps; mais il faut aussi qu'il ne manque de rompre son immobilité, de se modifier quelque peu, avant que la durée» le

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

Lft BOVARYtMft 307 pétrifiant dans toutes ses parties, n'ait
supprimé en lui la possibilité de varier. Ainsi, un élot incessant de guerre et
de contra* riété conditionne l'existence du rt^el. Toute réalité vivante est
Kouniise a la nécessité, — s'étant conçue de quelque façon afin de se
former, — de se concevoir autre désormais et de se dilTérencier quelque
peu d'elle-nu'^me jour persister »*, tel est l'aveu secret que murmure la Vie
à Toreille attentive de ZarSilhous* tra. Cette confiance implique, comme
loi du changement dans l'homme et sous le regard de la conscience, ce
pouvoir de se concevoir autre^ qui apparut dans l'œuvre de Flaubert avec
un relief (mythologique, et auquel on a donné le nom de Uovarysme. 1. Ainêi
partait XaralhoMtrë (Ed. ûa Mêteutê êê frmnCÊ)^ p. 159. Trad. Uenri
AU^ri.

The text on this page is estimated to be only 9.75% accurate

t . ■ A ■ i t I l

The text on this page is estimated to be only 2.75% accurate

TA.BLE ■ r \ : • i . ^ ' N . { = 3 / .

The text on this page is estimated to be only 5.17% accurate

1. • If 1' • ^

The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate

AVBRTIUSKMBMV PIÆMIKUE PARTIE Pathologie du
Bovarytœe CHAPnnK I. — LE UOVAnVHMR CIIEX LEH
PENSOXXAGU DB FLÀUBBHT Il Dëfiiiiliou du Bovarysme : le pouvoir
d(*|iaiii à l'homme de se conce?oirautre qu'il n'est. ^ Mécanisme du
phénomène. — II. Principe de toute l.i comédie et de tout le drame
humains. — Personnages de comédie dans Tœuvre de Flaubert. —
Personn.'igos de drame : M""* liovary. — III. Causes du Bovarysmc : un
principe de' suggestion. — l.a connaissance anticipée des réalités. — I^
milieu social. — > L'intérêt et l'instinct de conservation. ^IV. Le
Bovarysme, avec M** Bovary, comme pou* voir autonome, comme
nécessité interne et comme principe d^idéalisme. — V. Modalités d*ttn
Bovarysme essentiel. — l«a tentation de saint Antoine. -^ Bouvard et
Pécuchet • • il II ' i^

The text on this page is estimated to be only 19.61% accurate

^ Sis LK BOTARTtMB \ GBAPITIIB II. — LB BOVART8MB
COMMB FAIT DB CONSCIBliCB. •OM MOYBN : LA NOTION I. l  BL
formule bovaryque impliquée comme intuition dans la T  sion de Flaubert :
sa sûreté comme méthode d*inTestigation philosophique. — II. L*image
projetée dans la conscience par Téducation, principal moyen de Bovarysme.
— La notion» forme abstraite et humaine de Timage.— III. Les dangers de
la notion : moyen possible de transmettre et de propager Terreur : Ouydire.
— Elle propose    l'ind  Tidu des man  res d*  tre qui dépassent son pouvoir
de réalisation. * Difficulté de distinguer, parmi les notions, celles qui
doivent demeurer de simples objets de connaissance de celles qui peuvent
flier des buts    une activité individuelle. Si GHAPITRB III. -* LB
BOVABTSMB DBS INDITIOUS I. Le BovaryBme des indifidus ches
Molière et| ches les comiques.. ^ II. La théorie du rire, d*après
Schopenhau  r. nfance. •— V. Le génie. — VL Le snobisme 68 GHAFITIB
nr. — LB BOVAITSHB DBS COLLBCTIVITi   §A rOBMB IMITATITI l. ^
\a\$ modes de la Révolution* — IL La Renais* saftce. ;.....       ^t(

The text on this page is estimated to be only 14.09% accurate

TABLE »■• IUTI&RB» 813 CRAMTM V. — LB BOVABTSMB
OBC eOLLBGTIVITi* i SA FORME IDBOLOGIQB I. Introduction >u
chapitre. - II. L'idée générale comme moyen du Boyarysme des
collectivité». _ -II. U Bmxtryiou du tHodèle étranger : lidée chrélienne et
«ss dérirés. - IV. L'idée déformée par la physiologie du groupe. - V. U
phrsioloizie du groupe déformée par l'idée : l'idée himanitaire! - L Idée
cosmopolite. - VI u Bovargme d» Fan. titre. — U crainte du mQdèle ancien
: Ibsen et les RevenanU. - Un exemple emprunté k la CiU antuiue : les
Grecs et les itomains régis par des lois railcs en rue d'une croyance ancienne
et disparue, la croyance en une Tie posthume et «outerraïue CMAPITaB VI.
- t. BOVABYS» BiSBNTIBI. DB l'hUMANITB î. Le Botarysme moral :
illusion du libn arbitre - I lW?rl'r"" • •* «•Ponwbilité. - niusion de I unité de
la personne. - II. Le Bowysme m^ ZTl:^ 'w",?'**" "^•P*«« •■ l'homme
eTpro^ 1 Espèce. - m. Le Botarysme scienUOque ou le Génie de la
Connaissance : l'homme. cn?y«t aug! r^ltoi^nw ""?" •■"?»•«'««"•. 1.
somme nâl^nC^ augmente que la somme de ses conKKeile" S • "f" • " • '•
•*«»««"• mortels «^ ""*""'!•. «««•Phy'iqw : Ihomme mortel^ veut immortel. -
Mobile dintérôi Immi10»

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

• I 1 314 LB R0VARY8MB diat : par la connaissance des lois de la nature, * rhomme prétend accroître son bien-être. ~ l«a Religion do progrès par la science. -^ La faculté de mécontentement 156 CHAPITRE vit. — LB IIOVALirSMB ESSENTIEL DB L*BEXISTBNCB l>HKNOMKNALB L Antinomie entre existence et connaissance. — Le moi psychologique se conçoit nécessairement autre qu'il n'est. — IL l'être universel do la < métaphysique se conçoit nécessairement autre qu'il n'est 195 DEUXIEME PARTIE Le Bovarysme de la Vérité I. Le Bovarysme, condition essentielle, noménale, ne peut être l'essence pour un cas pathologique. — Inversion du point de vue précédent : le Bovarysme comme loi do la vie phénoménale. — IL La vérité comme mensonge et connue principe de toute conception bovaryque. — • IIL L'essence du pouvoir de M. Bovary est la forme que prend dans la conscience le fait pur et simple de devenir autre, essence de la vie phénoménale qui est une chose en mouvement 203 V N

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

TARLB DES MATIÈRES TROISIÈME PARTIE Le Bovaryne, loi
de Tétolation CIIAPITRE I. — LB BOVARTMK DB L INDIVIDU BT
DBS COLLECTIVITES 315 1. I[^] faculté de M concevoir autre, considérée
sous son aspect normal, se confond avec la faculté d'émulation. — Elle est
un appareil de mouvement et comporte un pouvoir d'exhaussement —
Les limites de ce pouvoir : sa subordination au pouvoir d'évoluer. — H.
L'importance de la faculté hétéroïque justifie les déviations où cette
faculté survit à son efficacité. — Attitudes esthétiques et morales en
présence de cette constatation. — III. D'un point de vue d'observation
positive, sous quelles conditions une conception bovaryne est-elle
bienfaisante? Quelques principes d'évaluation. — Confirmation de ces
principes par la biologie. — Application de ces principes à des groupes
sociaux X • • • tu CIIAPITRE 11. — LB BOVABYSXB BSSBNTIBL DK
L'AtRB BT ^M l'iiUMAMTB I. Le vœu de l'existence phénoménale conçu
comme un désir de possession de soi-même dans la connaissance. — H.
Utilité de la croyance au libre arbitre et de l'émulation du moi pour réaliser
un vœu de connaissance S44

The text on this page is estimated to be only 20.78% accurate

^p»*"^' I I I j • ' ' ^ ^ >>■ BOVARTtMB -I • I \ t -.1 « •r
QVATRIBUB PARTIE L« Réel ■ I. Le Hovarysme comme moyen de
production du réel. * II. Mode de production de la réaiité p^y* clioiogique.
— III. Modes de production de la réalité objective : un compromis entre un
principe de mouvement et un principe d*arrôt. — (Jn compromis entre un
principe de dissociation et un principe d'association. — IV. L*utilité
humaine, cause arbitraire de la création du réel. — Utilité de connaissance.
— Utilité vitale. — Y. Au caractère illusoire de la croyance en une vérité
objective 8*oppose la nécessité de cette croyance pour Tinvention du réel.
— Point de vue intellectuel et point de vue moral. — * L*irrationnel,
source du réel. — * La durée» condition de son apparition et de son déclin,
• • . ^ •

The text on this page is estimated to be only 9.84% accurate

MERCVRE DE FRANCE ZXtl, ftVI DK CONDR -> PARIfI-Tr*
Parall ie ■' et le i6 d« chaque mois, et forme daoA TanDée nti volume»
Littérature, PoésI«, ThéAtre. B«aaz-ArU Philasophlo. Histolra, Sooiologla.
Selenoas. Voyagat BIbllophlUa, Boianoaa oeonltas Qrltlqae. Uttératnraa
étrangèroa. Ra^na da ia Qmnaaint La RaTua da la Qvlaaaliia t'alimente a
rèiranver amant qa en France; •lie offre un nombre conHid«Table de
donimentH, et conNiitne nne Horte d* • en* ^clopedie an jour le lour >> du
monvment nnivernel 4im irfiNw. Hpiiofntm (actualil^i: Hem? de (tmir*
/Mtr^ê aUn/nanaet : Henri Allieri tMtrf9 amaimêfi : Hritrv-U. liavra% • «
l.eUrtê itaitênmbt : Hir.ioito (JinniH* i^ttrei eipa^moiet : Marrai Hooia.
Letiret portmpatitt : Phileaa Leoengii* Lettrée amrnnatmur: Théodore Sui*
ton. légttret hiËoano^mttneatmêê : Vrai-ciaco Contrera*. ^«/ Tfton MOIS 8
i ETRANGER Un NUMBHO 1.60 Un AM 30 fr. Su von 17 > Trois vois 10
» «■ PtWwi. — Implaiarif da Htfcaft dt 0. ROY, 7, rat tkiar^ttia. ^X

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

t

1 The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return. Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines. Harvard College Widener Library, Cambridge, MA 02138 Please handle with care. Thank you for helping to preserve library collections at Harvard. i

